



DECEMBRE 1968

- 1 BRUXELLES: Exposition du Peintre Nadia Goudin-Tedesco, parmi les fleurs, au 13, rue Royale (jusqu'au 6 décembre) — Aux Palais du Centenaire (Heysel): 4^e Salon du Travail du Bois; ouvert en semaine, de 11 à 19 heures et le dimanche de 9 à 19 heures, jusqu'au 8 décembre inclus. — A la Bibliothèque Royale de Belgique, 4, boulevard de l'Empereur: « Makyub bilyad — Manuscrits arabes » (jusqu'au 24 décembre). — Au Palais des Beaux-Arts: Exposition sur le thème « Les Naïfs américains » (jusqu'au 29 décembre) — Au Musée d'Art Moderne (Place Royale): Exposition « Réalisme et Liberté ». Les maîtres de la Société Libre des Beaux-Arts de Bruxelles (jusqu'au 12 janvier 1969). — Au Palais des Beaux-Arts: « Chefs-d'œuvre de l'Art mexicain » (jusqu'au 29 décembre).
- TUBIZE: Au Musée de la Porte: Le Peintre Polydore Hoornaert expose jusqu'au 15 décembre. Rappelons que le Musée de la Porte est ouvert aux jours et heures ci-après: les lundis et jeudis, de 18 h. 30 à 20 h. 30; les mardis, mercredis et vendredis, de 14 à 18 heures; les samedis, dimanches et jours fériés, de 10 à 12 heures et de 14 à 18 heures.
- 5 BRUXELLES: Exposition « L'Art minimal », au Palais des Beaux-Arts (jusqu'au 30 décembre).
- 6 BRUXELLES: A la Salle d'Exposition des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean: 6^e Foire aux Cadeaux des Métiers d'Art du Brabant. La salle sera ouverte tous les jours, de 10 à 18 heures, jusqu'au 31 décembre inclus. Elle sera fermée les dimanches et le 25 décembre (Noël).
- 7 et 8 IXELLES: Rallye des 12 heures d'Ixelles (auto).
- 8 GRIMBERGEN: En l'église abbatiale Saint-Servais: Concert de carillon, de 17 à 18 heures, à l'occasion de la fête de l'Immaculée Conception. Carillonneur: Père Feyen.
- 10 BRUXELLES: Crèche « Noël dans la Cité » au coin de la rue Royale et de la rue de la Loi (jusqu'au 5 janvier 1969).
- 13 BRUXELLES: Exposition du « Grand Âge » dans les salons de l'Étoile, 144, rue Royale (jusqu'au 5 janvier 1969) — Noël dans le « Quartier Royal » (jusqu'au 5 janvier 1969).
- 14 TERVUREN: Exposition nationale ornithologique organisée par le Cercle « De Goudvink » sous le patronage de l'Administration communale (également les 15 et 16 décembre).
- WAVRE: Les Métiers d'Art du Brabant exposent à l'Hôtel de Ville jusqu'au 5 janvier 1969.
- ZAVENTEM: Exposition de peinture organisée par le Cercle « Van Dyck » dans les locaux de l'Hôtel de la Ferme, 7, Hoogstraat, jusqu'au 26 décembre.
- 15 BERCHEM-SAINTE-AGATHE: Festivités de fin d'année, organisées par l'Association des Commerçants et Artisans de Berchem-Sainte-Agathe (jusqu'au 1^{er} janvier 1969 inclus).
- SAINT-JOSSE-TEN-NOODE: A l'Hôtel Charlier, 16, avenue des Arts, à 10 h. 30: Troisième causerie consacrée au XIX^e siècle avec comme sujet: « Léopold II, le bâtisseur », par le colonel Fernand du Carme, président de l'Amicale des Écrivains Combattants 1914-1918 et 1940-1945 et maître de conférences en histoire diplomatique — Au Cinéma Mirano, 38, chaussée de Louvain, à 10 heures: Conférence organisée par l'A.S.B.L. « Les Amis du Rail » dans le cadre des Belles Matinées de Bruxelles. Sujet: A travers les Hautes Pyrénées (Lourdes, Gavarnie, etc...) par René Briade.
- 21 BRUXELLES: Au Tea-Room de la Gare Centrale, à 18 heures: Conférence organisée par l'A.S.B.L. « Les Amis du Rail » dans le cadre des Belles Soirées de Bruxelles. Thème: Festival de chants de Noël, par A. Baudson.
- 23 TUBIZE: Au Musée de la Porte: Exposition de dessins réalisés par les enfants des écoles de Tubize. A cette occasion, un jury composé d'artistes étrangers retiendra les dix meilleurs dessins, qui viendront enrichir les collections du Musée. L'exposition restera ouverte jusqu'au 5 janvier 1969.
- 24 BRUXELLES: Noël dans la Cité (également les 25 et 26 décembre).
- GRIMBERGEN: A l'occasion de la veillée de Noël, un concert de carillon sera donné en l'église abbatiale Saint-Servais par le Révérend Père Feyen, carillonneur.
- 31 AARSCHOT: Dans le cadre des réjouissances organisées en vue du Carnaval 1969 débutera à 21 heures: « La plus longue nuit », soirée mise sur pied par la Gilde des Kasseistampers.

JANVIER 1969

- 10 BRUXELLES: A la Salle d'exposition des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean: Exposition de peinture par le Cercle « Portails » (jusqu'au 25 janvier).
- 12 SAINT-JOSSE-TEN-NOODE: Au Cinéma Mirano, 38, chaussée de Louvain, à 10 heures: Conférence organisée par l'A.S.B.L. « Les Amis du Rail ». Madame Gilberte Lauwens parlera de « L'Irlande, sagesse et humour ».
- 15 BRUXELLES: Aux Palais du Centenaire (Heysel): Salon de l'Automobile (jusqu'au 26 janvier).
- 18 BRUXELLES: Au Tea-Room de la Gare Centrale, à 18 heures: Conférence organisée par l'A.S.B.L. « Les Amis du Rail » dans le cadre des Belles Soirées de Bruxelles. M.G. Trouillet traitera du sujet: « Sous le charme des îles danoises ».
- SAINT-JOSSE-TEN-NOODE: A l'Hôtel Charlier, 16, avenue des Arts: Rétrospective « Saint-Josse-ten-Noode - Un demi-siècle de peinture et de sculpture 1860-1914 » (jusqu'au 16 février). L'exposition placée sous le Haut Patronage de la Reine Fabiola, sera ouverte, tous les jours ouvrables — jeudi excepté — de 10 à 17 heures. Les dimanches, de 9 h. 30 à 12 h. 30. Visites guidées sur demande adressée en temps utile au Conservateur.
- 23 SAINT-JOSSE-TEN-NOODE: A l'Hôtel Charlier, 16, avenue des Arts, à 20 h. 15: Le Groupe instrumental de Woluwe-Saint-Pierre (musique de chambre).
- 25 AARSCHOT: Election du Prince Carnaval (à 21 heures).
- 26 GALMAARDEN: Fête de Saint-Paul. Messe solennelle, cortège folklorique et distribution généreuse des « Pauwelbroodjes » (petits pains bénits). Cette tradition populaire, haute en couleur, remonte à 1382.
- SAINT-JOSSE-TEN-NOODE: A l'Hôtel Charlier, 16, avenue des Arts, à 10 h. 30: 4^e Causerie consacrée au XIX^e siècle. Mme Berthe Delepinne, écrivain, traitera de « Bruxelles dans la seconde moitié du XIX^e siècle, vu par les écrivains » — Au Cinéma Mirano, 38, Chaussée de Louvain, à 10 heures: Conférence organisée par l'A.S.B.L. « Les Amis du Rail » sur le thème « Le Portugal, sortilège d'un autre âge » par M. et Mme Van Heddegem.
- 31 BRAINE-L'ALLEUD: Au Kursaal, à 20 heures: Les Petits Chanteurs de Vienne. Spectacle organisé par les Jeunesses Musicales. Renseignements au Secrétariat des Jeunesses Musicales, 26, rue Pierre Flamand à Braine-l'Alleud, tél.: (02) 54 43 74.
- BRUXELLES: A la Salle d'exposition des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean: Exposition consacrée au Patrimoine artistique de la Province de Brabant (jusqu'au 15 février).

FEVRIER 1969

- 4 SAINT-JOSSE-TEN-NOODE: Dans les salons de l'Hôtel Charlier, 16, avenue des Arts, à 20 h. 15: Conférence consacrée à divers peintres dont les œuvres participent à la rétrospective: « Un demi-siècle de peinture à Saint-Josse-ten-Noode, 1860-1914 ». Le sujet sera traité par Mme Chartrain, collaborateur scientifique aux Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique.
- 8 AARSCHOT: Carnaval de l'Europe. Début des réjouissances à 21 heures.
- BRUXELLES: Aux Palais du Centenaire (Heysel): Salon des Vacances (jusqu'au 16 février inclus) — Au Tea-Room de la Gare Centrale, à 18 heures: Conférence organisée par l'A.S.B.L. « Les Amis du Rail » dans le cadre des « Belles Soirées de Bruxelles », sur le thème: « La vie exaltante du compositeur suisse Jacques Dalcroze » par Ch. A. Porret.
- 9 AARSCHOT: Carnaval des Enfants (à 14 heures).
- SAINT-JOSSE-TEN-NOODE: Au Cinéma Mirano, 38, chaussée de Louvain, à 10 heures: Conférence mise sur pied par l'A.S.B.L. « Les Amis du Rail » dans le cadre des Belles Matinées de Bruxelles. Sujet: « Sous le soleil d'Égypte », par Georges Dopagne.

Noël dans la Cité, par Armand Colard	2
Une ville modèle en Brabant wallon, par André Hustin	4
Plancenoit, riche de souvenirs épiques, par Joseph Delmelle	10
Le Musée Van Humbeek-Piron, à Louvain, par Jean Sartenaer	14
Le Cardinal Mercier, par Octave Hendrickx	24
Un Brabançon dans la Garde Pontificale, par Bernard Henry	28
Evasion à Everberg, par Jean Cette	32
Dans les entrailles de Bruxelles, par Geneviève C. Hemeleers	36
Les Musées communaux de Bruxelles, par Andrée Brunard	39
Naundorff, alias Louis XVII?, par Yvonne du Jacquier	47
Un demi-siècle d'art à Saint-Josse-ten-Noode (1860-1914), par Yvonne du Jacquier	50
Aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire (monuments funéraires - pierres romanes - vitraux - instruments scientifiques), par J. Muller	53
Le Prix 1968 des Métiers d'Art du Brabant, par Maurice-Alfred Duwaerts	62
Quand le tram était roi, par C. Derie du Bruncquez	64

BRABANT

Revue bimestrielle de la Fédération Touristique

Direction: Maurice-Alfred Duwaerts

Rédaction: Yves Boyen

Présentation: Georges Van Assel

Administration: Rosa Spitaels

Imprimerie: Snoeck-Ducaju & Fils

Photogravure: Lemaire Frères

Couverture: le Berrurier

Prix du numéro: 30 F. Cotisation: 150 F. Etranger: 170 F.
Siège: 4, rue Saint-Jean, à Bruxelles 1.
Tél.: (02) 13.07.50 - Bureaux ouverts de 8.30 h à 17.15 h.
Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés. - C.C.P. de la Fédération Touristique du Brabant: 3857.76.

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Er bestaat eveneens een nederlandstalige uitgave van het tijdschrift „Brabant“, die ook tweemaandelijks verschijnt en originele artikels bevat die zowel de culturele, economische en sociale uitzichten van onze provincie belichten als het toeristisch, historisch en folkloristisch patrimonium.

Les lecteurs désireux de souscrire un abonnement combiné (éditions française et néerlandaise) sont priés de verser la somme de 250 F (pour l'étranger: 290 F) au C.C.P.: 3857.76.

ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE

Noël dans la Cité: Frères Haine; Une ville modèle en Brabant wallon: André Hustin; Plancenoit: Michel Delmelle, Georges de Sutter et De-groote/C.G.T.; Le Musée Van Humbeek-Piron: Hubert Depoortere; Le Cardinal Mercier: Photo-Promotion; Un Brabançon dans la Garde Pontificale: Bernard Henry; Evasion à Everberg: Michel Delmelle et Georges ficale: Bernard Henry; Evasion à Everberg: Photo-Promotion; Les Mu-de Sutter; Dans les entrailles de Bruxelles: Photo-Promotion, Hu-sées communaux de Bruxelles; Naundorff: Archives Depoortere et Musée communal de Bruxelles; Photo-Promotion, Hu-sées communaux de Delft; Un demi-siècle d'art à Saint-Josse-ten-Noode: Aux A.C.L. Bruxelles (Collection Hôtel Charlier, Saint-Josse-ten-Noode); Aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire: Clichés des Musées Royaux d'Art Musées Royaux d'Art et d'Histoire: Clichés des Musées Royaux d'Art et d'Histoire à Bruxelles; Le Prix 1968 des Métiers d'Art du Brabant: Photo-Promotion; Quand le tram était roi: « Le Patriote Illustré »; La photo illustrant la rubrique « Il est bon de savoir que... » est de Roger Asselberghs.

Couverture: Bruxelles où l'ancien coudole le moderne - Vue prise de l'« Old England » (Photo: le Berrurier).

Noël dans la Cité



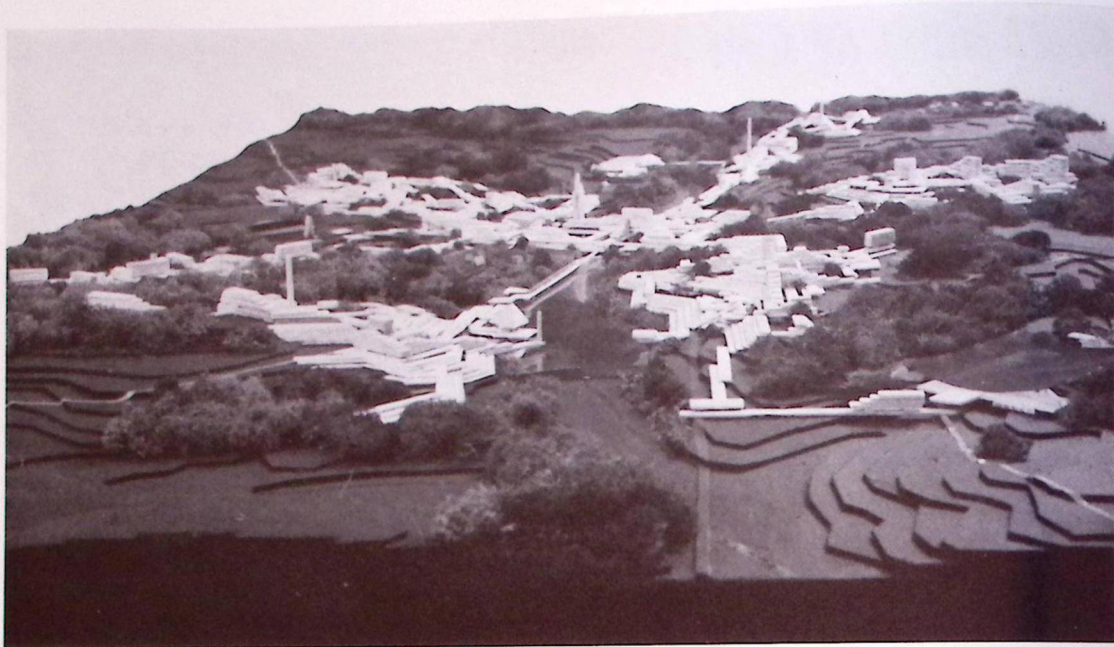
*O ce soir de candeur et de félicité
Où le cœur est content et la joie est profonde
Sur la place qui est la plus belle du monde !
O soir unique où c'est Noël dans la Cité !*

*Emergeant de la nuit, se dresse avec fierté,
Splendide sous les feux d'une vive lumière,
La tour inégalable aux dentelles de pierre,
La prestigieuse tour de gloire et de clarté.*

*Or, voici que chanté par quelques voix d'enfants
Monte dans l'air brumeux, en hosanna fervent,
Un doux alléluia d'amour et de louange.*

*Cependant qu'au sommet du beffroi Saint Michel
Terrassant le Démon a brandi vers le ciel
Le glaive étincelant et vengeur de l'Archange.*

Armand COLARD



Une ville modèle en Brabant wallon

par André HUSTIN

Imaginer une ville nouvelle, comptant au moins 50.000 habitants vivant en 1988, voilà un jeu fort amusant.

Gagner 600.000 francs en pratiquant ce jeu là, voilà qui n'est ni bête ni sot. C'est précisément ce qui est arrivé aux vainqueurs du prix décerné à la mémoire de l'urbaniste Bonduelle par la Classe des Beaux-Arts de l'Académie de Belgique.

Ainsi qu'on le sait, le prix a été gagné par une jeune fille et trois jeunes gens dont les cogitations ont fait surgir une ville idéale en plein milieu du Brabant.

Il s'agit de Mlle. Francine Toussaint, sociologue sortie de l'U.L.B. et MM. Michel Benoit, Jean de Salle et Thierry Verbiest, architectes formés à l'école Saint-Luc de Saint-Gilles.

Elle et eux forment une belle équipe. A examiner leur ville brabançonne idéale, certains se sont posés la question de savoir s'ils n'avaient pas un peu trop supposé que la société de 1988 serait celle du « bon sauvage » ou celle qu'entrevoit Jean-Jacques Rousseau. Ils ont évoqué, en effet, une société sans incendiaire, sans déséquilibré mental, sans misogyne et sans incivique: un

groupe de familles dont le dialogue social pouvait s'élever et s'étendre, touchant chaque citoyen. Mais, plutôt que de vouloir expliquer leur projet, que ne les laissons nous pas parler?

Nous les avons rencontrés à Ixelles, dans le petit atelier d'architecte où ils ont tenté (à 27 ans) de rassembler tout ce qu'ils trouvaient en eux de maturité, de don de soi, d'expérience et de sagesse.

— *Francine Toussaint.* — D'abord, nous avons relu plusieurs fois l'hypothèse générale du concours. On nous deman-

L'ensemble de la cité épouserait les contours de la vallée et monterait vers les bois qui dominent les collines.

Près du petit port de plaisance, les appartements-villas s'étageraient un peu comme au Mont Saint-Michel mais le sous-sol recèlerait tout le parc automobile.

Maransart ainsi penché sur la campagne deviendrait la ville la plus moderne de Belgique.

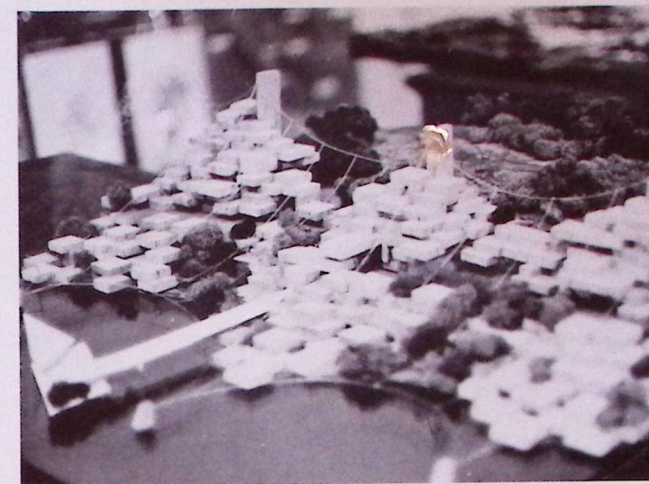
Au centre de la cité future dormiraient les restes de l'abbaye d'Aywiers, lieu de recueillement d'autrefois qui deviendrait le centre culturel.

daît une ville satellite de Bruxelles (non une ville dortoir) pouvant contenir au moins 50.000 habitants, vivant en 1988: « compte tenu d'un certain genre de civilisation dont l'urbanisation et l'architecture doivent être les prémices ». A l'encontre de nos concurrents, nous avons pensé à maintenir d'abord entre nous un contact multi-disciplinaire. Ce n'était pas si aisé! Car, il ne suffit pas de mettre ensemble des disciplines différentes. Il faut faire face d'abord à un problème de langage commun. Je n'avais jamais regardé une maison de ma vie! Ils m'ont gagnée à l'architecture tout en acquérant un nouveau regard sur les attitudes de la foule, sur la sociologie...

— *Thierry Verbiest* (tentant vainement de joindre par téléphone Benoit qui fait son service militaire) — Oui. Donc, réaliser une ville, ce n'est pas du tout parquer des gens dans des habitoirs conçus en fonction de la flèche de la grue pour que ce soit le plus économique possible, pour que ce soit... (ses yeux disent: vomissable) rentable à court terme.

— *Jean de Salle.* — Par bonheur, on nous demandait une ville: pas un centre qui subit chaque jour l'hémorragie de toute sa population active et qui ne comporte qu'un type d'habitants comme à Sarcelle, près de Paris, avec le regrettable résultat que vous savez...

— *Francine,* jouant avec une de ses mèches de cheveux. — Donc, premier travail: préciser les conditions de vie qu'on connaîtra dans vingt ans. Il y avait là des risques à prendre mais tel était le thème imposé. Nous avons évidemment limité les risques au minimum. Dans ce but, nous avons en tout





Les élevages de truites de Maransart devraient être déplacés. Mais la pêche à la ligne deviendrait une industrie du loisir.



Aujourd'hui à Couture-Saint-Germain, la Lasne est déjà devenue une rivière de luxe: la création d'une ville impliquerait la création d'un collecteur d'eaux usées. L'eau de la rivière serait encore plus claire. Cela aussi, c'est techniquement possible.



Une des entrées du domaine établi dans l'ancienne abbaye cistercienne d'Aywiers.



Les petits plans d'eau préfigurent un peu ce que serait le vaste plan d'eau de Lasne-ville. Mais y prendrait-on autant de truites? Le champion de ce dimanche en avait 20 à son actif!

premier lieu défini le mot ville et nous n'avons pas voulu byzantiner là-dessus. Nous avons donc ouvert le petit Robert, à la page 1.904.

— *Jean*. — Nous avons obtenu ceci: « la ville est un milieu géographique et social formé par une réunion organique et relativement considérable de constructions et dont les habitants travaillent, pour la plupart à l'intérieur de l'agglomération au commerce, à l'industrie, à l'administration. » C'est donc une concentration.

— *Francine*, intervenant. — Voilà un mot qui ne répond pas du tout au vœu des gens! Il faut admettre qu'il évoque des immeubles-casernes. Pourtant, sans concentration, il n'est pas de ville à proprement parler. Or, le rêve du citoyen moyen est d'habiter au milieu d'un bois et de posséder un jardin. Nous nous sommes donc posé la question de savoir comment concilier le contexte de concentration en lui adjoignant le bois et le jardin individuel...

— *Thierry*. — Nous avons donc préféré le site boisé. Puis, le jardin suspendu et la terrasse, combinés dans des maisons fortement insonorisées.

— *Jean*. — C'est techniquement réalisable. Cela nous a conduits à un étage de terrasses, précédant chacune un appartement.

— *Francine*, montrant une carte régionale. — Et puis, il fallait la situer, cette ville. On nous précisait qu'elle devait permettre de décongestionner la capitale, sans que celle-ci fasse tache d'huile. Une bonne situation existait en Brabant wallon. Le terrain que nous avons choisi se situe dans la vallée de la Lasne, sur les trois communes de *Maransart*, *Couture-Saint-Germain* et *Lasne-Chapelle-Saint-Lambert*. La forêt de Soignes forme un tampon de verdure au nord de ces trois communes. Elle stoppe l'extension en tache d'huile de Bruxelles.

— *Thierry* (qui paraît le plus jeune malgré ses lunettes). — Joli détail le tampon! Et qui correspond exactement au thème...

— *Jean* (déjà professeur). — Voici donc comment nous avons posé le problème.

— *Francine*. — Et nous savions aussi que les gens fuient la ville pendant le week-end en 1968; ce qui prouve que

la ville de cette époque là est un échec. Il faut donc pour que nos habitants ne fuient plus qu'ils se sentent bien chez eux. Cela suppose des espaces verts...

— *Jean*. — Beaucoup. Avant, on implantait les villes selon les besoins économiques, les besoins marchands. Maintenant, dans l'implantation de certaines villes (voyez ce qu'on fait en France), le facteur psychologique influencé par le paysage d'ambiance entre fortement en ligne de compte. Nous avons observé qu'il existait deux autoroutes dans « nos » parages brabançons: une vers Namur et qui passe à Wavre, et l'autre vers Charleroi qui sera réalisée par voie directe d'ici 2007.

— *Thierry*. — A tout prendre, il n'est pas mauvais de compter aussi sur les chemins de fer électriques qui se trouvent à Rixensart et à Braine-l'Alleud. Pas bien loin...

— *Francine*. — La preuve de la réussite de notre dialogue, c'est que c'est eux qui ont construit la maquette, mais...

— *Thierry*, impétueux. — En commettant quelques erreurs de jeunesse...

— *Francine*. — Mais, je ne me suis jamais gênée de leur dire ce que j'en

pensais. Bref, on a secoué le cocktail tant et tant qu'on ne sait plus du tout à qui appartient telle idée ou à qui telle autre.

— *Thierry*. — Seuls, nous n'aurions jamais pu arriver à pareille conception (c'est très important, je crois, il faut qu'on le sache).

— *Francine*. — Oui, on peut parler d'œuvre collective.

— *Jean*. — Donc, nous partions d'une consultation de gens qui ont accepté de vivre ensemble en 1988...

— *Francine*. — Nous n'empêchons pas les misanthropes qui veulent leur chère villa individuelle isolée au juste milieu d'un terrain de six ares d'aller faire cela où cela leur plaît. Mais dans « notre » ville, les habitants ne s'isolent pas constamment. Ils doivent avoir des contacts entre eux, partager des loisirs.

— *Jean*. — Ce n'est pas comme à Brasília! Ce four, dans lequel on a imposé une ville sans demander l'avis des intéressés et en obligeant les citoyens à faire le voyage, s'installer et déclarer « nous sommes ravis » pour la grande gloire du régime. Comme si les choses

imposées pouvaient jamais avoir un sens!

— *Francine*. — Enfin après deux mois de « brain-stirring », nous tenions une base initiale. On s'était follement amusé en chemin. Hein? Vous voyez ça. Donc: contexte concentré. Et nous avons le terrain par définition. Alors... Alors... (elle mord dans une de ses mèches acajou) Alors? On s'est mis à regarder la maquette à plat ventre.

— *Thierry*. — Ça, nous lui avons appris!

— *Francine*, rieuse. — C'est vrai. Comme c'est drôle... Il faut se mettre à quatre pattes pour contempler les choses à l'étage imposé et découvrir où « nos » gens allaient se rencontrer pour bavarder. Car ils *doivent* bavarder: sinon, qu'ils aillent à la campagne!

— *Thierry*. — Savez-vous à quoi ressemblent des villas individuelles vues en avion? A des autos dans un parking. Ha! ha! ha!

— *Francine*, sérieuse. — Bien entendu, nous sentions qu'il fallait conserver les bosquets, et le relief du sol qui est déjà toute une architecture. Mais que mettre au centre d'une ville futuriste sinon un legs du passé? Nous avons

donc centré notre ville sur l'ancienne abbaye d'Aywiers qui est du XIIe siècle.

— *Jean*. — A côté de cette abbaye cistercienne nous avons placé notre centre culturel. Mais, il se faisait que dans le site actuel s'étendent des marais, près de la Lasne. On peut donc les assécher, ou les inonder. D'où la possibilité de transformer le site en cadre de deuxième résidence, grâce à un petit port de plaisance formé à 10 minutes de Bruxelles!

— *Thierry*, précisant. — Dix minutes en « Safège », bien sûr. Nous sommes en 1988...

— *Jean*. — Nous avons barré la Lasne: ici. Et autour de notre centre historique et de notre petit port, nous avons construit cinq groupes de maisons en tenant compte des différenciations du site. Nous avons obtenu des combinaisons architecturales différentes. Donc, des choix.

— *Thierry*. — Des choix autrement diversifiés que ceux du « machin-de-Moshe-de-Montréal »!!!

— *Jean*. — En évitant une urbanisation en « tout fait et prêt à porter », comme à Grenoble.

— *Thierry*, sautant sur sa chaise. — Nous, c'est du sur-mesure! On est des types bien!

— *Françine*, jouant avec son collier. — Evidemment, nous avons supposé pouvoir disposer d'un terrain acquis par une régie foncière, qui posséderait aussi les bâtiments mais les louerait.

— *Jean*. — Cela nous a laissé les couées franches pour étudier une exécution par phases, selon une certaine harmonie, avec un contenu maximum de 88.000 personnes, et un minimum de quelque 60.000.

— *Thierry*. — Indépendants, mais voisins de la capitale.

— *Jean*. — Tout en nous gardant de tomber dans les accidents anglais. En Grande-Bretagne, on construit des villes-satellites jusqu'à 100 kilomètres d'un centre.

— *Françine*. — La cité de la Lasne bénéficie d'une large déconcentration de main-d'œuvre. Nous avons prévu comme industrie ce qui existait déjà mais qui, adapté à une évolution supposée devient une fabrique de jouets transformée d'abord en fabrique d'objets de loisirs. Puis se combine à l'industrie électronique. Notre ville est elle-même un gros consommateur d'électronique puisqu'elle compte deux ordinateurs. La petite industrie électronique y trouve sa place, de même que l'industrie de pré-fabrication de matériaux industrialisés pour la construction. Ces industries ne sont pas situées au cœur de la ville, mais elles n'en sont pas loin. Elles sont dans les rues, apparentes et le secteur tertiaire (des banques) utilise nos ordinateurs.

— *Jean*. — Nous avons, aussi, voulu intégrer la technique moderne dans l'architecture générale de la cité. Tout a été calculé pour que seule la circulation piétonnière soit permise à l'intérieur de la ville. En 1988, en effet, les autos sont conçues pour une vitesse minimum de 145 kilomètres à l'heure: elles sont, par conséquent, réservées à l'extérieur tandis que le footing et les bennes de transport horizontal servent « intra muros ».

— *Thierry*. — On pourrait disposer aussi de quelques téléphériques pour gravir les collines, comme à l'Expo' 58. C'était chouette...

— *Jean*. — Venant de l'extérieur, nos

visiteurs s'arrêtent aux parkings souterrains qui sont tous disposés sous les collines. Ils y abandonnent leurs voitures, placent leurs bagages dans des ascenseurs verticaux, puis gagnent leur domicile au moyen des bennes horizontales (qui fonctionnent comme des ascenseurs).

— *Françine*, avec enjouement. — Eh oui! nos collines sont de vrais gruyères...

— *Thierry*, imposant. — Nous avons calculé qu'on pouvait en sortir facilement avec 800 ascenseurs, pour atteindre chaque logement.

— *Jean*. — Maintenant, parlons de nos rues. Il m'a semblé que c'était une évidence: nous devions garder les rues! Sinon, c'était l'anarchie. On les a beaucoup discutées, mais elles nous ont paru indispensables pour faciliter l'animation et les contacts humains. Certaines de nos rues sont de vrais circuits...

— *Thierry*, avec emphase. — Comme « nos » galeries Louise actuelles...

— *Jean*, avec colère. — Mais nous considérons le boulevard de l'Impératrice à Bruxelles comme une anti-rue! C'est un cadavre, une morte. Dans nos rues, nous plaçons le commerce de détail et les pôles d'activités au plus près des passants. Et puis nos rues vont d'un point à un autre. Nous n'avons pas, comme à Bruxelles, une liaison entre la Porte de Namur et la Place Louise dont un côté conduit quelque part — vers le goulot Louise, tandis que l'autre côté ne conduit nulle part.

— *Françine*, rêveuse. — Elles sont différentes, nos rues, sinueuses ou lovées sur elles-mêmes, rarement droites. Et nous avons évité la ville qui se dilue lentement dans la nature. Notre ville est nette d'un bout à l'autre de ses extrémités. Mais quand même, avouez que c'était révolutionnaire de bloquer les fameuses mobiles dans le sous-sol: non? Et pourtant les membres du jury (qui ont quelquefois 75 ans je crois) nous ont suivis. N'est-ce pas admirable, surprenant?

— *Thierry*, ému. — Si, quand même.

— *Françine*. — Nous? Nous avons 27 ans. Sauf moi qui en ai à peine 28 et qui reste seule à prétendre que nous avons le même âge.

— *Jean*, revenant aux réalités. — Au concours nous avons présenté 16 pan-

neaux, 2 maquettes et un rapport de 25 pages.

— *Françine*. — Nous y avons combattu violemment le « campus universitaire ». Chez nous, les étudiants sont intégrés dans la population, comme les vieux d'ailleurs qui sont aidés chez eux par des assistantes sociales. Il n'y a pas d'asile, pas d'hospice. Il existe un service communal des handicapés. Si une société fait des déchets, elle doit les prendre à charge, c'est son devoir. — *Thierry*. — J'aimerais bien une assistante sociale aussi... Et puis nous avons prévu, pour les handicapés, des rampes leur donnant accès partout.

— *Jean*. — En somme, notre Lasne-ville compte cinq « maisons » avec des logements imbriqués les uns dans les autres, mais où chacun ne peut ni voir ni entendre son voisin. Le logement s'articule un peu comme au Mont Saint Michel, par étage, mais il s'adapte très étroitement au vallonnement naturel. Ce qu'on peut apercevoir de chez soi c'est l'hôtel de ville dans la verdure. On a prévu aussi un « centre-administratif-non-déserté-le-soir-ni-le-dimanche », grâce à l'apport des logements adéquats. Voilà notre ville. Les pauvres n'y sont pas concentrés dans des zones de taudis et les riches ne se perdent pas dans des pièces trop grandes et trop nombreuses... On nous a objecté que cela allait coûter un argent fou. C'est un peu vrai puisque notre ville brabançonne est confortable, très équipée. Elle comprend la distribution d'eau chaude partout. Mais, au niveau de la nation elle ne coûte pas si cher car:

1. le chauffage est totalement centralisé;
2. il n'y a qu'une seule antenne de télévision pour tous;
3. l'économie sur la circulation et sur le temps perdu dans des parkings hypothétiques n'est pas négligeable;
4. D'où: une large diminution des névroses.

— *Thierry*. — Nous avons compté 27.000 ménages qui disposent selon leurs besoins d'appartements-villas.

— *Jean*. — Il y a des nacelles pour les déménagements.

— *Françine*. — Et pour les enterrements.

— *Jean*. — je ne dirai pas tout ce qui s'est passé quand nous avons appris



Ce coin romantique serait conservé à Couture-Saint-Germain.



Ce mur d'abbaye et ce château caché dans les arbres jouxteraient le nouveau centre culturel.

que nous étions vainqueurs. Mais il y a eu un problème de bouteilles vides.

— *Françine Toussaint*. — Bonduelle? Nous sommes trop jeunes pour l'avoir connu. Mais, nous achèterons son portrait.

— *Jean de Salle*. — Dommage que notre coéquipier Michel Benoit soit absent... Mais, au fait? Nous ne savons pas comment « nos » trois communes brabançonnaises réagiraient si l'expérience passait du rêve à la réalité?

— *Thierry Verbiest*, avec une importance feinte. — Nous ne refusons pas du tout les suggestions... Pourvu qu'elles soient généreuses!

Rappelons qu'en mourant, M. Bonduelle a laissé une grande leçon. Il avait été architecte en chef de l'Exposition Universelle de 1958 mais ne put la voir, étant mort en décembre 1955. Né à Tournai, élève à l'Académie de Bruxelles puis à l'école des Beaux-Arts de Paris, il reçut le prix Godecharle en 1903. Au cours de sa longue carrière on le vit successivement président de la Société Centrale d'Architecture de Belgique, membre de la Commission des

Monuments et des Sites, successeur du baron Horta à l'Académie de Belgique. Il s'était intégré si totalement à l'univers de son métier, que sa vie tout entière — peines, joies, efforts — répondait à ce seul mot qui la dominait: architecture.

Parmi ses œuvres principales, on peut citer l'hôtel de ville de Laeken, le mémorial Reine Astrid à Laeken et de nombreuses constructions particulières.

Dès la libération il fut chargé de la reconstruction de Tournai, sa ville natale et il s'attela à cette tâche avec amour. Professant un véritable culte de l'harmonie, il était extrêmement conscient des difficultés qui allaient assaillir ceux qui voudraient faire de l'Exposition Universelle un tout cohérent:

« Ne croyez pas, disait-il, que la guerre des arts appartient au passé. Jamais je crois, le choc des conceptions en matière d'art — et subsidiairement d'architecture — n'a été aussi violent qu'actuellement. Ce brassage d'idées, cette mêlée au demeurant sympathique, pose, en ce qui concerne l'Exposition, des problèmes dont on ne peut minimiser

l'importance. Vous comprendrez sans que j'insiste autrement, que nous ne réussissons à créer cette impression de cohérence et d'harmonie dont j'ai souligné la nécessité, qu'à la condition qu'en matière architecturale tous ceux qui seront appelés à édifier les palais et pavillons se plient à certaines directives. Faire admettre ces directives sera une tâche délicate. Nous vivons en plein siècle de la réclame, ne l'oublions pas... les gens d'aujourd'hui ont tendance à donner une importance démesurée à l'effet spectaculaire et publicitaire.

« Réussissons-nous? Je n'en doute pas, mais je tiens cependant à souligner que la tâche entreprise est difficile. Si nous réussissons, nous aurons rendu un service appréciable au pays. Pourquoi? Tout simplement parce que nous aurons ainsi fait la preuve qu'il est possible, en matière d'urbanisme, de respecter l'héritage du passé tout en ouvrant larges nos portes aux conceptions les plus modernes. Cette leçon pourrait se révéler riche d'enseignement pour ceux qui ont la charge de l'aménagement de nos vieilles cités. »

Plancenoi, riche de souvenirs épiques

par Joseph DELMELLE



PRES du hameau de Maison-du-Roi, une route bétonnée — se greffant sur la nationale de Bruxelles à Charleroi — nous mène jusqu'au cœur de Plancenoi. Village du canton de Nivelles comptant près de huit cents habitants et s'étendant sur six cent onze hectares, Plancenoi possède une église édifiée en 1856 par l'architecte Coulon qui, soit dit par parenthèse, a beaucoup travaillé dans le Brabant wallon. Ce sanctuaire, représentatif d'une époque, a succédé à un autre temple qui, lui-même, en avait sans doute remplacé un autre encore. Un travail d'Emile Brouette: *Recherches sur les plus anciens Curés ruraux connus du Brabant wallon*, publié en 1954 aux pages de *Wavriensa*, bulletin du Cercle Historique et Archéologique de Wavre et de la Région, nous apprend que, au XIIIe siècle, le village possédait déjà son pasteur, nommé Francon. Le 9 juillet 1249, il fut désigné comme arbitre par les doyen et chapitre de Sainte-Gudule de Bruxelles, d'une part, et la maîtresse et les sœurs de l'hôpital Saint-Jean en cette même ville, d'autre part, dans un différend au sujet d'oblations. Le 9 août de la même année, il devait rendre, avec deux autres arbitres, la sentence pour laquelle il avait été requis. Enfin, le 5 avril 1258, Francon scella un acte avec Bernier, curé de Bierges, faisant connaître une donation de Nicolas, « matricularius » de Wavre, au prieuré de Basse-Wavre. Nombre d'autres occupants successifs de la cure de Plancenoi nous sont connus. Le cimetière sur lequel veille l'église actuelle du village contient, entre autres vieilles tombes, une pierre tombale gravée au nom de Jean Genot, curé de Plancenoi en 1751 avant de devenir doyen de Genappe.

L'église actuelle date donc, ainsi que nous l'avons signalé, de 1856. Elle a possédé, jusqu'en 1864, un maître-autel du XVIIIe siècle qui a été vendu à l'église de Thorembais-les-Béguines, le village hesbignonn qui a donné le jour au romancier et poète Désiré-Joseph d'Orbaix, où il se trouve toujours. Dédié à Sainte Catherine, le sanctuaire de Plancenoi renferme un mobilier intéressant en raison de son homogénéité. Les autels, la chaire de vérité, les bancs de communion, la décoration générale et les statues elles-mêmes forment un ensemble bien accordé. Les stations du chemin de croix sont peintes dans la manière de François et la descente de croix est visiblement inspirée du chef-d'œuvre rubénien qui se trouve à la cathédrale d'Anvers. Il faut encore signaler, en ce qui concerne l'église de Plancenoi, les fonts baptismaux et l'escalier de la tour. Les fonts baptismaux, qui occupent une chapelle qui leur est réservée et qui est dépourvue de tout ornement et de tout intérêt, sont en pierre bleue. Soutenue par un pied octogonal, la cuve — dont le couvercle, en laiton, est surmonté d'une croix — porte les armoiries des Witthem. C'est là un travail du XVIe siècle. Quant à l'escalier hélicoïdal qui monte à la tour, il est en bois et offre la particularité rare de n'être pas soutenu par un pilier axial et de ne pas être implanté — par les marches — dans le mur. C'est là une œuvre audacieuse, curieuse, qui ne manque pas d'étonner le visiteur qui prend la peine de pousser la porte qui le dissimule. L'église occupe le versant, creusé en palier, d'une éminence et domine la vaste place en déclive du village. On trouve, ici et là, sur l'étendue de celui-ci, divers autres sanctuaires: chapelles

en briques ou en pierres attestant la piété des générations passées. L'une de ces chapelles, dédiée à l'Enfant Jésus de Prague, date de 1895. Une autre, abritant une statue de Saint Roch, a été construite en 1669. Une autre encore est consacrée à Sainte Catherine. Il y a aussi, dans la Rue Al'Gatte, une grotte de Notre-Dame de Lourdes. Ceci dit, rappelons ce qu'Arthur Cosyn écrivait voici longtemps déjà: « *On l'a constaté souvent, on aurait pu donner le nom de Plancenoi à la mémorable tuerie de 1815. Le centre du champ de bataille, de la Belle-Alliance à la Haie-Sainte, est situé sur le territoire de cette commune. Dans le village même, se sont déroulés maints épisodes de cette lutte épique* ». Il suffit, pour se convaincre de l'importance de Plancenoi dans la gigantesque mêlée du 18 juin 1815, de regarder autour de soi. Nous avons parlé de l'église. Nous découvrons, à l'intérieur de celle-ci, une plaque apposée sur le bas-côté gauche, près de l'autel dédié à la Vierge. Cette plaque évoque la mémoire de Jacques-Charles-André Tattet, lieutenant d'artillerie de la Vieille Garde, membre de la Légion d'Honneur, tué au début de la bataille du 18 juin 1815 à l'âge de 22 ans. Par ailleurs, une plaque apposée en 1965 sur la façade du sanctuaire par la Société belge d'Etudes napoléoniennes, nous apprend que « *Dans ce village de Plancenoi s'est illustrée le 18 juin 1815 la Jeune Garde de l'Empereur Napoléon commandée par le général comte Duhesme qui y fut mortellement blessé* ». D'autres témoignages nous attendent ailleurs. Le plus proche du centre du village est le Monument des Prussiens, édifié en promontoire et dressant, sur un socle de pierre bleue, une flèche



Panorama de Plancenoit.

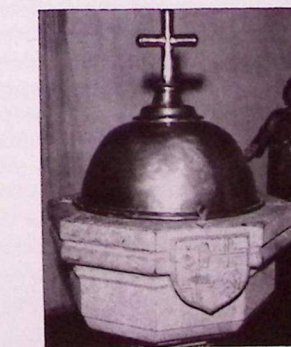
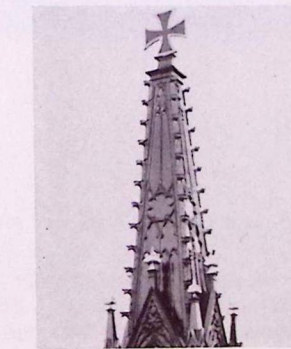
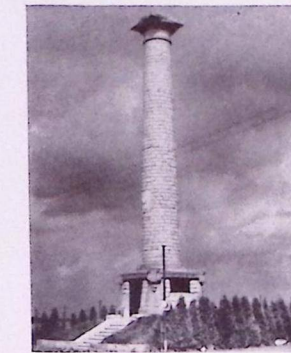
gothique noire élevant, à sa pointe, la croix de Prusse. Elle porte une inscription allemande qui signifie: « *Le Roi et la Patrie honorent avec reconnaissance les héros tombés. Qu'ils reposent en paix. Belle-Alliance, 18 juin 1815* ». Outre les fermes de la Haie-Sainte et de la Belle-Alliance, il existe, sur le territoire de Plancenoit, d'autres monuments: ceux de Gordon, des Hanovriens, des Français et de Victor Hugo. Le monument des Français, ou de l'Aigle blessé, est assurément le plus connu de tous en raison, notamment, de sa situation en bordure de la route très fréquentée de Bruxelles à Charleroi. Il a été inauguré en 1904 seulement. Oeuvre de Gérôme et de Nénot, il est dédié « *aux derniers combattants de la Grande Armée* ». Nous extrayons, d'un article de Fernand Servais, les renseignements complémentaires suivants: « *Le promoteur du monument avait été, en 1900, le comte de Mauroy, vieille noblesse française, qui acheta le lopin de terrain où l'Aigle fut placé, autrement dit en bordure de la route de Bruxelles à Charleroi, à l'angle du chemin de Plancenoit, endroit précis où le « dernier carré » succomba après une résistance acharnée et où auraient été criés les mots fameux: « La*

garde meurt mais ne se rend pas! ». *M. de Mauroy ne tarda guère à associer à sa patriotique entreprise l'historien Henry Houssaye, Gustave Larroumet, membre de l'Institut, et Edouard Detaille qui, sans beaucoup de peine, décida son cercle, La Sabretache, à supporter les frais d'exécution du monument, à qui, soit dit en passant, Gérôme avait donné le nom de Aigle expirant. Plein d'ardeur, le sculpteur Gérôme acheva rapidement la maquette de l'émouvant souvenir si impatiemment attendu... ».* A deux pas du monument de l'Aigle blessé mais de l'autre côté de la chaussée bétonnée s'élève le monument Victor Hugo, haute colonne de pierre érigée au sommet d'un socle de terre en forme de pyramide. Un médaillon à l'effigie de Victor Hugo, œuvre du sculpteur Victor Demanet, orne la base de la colonne. L'initiative d'ériger celle-ci date de 1911 et a été prise par l'historien Hector Fleischmann. La mort prématurée de celui-ci arrêta l'entreprise qui fut abandonnée par suite de la première guerre mondiale. Un nouveau comité, fondé en 1939 par Serge Baguette, s'occupa — après la deuxième guerre mondiale — de l'achèvement du monument qui fut inauguré, en 1954

en présence de Léo Collard, alors ministre de l'Instruction publique, et de Paul-Henri Spaak, alors ministre des Affaires étrangères. Celui-ci devait dire: « *Dans l'hommage que nous rendons aujourd'hui à Victor Hugo, les vivants ne sont pas seuls. Autour d'eux se pressent des milliers d'âmes vagabondes. Leur peuple invisible, attaché au sol qui les a vu mourir, s'arrête un instant pour célébrer avec nous celui dont la parole les arrache toujours à l'oubli. Derrière le visage du poète, nous nous inclinons devant la masse anonyme des morts qui furent sacrifiés dans un conflit inhumain. En pensant à lui, nous pensons à eux. Que la terre leur soit légère... ».* Pour combien de combattants de 1815 la terre de Plancenoit n'a-t-elle pas été la dernière couche et le suaire? On ne peut manquer, ici, d'évoquer la bataille. La journée avait commencé dans un envol de cloches: « *Le son des cloches, lisons-nous dans le Waterloo d'Erckmann-Chatrion, qui se répondaient de Planchenois à Genappe, à Fricheimont, à Waterloo... ».* Dans le dispositif de bataille de Napoléon, Plancenoit devait avoir une exceptionnelle importance: couvrir tout le flanc droit de l'armée française. C'est là, entre Ficherfont et

la Lasne, que l'armée napoléonienne soutint l'assaut des troupes de Bülow. Les Français résistèrent jusqu'à 8 heures du soir et les Prussiens durent faire le siège du village, maison par maison, chambre par chambre.

Il y aurait beaucoup à dire sur le rôle joué par Plancenoit dans la grande journée du 18 juin 1815. Alors que Napoléon passa la nuit du 17 au 18 à la ferme du Caillou, sous Vieux-Genappe, d'Erlon, Milhaud et nombre de leurs officiers supérieurs logèrent à Plancenoit et à Glabais. La troupe, quant à elle, bivouaquait dans la campagne, dans la terre grasse des labours, dans les seigles hauts et trempés par la pluie. A Plancenoit, les soldats coupèrent du bois dans les boqueteaux de Vardre pour faire du feu. Notons, ici, que le bois de Vardre, situé sur le coteau nord de la Lasne, a été rasé il y a de longues années déjà. Plancenoit, comme plusieurs autres communes de la région, dont Vieux-Genappe, était autrefois fort boisé. Actuellement les parties boisées sont assez dispersées et n'ont que de faibles étendues. C'est sur le territoire de Plancenoit que devait se dérouler les épisodes les plus décisifs de la bataille. Parlant du monument de l'Aigle blessé, nous avons fait allusion au fameux dernier carré. Nous avons rappelé aussi, plus haut, la résistance française, tenacement poursuivie jusqu'au soir. Relisons, à ce propos, les lignes de l'historien Henry Houssaye évoquant — dans *1815-Waterloo* — la tragique soirée du 18 juin: « *Dans Plancenoit, où les batteries prussiennes ont allumé l'incendie, on combat à la lueur des flammes. La jeune garde, recrutée presque entièrement parmi les engagés volontaires de Paris et de Lyon, le 1er bataillon du 2e chasseurs et le 2e bataillon du 2e grenadiers luttent un contre cinq. Les attaques combinées des divisions Hiller, Ryssel, Tippelskirch échouent. Gneisenau ranime ses soldats; ils se ruent de nouveau à l'assaut, pénètrent dans le village. On se fusille à bout portant, on s'étreint corps à corps, on se tue à coups de baïonnette, à coups de crosse. Le tambour-major Stubert, du 2e grenadiers, un géant, assomme les Prussiens avec la pomme de sa canne. Un bataillon de jeune*



garde se fait exterminer dans le cimetière qui sert de réduit. Les Prussiens enlèvent les maisons une à une. On s'égorge dans les chambres, dans les greniers; et pendant ces luttes sans merci, des toits de chaume que le feu a gagnés s'écroulent sur les combattants... ». On prétend qu'un boulet, lancé par une batterie prussienne de Plancenoit, faillit toucher Napoléon en conversation, sur la route de Genappe, avec le commandant du 1er bataillon de chasseurs à pied de la vieille garde, le Hollandais Duuring. On sait que ce bataillon était préposé à la sûreté du trésor et des équipages de l'Empereur. C'est également sur le territoire de Plancenoit que, au terme de la terrible journée, les deux grands vainqueurs: Wellington et Blücher, se rencontrèrent devant la Belle-Alliance.

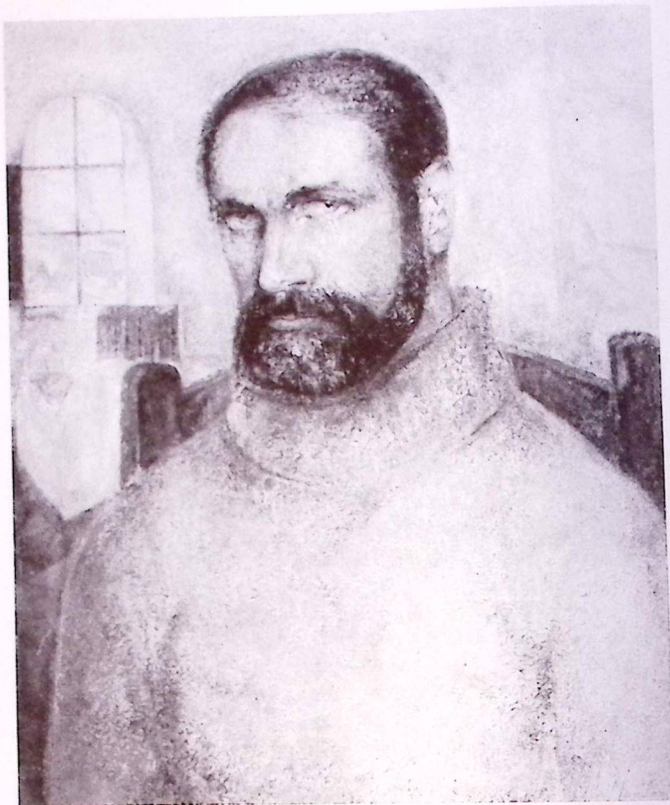
La plupart des historiens de Waterloo ont parlé de Plancenoit, village auquel Fierens-Gevaert a consacré tout un chapitre de son *Waterloo légendaire*, inclus dans ses *Figures et Sites de Belgique*. Aujourd'hui, à l'exception des divers mémoriaux — plaques et monuments commémoratifs — dont il a été question dans le présent article, rien ne rappelle les heures tragiques de juin 1815. Le village est paisible et, quand il est troublé, ce n'est que par l'évasion d'une vache de la pâture. Les chemins s'en vont à l'aventure, à la découverte d'amples panoramas. On voit toute la partie du champ de bataille qui entoure Fricheimont — ou, plutôt, Ficherfont — et l'on distingue, au loin, la pyramide sommée du lion: la fameuse butte dite de Waterloo. En direction de la Lasne, on voit quelques anciennes carrières de sable « laekennien ». Tout est calme. Ce n'est que dans la mémoire des hommes que se perpétue le drame qui, voici plus de cent cinquante ans, bouleversa si profondément la vie du village et son aspect.

De haut en bas: le Monument des Français, la Colonne Victor Hugo, le Monument aux Prussiens et les fonts baptismaux de l'église de Plancenoit, dont la cuve porte les armes des Witthem.

Van Humbeeck - Piron

à Louvain

par Jean SARTENAER



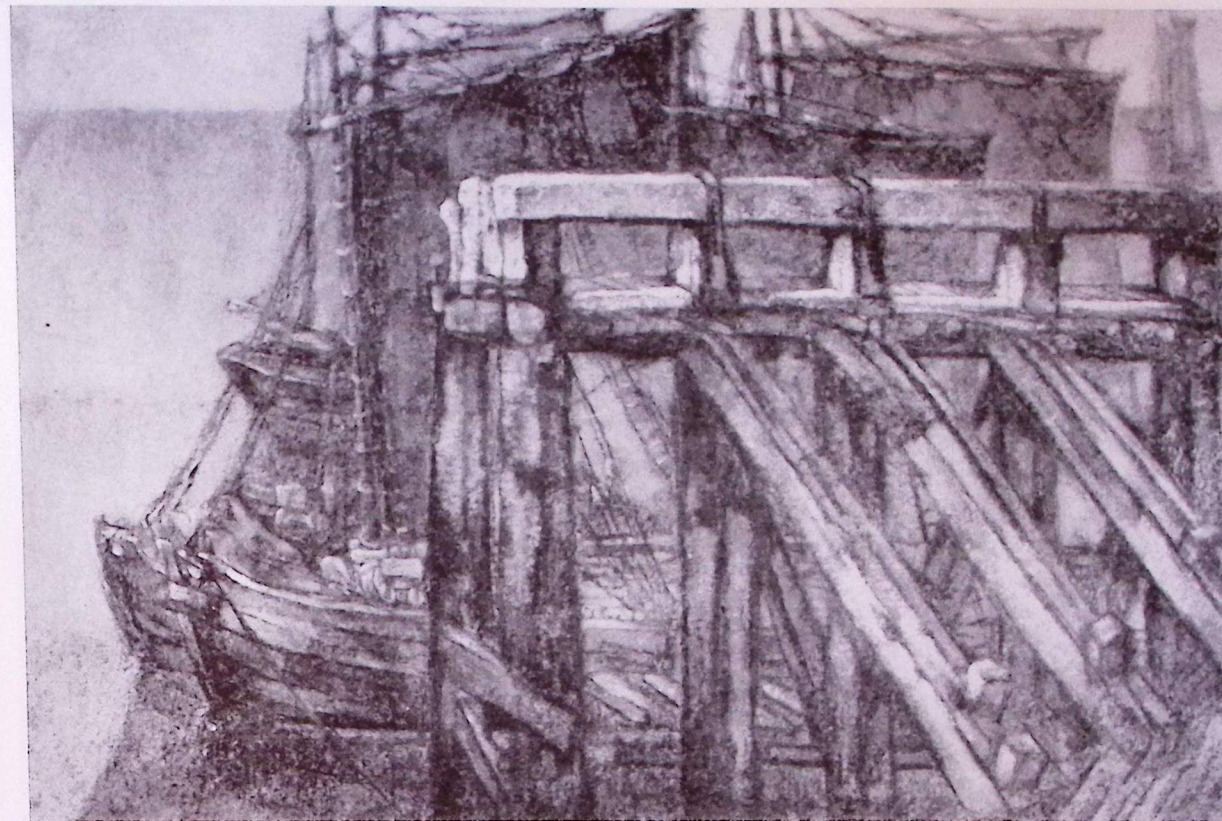
Pierre Van Humbeeck (Bruxelles 27.4.1891 - Herent 9.2.1964): « Autoportrait » (peinture à l'huile, 63 x 53 cm, 1927).

A Louvain, l'hôtel de ville, des églises, les halles et la bibliothèque universitaires, le béguinage, le musée communal, que sais-je encore, attirent et intéressent le visiteur et le touriste. Cependant, qu'il n'hésite pas à gravir la colline du Mont-César, puis à tourner sur sa gauche pour prendre le boulevard de Malines. De ce promontoire il découvrira une vue magnifique sur la ville et au numéro 108 ce que j'appellerai le musée inconnu, ou du moins connu seulement de trop rares initiés, le musée Van Humbeeck-Piron.

Pierre Van Humbeeck et Marie Piron, tous deux artistes peintres, se sont mariés en 1920. Depuis le décès de son mari (9 février 1964), sa veuve, gardienne fidèle, éclairée et enthousiaste,

veille sur l'œuvre de son mari, sauf respect, comme une vestale sur le feu sacré. Avec une ténacité admirable et avec l'aide des pouvoirs publics, elle est parvenue à faire bâtir les quatre pavillons qui constituent le musée, où l'on trouvera, présentées par périodes, les œuvres de Pierre Van Humbeeck et, c'est justice, de celle qui fut la compagne de sa vie. Musée qui fut inauguré le 13 novembre 1965, en présence de M. de Néeff, gouverneur de la province de Brabant, de M. Malherbe, député permanent, de M. Kestelin, greffier provincial, de M. Simons, procureur du roi, du bourgmestre Smets, du baron Nothomb, de professeurs de l'Université et de nombreuses autres personnalités (1).

Pierre Van Humbeeck est né à Bruxelles, le 27 avril 1891, de parents flamands. Initié à la peinture par son père, lui-même peintre décorateur, il fut élève d'abord de l'Académie de Saint-Josse, puis de l'Académie de Bruxelles. Il y suit les cours de Jean Delville (peinture), d'Emile Fabry (dessin), de Constant Montald (décoration), de Victor Rousseau (sculpture). Puis, il fait un long séjour à Paris, où il découvre avec enthousiasme au Panthéon les fresques de Puvis de Chavannes. Delville, Fabry, Montald. Dans quel esprit œuvrent les maîtres qui ont formé Pierre Van Humbeeck? A vrai dire, « partisans du retour au mur et de l'idéalisme le plus fumeux », écrit Paul Fierens (2), ils tentent de réagir contre le naturalisme finissant et organisent



Marie Van Humbeeck-Piron: « Barques à l'estacade » (pastel, 69 x 97 cm, 1927).

la « résistance à l'impressionnisme ». Faut-il s'en étonner si Pierre Van Humbeeck affronte en 1913 le prix Godecharle avec une toile monumentale et une vaste composition décorative, le *Prélude à Parsifal*? Si, somme toute très rapidement, — et c'est tout à son honneur! — Pierre Van Humbeeck abandonne l'enseignement de ses maîtres et « les formes trop idéalement parfaites » pour un art tout différent, retenons pourtant de cette première toile que l'art de Van Humbeeck visera toujours à dépasser l'aspect purement réaliste, en d'autres mots qu'il « ne cessera plus d'être un art du recueillement intérieur ».

Mais, Pierre Van Humbeeck appartient à une race pour qui, sans nier l'idéal et le spirituel, le réel, le matériel existe,

à la race qui nous a valu aussi bien Rubens et Jordaens que Ruysbroeck. De plus, pendant la guerre de 1914-18, Pierre Van Humbeeck est infirmier-brancardier. C'est dire qu'il est affronté au drame quotidien des tranchées, aux réalités les plus terre à terre, quelquefois les plus avilissantes, à la souffrance continuelle de tant d'hommes. Un artiste tout différent va sortir de ceci: « Il ne s'agit plus pour lui de se complaire dans une édénique perfection, de tenter de symboliser l'absolu dans la dignité de figures intangibles », mais d'aller droit au réel, au concret. L'artiste, en 1920, a épousé Marie Piron, et le ménage s'est installé à Heverlee. Ainsi, dans la courbe de l'art de Pierre Van Humbeeck commence ce qu'on appelle la *période brabançonne*. Ce

sont des portraits (*Dom de Kerkhove*, *abbé du Mont-César*) traités avec véracité et acuité. Désormais l'artiste est sensible à « la valeur charnelle de ses modèles ». Il l'est dans la *Misèreuse*, dans le *Vieux Brabançon*, dans le *Musicien ambulante* qui déploie son accordéon comme s'il ouvrait son âme. Il l'est peut-être surtout dans les vieux et les vieilles de la *Procession de Notre-Dame de Montaigu* (1923). Décidément, nous sommes loin de l'idéalisme éthéré des débuts. « A gauche et à droite, écrit Roger Brucher, quelques vieux et quelques vieilles brandissent, au bout de longs doigts maigres, de minces cierges dont la flamme remue dans le vent. Aucune concession à la virtuosité. Le dessin est aquarellé en tonalités sourdes et sombres, avec



Pierre Van Humbeeck: « Chanson plaintive » (peinture à l'huile, 79 x 98 cm, 1925-1927).

une conclusion vigoureuse qui cerne les silhouettes comme le ferait un burin de graveur». Pourtant, même dans ces êtres frustes et primitifs, une flamme vit, qui nous rappelle que ces êtres du terroir ont une âme. Ame qui se réfléchit, comme toujours chez Pierre Van Humbeeck, dans les yeux, des yeux d'une prodigieuse intensité. « Toujours l'artiste s'exprime principalement par les yeux des vieux et des vieilles, écrit Louis Wilmet, des petits et des madones, des yeux démesurément grandis et en l'immensité des-

quels baignent ou chavirent, rêvent ou s'extasient des pupilles quasi immatériellement indiquées; des yeux graves ou doux, ravis ou implorants, sans doute hypertréphiés comme chez Van de Woestyne, mais ici plus éloquents et plus mystiques, plus semblables aux yeux des êtres spiritualisés de Georges Minne » (*Le Vingtième Siècle*, 30 mars 1926). Quoi qu'il en soit, sans nier l'aspect spirituel de l'être humain, Van Humbeeck est passé de l'idéalisme à un expressionnisme évident. En 1926, Pierre Van Humbeeck décou-

vre la mer et les marins. « Un jour de tempête à Zeebrugge il assiste au retour des pêcheurs. Et c'est la brusque révélation d'un milieu et d'une race que, pendant près de quatre ans, il ne cessera d'explorer, de méditer et d'aimer » (Brucher). Dans l'œuvre de Pierre Van Humbeeck la *période flamande* commence. L'artiste a été sensible à l'immensité, aux vastes horizons, aux espaces sans borne, bref à l'espèce d'infini dans lequel évoluent les pêcheurs. Et ceci, une fois de plus, se reflète dans les yeux, des yeux scrutant

les lointains et en rêvant. Et ce changement d'optique va de pair avec des innovations techniques. Si, pendant la période brabançonne, le graphisme est quelque peu aigu, sec par endroit, cette fois la facture se fait ample, large, solide. Le coloris, qui n'est jamais violent ni criard, devient dans ses bruns, ses ocres, ses rouges sourds, une belle matière granulée et vibrante. On songe à Permeke et aux peintres de Laethem-Saint-Martin. Au reste, n'est-ce pas l'époque où lentement l'expressionnisme s'impose et où de lointaines influences du cubisme — notamment dans le coloris plus sombre ou du moins assourdi — se font sentir? Ainsi, tout un monde de pêcheurs, vigoureusement composés et construits, défile devant nous: *Homme de la mer*, *Homme des horizons*, *Gueule de brume*, *Taciturne*. D'ailleurs, pour être complet, il faudrait parler d'une seconde période flamande, où l'on trouve dans les toiles un éclat plus fragmenté des couleurs, où l'on trouve l'éclat latent du soleil se jouant dans les brumes, et les hommes, silhouettes perdues, s'affairant dans cette mystérieuse atmosphère. Ceci à la suite d'un long voyage en Italie et en Sicile, de la découverte de la lumière du Midi, des primitifs italiens et peut-être surtout de Piero della Francesca.

Le monde de la mer et des pêcheurs satisfait-il pleinement Pierre Van Humbeeck? A travers ses pêcheurs peut-il vraiment et totalement exprimer le monde intérieur, le monde mystique qu'il porte en lui? Quoi qu'il en soit, de la côte et de la mer Van Humbeeck va se transporter à l'autre bout du pays, en Ardenne. C'est là que les Van Humbeeck vont trouver leur univers définitif. En effet, en 1930, à Bonnerue, modeste village entre Houffalize et Bastogne, Pierre et Marie Van Humbeeck font construire une maison de campagne où ils passent l'été, réservant l'hiver à leur atelier de Louvain et aux amis qui le fréquentent. Ainsi, après les périodes brabançonne et flamande, commençait la *période ardennaise*. Ce

Pierre Van Humbeeck: « La miséreuse » (aquarelle à la térébenthine, 100 x 72 cm, 1924-1925).

Pierre Van Humbeeck: « L'homme du flux » (peinture à l'huile, 102 x 73 cm, 1926-1927).





Marie Van Humbeeck-Piron: « Le moulin à eau de Gempe (Sint-Joris-Winge) » (peinture à l'huile, 58 x 67 cm, 1944).

Marie Van Humbeeck-Piron: « Eglise d'Engreux » (peinture à l'huile, 58 x 67 cm, 1946).



furent des années de travail intense. « Nous rentrions à Louvain, raconte Marie Van Humbeeck, fourbus! On travaillait du matin au soir ». Qu'est-ce donc pour nos deux artistes que l'Ardenne? Un monde privilégié, préservé de l'influence délétère des villes, et qui a gardé comme une pureté et une simplicité primitives. « Des enfants les approchent avec leurs visages aux profondeurs translucides et humbles, leurs mains maladroites, leur contenance étonnée. De vieilles personnes laborieuses les accueillent. Au fil des mois, ils voient se dérouler autour d'eux la vie de ces bourgades intactes, où hommes et bêtes vivent encore selon le rythme lent d'un sédentarisme patriarcal » (Brucher). Et si l'artiste peint d'abord des types locaux, têtes de vieux paysan, vieux sabotier, moissonneur, portraits de vieilles femmes, de plus en plus il s'inspire, ou plutôt, de plus en plus l'inspirent les enfants. Il découvre, dans les enfants de ces campagnes un peu perdues, un monde de fraîcheur et de spontanéité, avec qui, de toute évidence, communique son âme profonde, une âme de plus en plus épurée, spiritualisée. Manifestement, pour Pierre Van Humbeeck c'est la révélation de cet univers idéal dont il rêvait depuis son *Prélude à Parsifal*, d'un univers « où les corps prennent la transparence des âmes qui les animent et où la pureté immanente de la vie s'incarne dans l'appel ouvert d'un regard ou dans l'hésitation d'une main » (Brucher) (3). Quand il s'agit des enfants l'artiste peut s'inspirer de leurs jeux, de leurs caprices, de leurs futilités. Mais, il y a dans l'enfant un aspect étrangement grave, pur, et sérieux. C'est cet aspect qui a retenu Pierre Van Humbeeck et que nous trouvons dans ses toiles. « Il était de ceux, écrit Stanislas Fumet, qui laissent venir à Dieu les enfants et son art les accompagnait ». Lui-même être de lumière, « il allait vers une lumière, dit encore le même écrivain, où s'abolissent les ombres, attiré par celle de la Face du Père que les anges de ces enfants qu'il peignait contemplant ».

Et pour peindre ces êtres candides, austères et lumineux, une fois de plus, Pierre Van Humbeeck change sa manière. Désormais l'artiste tend manifestement

vers le dépouillement, disons vers une purification. Le coloris abandonne les tonalités sombres et leurs feux mystérieux, il s'éclaircit, devient léger et diaphane. L'immatériel, l'âme seule se communique à travers une matière qui s'amenuise, elle-même comme purifiée. Les enfants de Van Humbeeck « cessent d'appartenir au monde contingent de l'enfance. Transformés par la vision d'un art sanctifié, ils s'identifient à ce point à l'humilité, à la sobriété de la vie essentielle que toute l'aventure de la spiritualité se lit, en filigrane, dans la clarté de leurs traits ou dans le statisme de leurs corps » (Brucher). Pour s'en convaincre il n'est que de regarder *l'Enfant à la fontaine*, *l'Adolescente à la fenêtre*, ou ce petit *Berger*, qui, à côté de son chien, symbole de fidélité, semble écouter et voir de ses yeux bleus des voix... A vrai dire, en eux, dans les enfants de Pierre Van Humbeeck se reflète et transparait l'âme purifiée et sanctifiée de l'artiste.

Si Pierre Van Humbeeck est d'origine flamande, Marie Van Humbeeck-Piron est wallonne. Et si elle est née le 19 mars 1888 à Philippeville, son père, ingénieur, était originaire de l'Ardenne, tandis que sa mère, Marie Depreetz, est issue d'une ancienne famille liégeoise. A l'Académie de Louvain elle suit les cours d'Omer Dierickx, puis à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles elle sera l'élève de Jean Delville et d'Emile Fabry (dessin et peinture) et d'Auguste Danse (gravure). Elle sera d'ailleurs, à partir de 1910, et jusqu'en 1948, chargée des cours de dessin, en particulier à l'École normale provinciale.

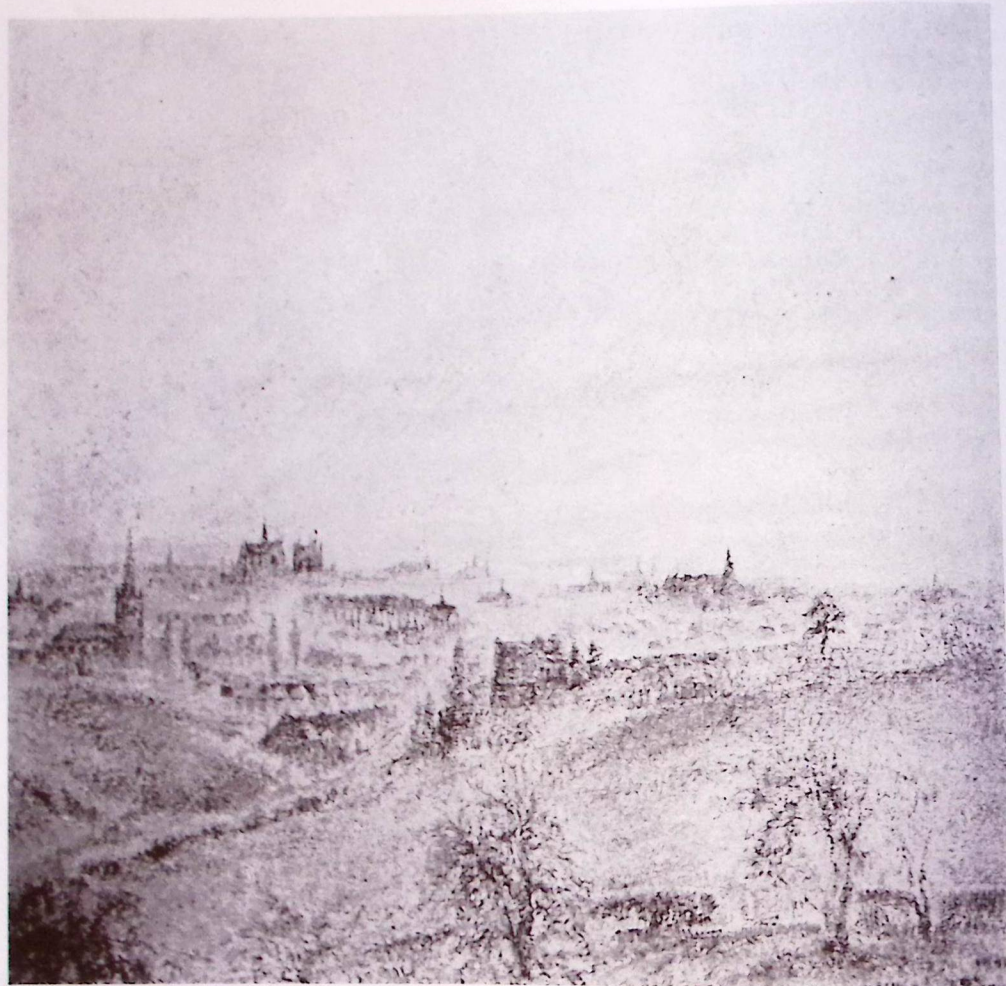
Marie Piron fait d'abord et pendant dix ans (1910-20) de la gravure (taille-douce et eaux-fortes). Et ceci nous vaut des pièces admirables: les portraits d'E. Solvay, du comte Carton de Wiart, d'E. Tinel, celui surtout, si fin, si pénétrant, si imposant du cardinal Mercier. L'éminent prélat consentit à poser à trois reprises pour ce portrait, sans doute le plus beau qui soit de l'archevêque de Malines. Et l'on regrette que cette carrière de graveur, de graveur si prodigieusement psychologue, réaliste, vigoureux et nuancé, ait été définitivement interrompue par suite d'une infirmité passagère des yeux.



Pierre Van Humbeeck: « Les bonnes tartines » (peinture à l'huile, 70,4 x 80,5 cm, 1946).

Marie Van Humbeeck-Piron: « Vieux verger au matin (Bonnerue - Mabompré) » (peinture à l'huile, 55 x 59 cm, 1946).





Marie Van Humbeeck-Piron: « Louvain en automne » (peinture à l'huile, 38 x 41 cm, 1949-1950).

Ayant épousé, en 1920, Pierre Van Humbeeck et installée avec lui à Heverlee, elle vit sa carrière artistique avec lui dans une communion parfaite. Et désormais elle se tourne vers le pastel, la peinture à l'huile et le paysage. Et, tout comme son mari, elle connaît une *période brabançonne*. Ici il faut tenir compte, de l'aveu même de l'artiste, de Verhaeren, des *Campagnes hallucinées* et des *Villages illusoires*. L'expressionnisme exacerbé du grand poète se retrouve dans les paysages lourds, violents de l'artiste. On peut même par-

ler, avec Arsène Soreil, d'une « inspiration visionnaire » à propos de telle église veillant ses tombes, ou de telle maison basse et oblique et de ce pin bouleversé, tous deux battus des vents. Quoi qu'il en soit, un lyrisme sombre et agité se donne libre cours dans les grands cycles intitulés: *Terres torventes*, *La voix des sanctuaires*, *Au pays du labour*, *Le visage des maisons*. Ainsi, les divers aspects du pays brabançon passent dans ces œuvres fortement construites et qui contrastent si fort avec les paysages de l'Ardenne que bientôt

l'artiste va aborder. N'a-t-on pas dit, et avec raison, cette femme peint comme un homme! Pour être complet, ajoutons qu'entre 1924-30 Marie Van Humbeeck connaît elle aussi une *période flamande*, où elle peint les choses de la mer, les dunes, les villages et villes (Bruges) proches de la mer. Citons *l'Estacade* et les *Barques* qu'on peut voir aux cimaises du musée. Puis, tout comme son mari, et sans doute avec une influence réciproque, Marie Van Humbeeck est bouleversée par l'Ardenne. Pourtant, c'est peu à peu



Marie Van Humbeeck-Piron: « Le Grand Béguinage de Louvain » (peinture à l'huile, 55 x 58 cm, 1943).

qu'elle est prise par une certaine spiritualité de sa terre d'origine. Elle l'est d'abord par ce qu'il peut y avoir en Ardenne de sombre, de massif, de sauvage. Puis tout s'épure, se simplifie, s'allège, s'éclaircit. Désormais ses paysages baignent essentiellement dans un vaste espace lumineux qui donne son atmosphère à tout le tableau. Par les brouillards qui s'élèvent du sol et le soleil qui les envahit de sa luminosité terre et ciel se rejoignent. Et si toujours elle s'appuie sur le motif, éventuellement

même sur l'anecdote, à son réalisme se mêle le rêve, la poésie du rêve... Ainsi, dans les centaines de tableaux qu'elle peindra de 1930 à 1960 se révèle un tempérament wallon, alors que, dans l'œuvre de son mari, le caractère flamand se décèle par une présence plus manifeste du réel, d'un réel longuement scruté et étudié. Mais, tous deux, qu'il s'agisse de personnages ou de paysages, communient à un même idéal de spiritualité, qui voit dans le réel non seulement un « aspect » mais une « présence », la présence d'une

âme. Et, certainement à partir de la période ardennaise, on renoncera — avec le danger que ceci implique! — à appuyer par trop sur l'aspect matériel et terrestre. Au contraire, on tend à un allègement croissant de la matière. Brucher: « la peinture cesse d'être l'enchantement égoïste d'une sensibilité... Elle devient un acte suprême de respect devant la splendeur de la création, devant l'éclat d'une beauté omniprésente qui transfigure les êtres et les choses conçues par le Verbe. Elle est la recherche pieuse d'une innocence



Pierre Van Humbeeck: « Adolescent » (peinture à l'huile, 65,5 × 52 cm, 1956).

qui n'a jamais dû quitter la terre, puisqu'au travers des âges, la simplicité et la transparence du cœur n'ont jamais déserté certains êtres privilégiés... »...Ou encore, c'est la réalisation de la devise que leur avait proposée leur ami, l'abbé Monchanin: « A travers la visibilité des choses sensibles, vers

l'amour des choses invisibles ». De tout art vrai on peut dire qu'il est contemplation et mysticisme. C'est éminemment vrai quand il s'agit de l'œuvre de Marie et de Pierre Van Humbeeck. Nul doute, à travers les péripéties que nous avons dites, c'est là ce qui résume, ou plutôt c'est en quoi s'épanouit

l'œuvre de nos deux artistes. Aussi, à quiconque se donnera la peine de monter à Louvain jusqu'au boulevard de Malines et d'y visiter le musée Van Humbeeck-Piron, nous croyons pouvoir dire qu'il fera la merveilleuse découverte d'une aventure artistique et spirituelle peu banale, et qu'il sortira de là sin-



Pierre Van Humbeeck: « Jeune bergère » (peinture à l'huile, 89,5 × 65,5 cm, 1958-1959).

gulièrement enrichi et ennobli. A vrai dire, il y trouvera un peu de ce supplément d'âme dont parlait Bergson et dont notre monde d'aujourd'hui a peut-être plus besoin que jamais.

(1) De nombreux articles ont paru sur l'œuvre de Pierre et de Marie Van Humbeeck. Cependant, on lira surtout l'excellente étude de Roger

Brucher, *Pierre et Marie Van Humbeeck-Piron*, Vieux-Virton, Edition de la Dryade, 1960, 48 p. (2) Paul Fierens, dans *L'Art en Belgique*, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1947, p. 457. (3) Désormais Pierre Van Humbeeck s'inspire essentiellement de l'Ardenne. Signalons cependant, dues à l'initiative de la province de Brabant, ses fresques au Palais de Justice de Louvain et à l'École normale provinciale de la même ville. De plus, cette vie artistique va de pair avec toute une activité intellectuelle. En

effet, depuis 1930, chaque année Pierre et Marie Van Humbeeck organisent en leur demeure de Louvain des conférences de culture générale et de spiritualité et accueillent chez eux L. Massignon, J. Maritain, G. Marcel, St. Fumet, O. Lacombe, E. Borne, H. Marrou, G. Thibon, B. Guyon, H. Ghéon, Ch. du Bos, l'abbé Monchanin, le P. Sertillanges, J. Malègue, R. Schwob, P.-H. Simon, H. Gouhier, Ch. De Trooz, etc., bref l'élite de la pensée chrétienne des dernières années.

Le Cardinal Mercier

Un grand Belge

LE 27 janvier 1968, au cours d'une séance mémorable qui eut pour cadre l'hôtel communal de Braine-l'Alleud, eut lieu la remise solennelle du moulage facial de ce magnifique homme d'Eglise et de religion, éminent philosophe, ardent patriote et — chauvinisme on ne peut mieux compris! — de ce Brainois « pur sang » que fut le Cardinal Désiré-Félicien Mercier.

Toutefois, avant de pousser plus avant le dithyrambe et de figoler à plaisir le superlatif que suscite spontanément la biographie, voire l'hagiographie du prélat qui s'est autoritairement installé, debout, dans l'Histoire, il nous a paru qu'il était de notre devoir le plus élémentaire de sublimer l'action des personnes auxquelles nous sommes redevables de cette merveilleuse rencontre dans le souvenir, la foi et l'émotion. Et tout d'abord, grâce soient rendues à l'intelligente autant que précieuse et active collaboration de Mlle de Soete, fille du regretté et talentueux sculpteur Pierre de Soete, auteur du moulage facial du Cardinal Mercier. Sans cette merveilleuse personne, pleine de tact, de prévenance et de gentillesse débordante, jamais sans doute la commune de Braine-l'Alleud n'aurait connu la parfaite conjugaison de l'honneur et du bonheur d'accueillir la relique glorifiante de son plus illustre enfant.

Grâces soient encore rendues — et comment diantre pourrait-il en être autrement?... — au donateur, Monsieur Jean Degroof, banquier et administrateur de sociétés.

Et puis, comment oublier les artistes, véritables et authentiques, qui unirent et condensèrent leurs talents dans la réalisation du chef-d'œuvre qu'il nous

est, désormais, donné d'apprécier tout à loisir...

A tout seigneur, tout honneur! Place donc à l'éminent statuaire Pierre de Soete, né à Molenbeek-St-Jean, le 30 juillet 1886 et décédé à Bruxelles, le 16 août 1948, soit à l'âge de 62 ans. Avant l'âge de 50 ans, celui qui, en 1926, dans la chapelle de l'archevêché de Malines, réussit avec les difficultés qu'on peut imaginer le moulage facial du Cardinal brainois, était titulaire, à titre artistique, de nombreuses distinctions qu'il serait sans doute fastidieux, parce que beaucoup trop long, d'énumérer en toute monotonie. Voyons plutôt comment le sculpteur décrit le masque mortuaire de ce fabuleux Prince d'Eglise que fut le Cardinal Mercier: « exsangue, émacié, les longues souffrances et la mort avaient réduit sa face émouvante à un minimum de matière pour un maximum de spiritualité... ».

La précieuse relique, ornée d'un cartel d'argent ciselé aux armes du grand prélat, est due, pour la gravure du cartel, véritable travail d'orfèvrerie, au « néo-Brainois » M. Schotte, professeur à l'Ecole des Arts et Métiers de la Ville de Bruxelles. Pour l'émail des armoiries, autre travail d'orfèvrerie, à M. Florence, professeur, lui aussi, à l'Ecole des Arts et Métiers de la Ville de Bruxelles, et enfin, pour la fonte en bronze, aux frères Vindevogel de Zwijnaarde.

Qu'il nous soit à présent permis de nous attarder quelque peu au portrait, au tracé de vie du saint non canonisé, mais implicitement reconnu comme tel par tous les Belges de bonne mémoire, le Cardinal Mercier.

Désiré-Félicien-François-Joseph Mer-

par Octave HENDRICKX,

secrétaire du Syndicat d'Initiative de Braine-l'Alleud

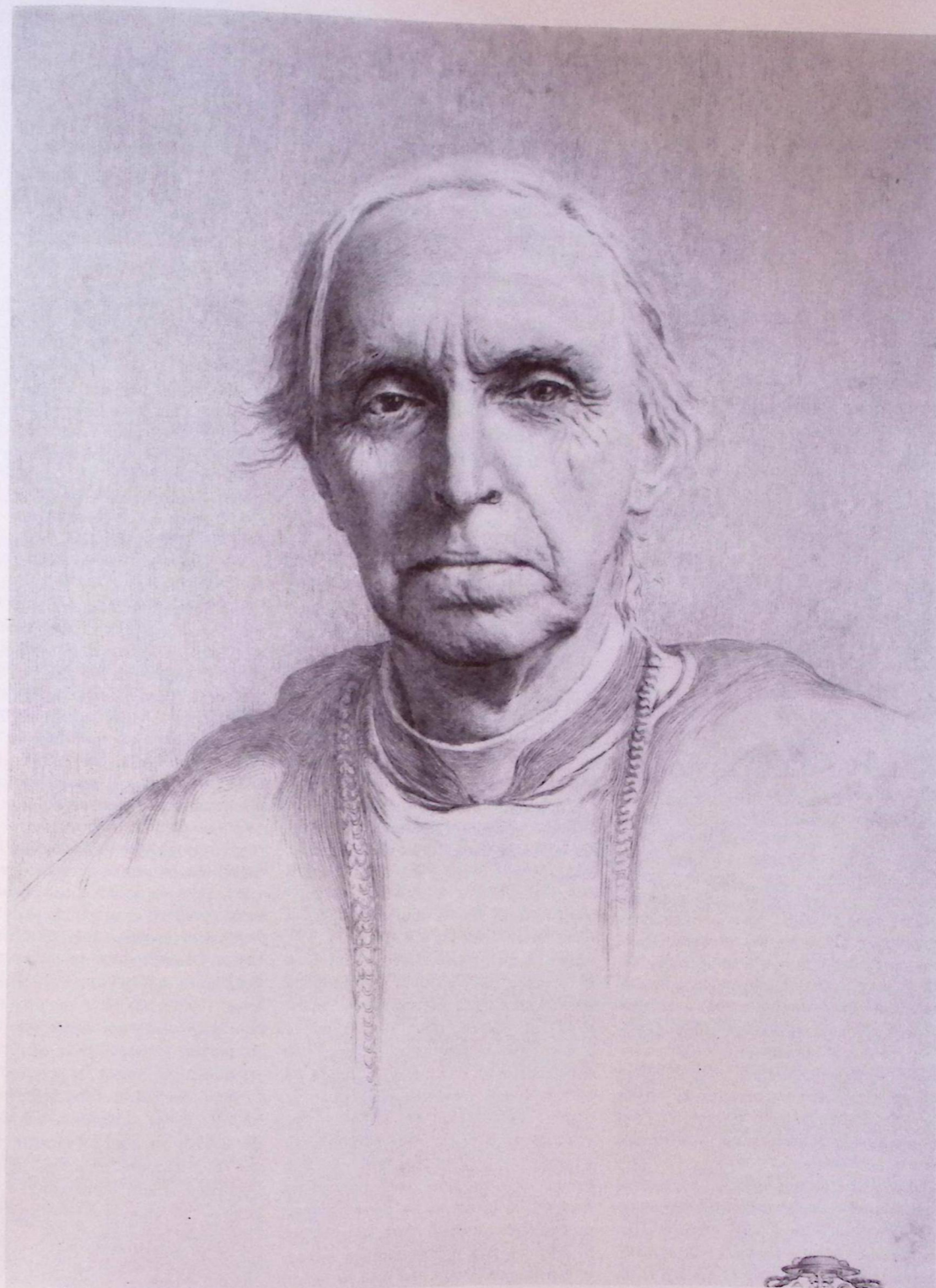
cier naît le 22 novembre 1851 à Braine-l'Alleud et, d'une façon plus précise, fête sa joyeuse entrée dans le royaume des hommes au château de Castegier, sis actuellement place?... Cardinal Mercier!

Bref retour en arrière et survol ancestral! D'après une tradition familiale, les ascendants déjà très lointains de Désiré Mercier étaient Français d'origine et se seraient, en 1658, installés au « roman pays » de Nivelles. Certains de leurs successeurs se fixèrent à Braine-l'Alleud. François-Joseph Mercier, le grand-père de Désiré, y exerça, durant 34 ans, les fonctions de maire. Edouard Mercier, un cousin, fut 3 fois ministre; Siméon, un oncle, devint directeur général au très estimé Ministère des Finances...

Point n'est donc besoin d'un dessin pour faire admettre qu'il s'agissait là de notables et de gens on ne peut plus aisés...

Après la mort du « vi maire », Paul-Léon, son fils, qui avait en 1830 fait le coup de feu à Bruxelles, épousa, au mois de novembre de l'an de grâce 1842, la très estimable et estimée Barbe Croquet. Ils eurent 9 enfants; Désiré était le cinquième. Industriel par dépit, Paul-Léon, dont la vocation de peintre fut vertement contrariée par son père, décéda prématurément en 1858. Barbe Croquet, courageuse et travailleuse, s'attacha dès lors à l'éducation des 7 enfants qui lui restaient: l'aînée avait 15 ans, le plus jeune un an à peine... Mais revenons à notre « enfant-cardinal »...

Marie Van Humbeeck-Piron: Portrait du Cardinal Mercier (eau-forte, juillet 1918).



Tôt le matin, Désiré quittait le Castegier pour servir, avec une régularité de métronome et... piété, la messe de l'abbé Oliviers, vicaire de la paroisse. Puis, tenant à la main sa sœur Léontine, à laquelle une tendre affection le liait, il allait à l'école du village... Ainsi que le témoignent les notes de son maître, il était intelligent et primesautier, mais joueur — nous dirions plus volontiers « jouette » — et quelquefois farceur. Détail piquant et rétrospectivement plein de saveur, il était espiegle, même au cours de catéchisme...

Son milieu familial, sa mère surtout, l'incitait à la piété. Après les jeux dans la cour intérieure du Castegier et les promenades fouettées et giffées par le vent, on racontait le soir, les nouvelles de l'oncle Croquet qui s'en était allé au loin, dans le Far-West, évangéliser les Peaux-Rouges et qui fut surnommé le « Saint de l'Orégon ». Cela s'inscrivait dans l'imagination du petit Désiré; de même que le visage aux lèvres souriantes, au regard pensif et quelquefois attristé de sa maman. C'est que la charge d'élever 7 enfants était lourde: le petit avoir s'était amenuisé et fondait comme neige au soleil sous le coup de revers successifs...

Il serait donc grand temps, aux alentours de 1862, que les enfants pussent gagner leur vie et venir ainsi en aide légitime à leur mère. Puisque les 3 filles aînées voulaient devenir religieuses, Désiré pourrait, grâce aux appuis « pistonnants » de l'oncle Siméon, se faire assez rapidement une carrière dans l'administration: une bonne école moyenne l'y préparerait suffisamment. Mais l'abbé Oliviers, qui a commencé à enseigner à Désiré les premiers rudiments du latin, songe à autre chose et la maman... aussi!: elle caresse le désir que Désiré devienne prêtre comme l'oncle Croquet et comme l'abbé Charlier, curé à Virginal.

Aussi, en novembre 1863, lorsque l'abbé Oliviers transfère ses pénates de vicaire à Notre-Dame-de-la-Dyle, Mercier l'accompagne à Malines pour y effectuer ses humanités.

L'impératif d'études longues et coûteuses nécessitant l'abandon du « château de Castegier » pour une maison plus modeste, Désiré s'en va, un gros chagrin sur le cœur, laissant derrière lui la

plaine, les coteaux et les vallons tout chargés de couleurs et de senteurs familières... Il s'en va, gardant à jamais au plus profond de lui-même, le souvenir attendri de cette maman si bonne, si courageuse et quelquefois si triste, aussi...

En novembre 1863, Mercier entre donc en 5^e Latine au Collège Saint-Rombaut, à Malines.

Sans être brillant, mais en ne quittant toutefois pas les 4 premières places au cours de ses humanités, il fut ce qu'il est devenu d'appeler aujourd'hui un « bon élève ou élément »... Et si, au sortir de rhétorique, il remporta les prix de discours latin et de version latine, il n'en demeura pas moins attiré, comme sous l'effet d'une fascination irrésistible, par les sciences naturelles additionnées d'un peu et de... beaucoup de religion!

Si Mercier était un élève intelligent, sans doute, mais peu brillant, s'il se mêlait avec joie aux jeux et aux farces scolaires, il n'en continuait pas moins d'entretenir son désir, encore imprécis, de devenir prêtre. Sa piété, disent ses contemporains, était exemplaire: « Désiré est un ange », déclarait son professeur de rhétorique. Et, prophétique, l'abbé Hoofs, doyen de Braine-l'Alleud, ajoutait comme pour accréditer et sur-enchéris: « cet enfant deviendra évêque »!

En avançant en âge, il comprenait, revenu à la maison, les embarras pécuniaires de sa mère. C'est auprès d'elle, déclarera-t-il plus tard, qu'il apprit « inconsciemment d'abord, consciemment ensuite que l'amour est fait d'oubli et de dévouement à autrui ».

Après sa rhétorique, Mercier entra, le 1^{er} octobre 1868, au petit séminaire de Malines, rue de la Blanchisserie. Hélas! Mille fois hélas! pour l'esprit vif et curieux de Mercier qui pâissait de cette disette intellectuelle, les cours de philosophie y rassemblaient pour la plupart, l'expression est de lui, « des antiquailles dont on vous surchargeait à plaisir ». Il confiait plus tard: « Je dois avouer que ce que mes professeurs disaient, je le savais et, généralement, un peu mieux qu'eux. Alors, par respect et pour ne pas m'imposer aux autres, je me forçais à regarder tout le temps

le professeur comme si je buvais ses paroles »...!

Il quitta le petit séminaire en août 1870 pour franchir, le 1^{er} octobre de la même année, avec 39 compagnons, le seuil du grand séminaire, situé on ne peut plus folkloriquement rue des... Vaches! Mercier allait, une fois de plus, s'y ennuyer très inconfortablement tant il est vrai que l'enseignement, stéréotypé et « quasi gymnastique », y manquait de vie.

C'est alors, en réaction sans doute contre la médiocrité de « ce qui reste quand on a tout oublié », qu'il s'attachait de façon personnelle et immédiate à l'étude des livres saints. On a gardé de lui des notes sur les épîtres de Saint Paul où l'on découvre déjà sa façon originale de traduire les textes scripturaires en une langue moderne et prenante. C'est de cette époque également — il avait été désigné comme bibliothécaire des séminaristes — que date son enthousiasmante adhésion à la doctrine fondamentale de Saint Thomas d'Aquin ainsi qu'à la pieuse et reconfortante dévotion mariale.

Après avoir rempli, durant 7 mois, les fonctions de professeur intérimaire au petit séminaire de la rue de la Blanchisserie, Mercier, le 8 août 1873, à la suggestion du supérieur Du Rousseaux, était désigné pour approfondir sa formation spirituelle et intellectuelle à l'Alma Mater louvaniste et, partant, pour y conquérir, de plein droit, ses grades de théologie.

N'ayant pas atteint l'âge canonique requis pour la prêtrise au moment où il vint à Louvain, il dut attendre quelques mois avant de recevoir, le 4 avril 1874, l'ordination sacerdotale des mains du nonce Cattani, dans la chapelle de la nonciature. Le lendemain, jour de Pâques, il chantait sa première messe à Braine-l'Alleud, en l'absence, douloureusement ressentie, de sa mère qui venait d'être frappée de congestion.

Devenu licencié en théologie, le 15 juillet 1877, il fut nommé, la même année, professeur au petit séminaire de Malines où, toujours et plus que jamais défenseur d'une « philosophie scientifique », il enseigna la psychologie, l'idéologie ou critériologie et la théodicée. Il y devint, en outre, assez rapidement directeur spirituel des philoso-

phes. Et c'est au milieu de ses études, de son apostolat et de ses... séminaristes que vint, en 1882, le surprendre sa nomination à l'Université de Louvain. Pour avoir déjà été suffisamment estampillé au coin de la notoriété internationale, il nous a semblé superflu de revenir encore sur les exposés « philosophiquement » clairs, méthodiques et vivants du professeur Mercier. Educateur, il l'était, mais avec cette conviction que le professeur d'université est un éveilleur d'idées plutôt qu'un formateur de la volonté.

Elu archevêque de Malines, le 7 février 1906, Mercier fut sacré à la Métropole de Malines, le 25 mars, par le nonce Vico, assisté des évêques de Gand et de Bruges.

A première vue, il ne semblait pas préparé à l'épiscopat, du moins tel qu'on en concevait l'exercice à ce moment. Sa longue carrière scientifique l'avait, malgré quelques activités dans le ministère paroissial et la direction des âmes, presque naturellement tenu à l'écart des œuvres pastorales proprement dites et de l'administration diocésaine. De même d'ailleurs que ses idées, considérées comme trop progressistes et rationalisantes. Mais ainsi qu'il l'écrivait à un ami: « les critiques ont toujours sur vous comme premier effet de vous suggérer la retraite; elles me sont, au contraire, un stimulant. J'apprécie peu ce que j'obtiens sans lutte ». Le Cardinal Mercier écrivait encore: « le clergé d'aujourd'hui est tout entier à l'action. Sa place est cependant avant tout à l'idée. Il doit diriger l'idée avant de se mêler d'action; pour diriger l'idée, il faut que, par sa science personnelle, il acquière compétence pour cela. Sinon, son intervention est une ingérence inopportune et souvent nuisible ».

Puis, s'introspectant et se situant dans le plan de Dieu, il déclarait: « J'aimerais, je me dois d'être pauvre... l'idée m'est souvent venue qu'il y a, à première vue, quelque chose d'anormal dans la condition extérieure des représentants de l'Eglise... Pourtant, ne serait-il pas dans l'ordre que nous fusions plus pauvres que les pauvres? ». Et l'on sait que sa chambre à coucher était d'une pauvreté extrême, qu'il dormait sur une paille, qu'il n'avait

qu'une soutane et un chapeau convenables!...

Promu et sacré Cardinal le 15 avril 1907, il ne s'en émut pas trop et déclara: « Cet honneur qui m'échoit est excessif... il m'apportera plus de gêne dans mes mouvements que d'aide dans mon ministère... »

Toutefois, cette prompte élévation au cardinalat prouvait sa renommée qui allait grandissant, à telle enseigne que, lors d'une grave maladie de Pie X en 1913, l'on songea très sérieusement à Mercier pour accéder au suprême Pontificat... Mais le Pape se rétablit et, lorsqu'il mourut en 1914, les cardinaux jugèrent que, par suite des circonstances internationales — l'Italie n'était pas encore en guerre — il était plus sage de ne pas déroger à l'habitude devenue tradition, celle de nommer un pape Italien.

Réformateur hardi, intelligent et clairvoyant, le Cardinal Mercier s'attacha à de nombreux managements structurels au sein de l'Eglise. Il décida la création du Collège Sainte-Gertrude à Nivelles et fonda, devant les insistances du Doyen de Braine-l'Alleud, « revenu 20 fois à la charge », le Collège qui porte son nom.

En bref, l'action apostolique du Cardinal Mercier dépassa très rapidement les frontières de son diocèse. Son audience était grande à l'étranger et l'on fit souvent appel à lui des 4 coins du monde.

Comment laisser dans l'oubli l'intervention très généreuse du Cardinal Mercier en faveur du rapprochement, à la fois prophétique et prémonitoire des Eglises, que nous connaissons sous le titre « les Conversations de Malines ». C'est à lui que Lord Halifax et l'abbé Cortal s'adressèrent pour tenter un retour en masse des Anglicans vers Rome. La veille de sa mort, alors que les conversations de Malines étaient sur le point d'échouer, il donna à Lord Halifax son anneau pastoral.

Pionnier de l'Union des Eglises Chrétiennes, le Cardinal Mercier apparaît aussi comme un citoyen pour qui l'amour de la Patrie n'est pas seulement un sentiment, mais une vertu et un devoir.

Pendant la guerre 1914-1918, ses lettres pastorales flétrissaient les violations de

l'ennemi et les déportations de nos compatriotes. Que l'on se rappelle, notamment, la portée de son inoubliable lettre pastorale « Patriotisme et endurance », les autres évêques de Belgique, craignant de s'aliéner le pouvoir occupant, refusèrent de contresigner la lettre de Mercier. Celui-ci en prit donc seul la responsabilité; la première partie fut lue le 1^{er} janvier. L'enthousiasme des Belges fut grand, la colère de l'occupant très forte. Mercier fut mis aux arrêts et les Allemands le pressèrent de retirer sa pastorale; Mercier refusa en disant: « Vous reconnaissez-vous le droit de pénétrer dans le domaine privé de mes rapports avec mon Souverain? ».

Le Cardinal Mercier, écrivait le Roi Albert, apparaît comme l'incarnation la plus haute et la plus pure de l'héroïsme civique et patriotique. Pour les générations futures comme aux yeux des contemporains, il restera à tout jamais une des plus grandes et des plus belles figures de notre histoire nationale.

C'est bien le citoyen belge, devenu par son patriotisme le citoyen du monde que les chefs d'Etats saluaient au lendemain de la Libération.

Lorsqu'en janvier 1926, à la rue des Cendres à Bruxelles, Mercier, refusant tout calmant, se mourait dans la souffrance volontaire, le monde entier avait conscience qu'un grand Belge vivait ses dernières heures.

Ne pourrions-nous mieux terminer qu'en reprenant les paroles d'une vieille femme, le voyant à Malines rejoindre l'archevêché: « Lorsqu'il passe, même en hiver, même les jours de pluie, il laisse de la lumière derrière lui ».

Mgr Adrien Croquet

Oncle maternel du Cardinal Mercier (frère de feu Mme Barbe Mercier-Croquet). A l'appel des évêques des Etats-Unis, il partit en 1859 pour l'Orégon, évangéliser les Peaux-Rouges des Montagnes Rocheuses. Après quarante ans d'apostolat, il avait baptisé le dernier païen de la réserve de Grand' Rond. Malgré les fatigues sans nom de sa vie de missionnaire parmi les sauvages, à 80 ans il parcourait encore à cheval sa paroisse étendue « comme le territoire de la Belgique ». Son évêque l'obligea à se reposer. Il mourut à Braine-l'Alleud en 1902. Mgr Mercier avait assisté et soutenu de ses bras, à l'autel, son oncle vénéré, pendant sa dernière messe. Aux Etats-Unis, la mémoire de Mgr Croquet est bénie sous le nom glorieux de « the Saint of Oregon » (Le Cardinal Mercier, Edition Louis Desmet-Verteneuil, Bruxelles, 1927).



Un Brabançon dans la Garde Pontificale

par Bernard HENRY

Le père d'Ernest Mortehan est Louvaniste, sa mère est Bruxelloise

Il a 75 ans et habite Zürich depuis la veille de la première guerre mondiale. Il est Louvaniste. Sa femme Michèle est originaire d'Uccle. Ernest Mortehan se rendit à Genève pour affaires en 1913. Il y était encore en août 1914, quand la guerre éclata, et y resta. Il ne reverrait sa fiancée Michèle qu'en 1919.
— Marions-nous vite et partons pour la Suisse. On est plus tranquille là-bas. Toutes ces guerres...

Une affaire fut montée à Zürich. D'horlogerie, bien entendu. Raison sociale « Mortehan et Co ». La Co, c'était Michèle, puis aussi, avec le temps, Ernest junior. Ernst selon la mode du pays. Il vint aussi une fille, que l'on baptisa Michèle et qui épousa évidemment un horloger.

Ernst II est trilingue. A la maison on parle le français d'Uccle et le flamand de Louvain, en affaires et ailleurs l'allemand.

Ernst II eut aussi un fils: Ernst III, le héros de cette histoire. Ernst III déro-

gea à la tradition familiale: ni horloges, ni montres pour lui. Ernst III deviendrait soldat, soldat suisse... de la Garde pontificale. En 1963.

L'archéologie, ce passe-temps agréable

Je l'ai rencontré un après-midi dans l'impressionnant vestibule du Vatican ouvert sur la nappe de soleil qu'est la Place Saint-Pierre.

La conversation se déroula en allemand, français et italien mélangés. Ernst posa patiemment avec une ironie

mi-romaine, mi-breughelienne, et un air martial tout à fait suisse.

— Comment l'idée vous est-elle venue de devenir soldat du Pape?

Un clin d'œil malin.

— La vocation... Blague à part, j'ai une vraie passion: l'archéologie. C'est elle qui m'a conduit en Italie, Pompéi, Rome aussi. C'est ainsi que je me suis fait des amis dans la Garde. Capito?

— Vous parlez italien?

— Certo, signore!

— Et vous pratiquez encore l'archéologie?

— De temps en temps. Pendant mes congés. L'archéologie est une occupation bien agréable. Elle vous donne à réfléchir. Elle vous enseigne la relativité des choses et des notions humaines. Tenez, la fois où j'ai aidé à dégager une route militaire capitale, large d'à peine deux mètres. Je pensais que les légions romaines, à l'époque la plus puissante armée du monde, étaient passées par là. Elles avaient conquis d'immenses régions peuplées de millions d'autres êtres humains... Je me disais que les savants de l'avenir se feront des réflexions pareilles quand ils étudieront leurs cartes et plans à la loupe: la Place Saint-Pierre de Rome, le Times Square de Londres, la Grand-Place de Bruxelles; dont parlait bon-papa... Et ils se diront en fouillant le sol:

— Regardez, dottore, les vestiges d'une fontaine publique...

460 ans d'existence

La Garde Pontificale est sans doute la plus petite armée du monde. Malgré cela, elle est en pleine réduction d'effectifs, en plein désarmement: elle est tombée de 150 à 100 et maintenant à 75 « guerriers ».

— Pourquoi?

— Recrutement trop sévère à l'époque des provos...

— On ne pense pas à assouplir les conditions?

— On ne le fait pas. Avec plus de quatre siècles de traditions — Ernst rectifie la position... — la réputation et le prestige ne se laissent pas écorner.

— Oui, 460 ans de Garde Pontificale...

— Exactement 461 ans! C'est en 1506 que le Pape Jules II a constitué la première garde, recrutée parmi ce que l'Europe comptait de meilleur en fait de troupes d'élite. Jusqu'en 1548 il y eut des lansquenets allemands dans ses rangs, mais Paul III décida cette année-là qu'il ne garderait que des Suisses. En tout, 225 soldats, les meilleurs parmi les meilleurs.

— Quelle curieuse histoire tout de même, me dis-je tout haut. Si bon-papa Ernst I n'avait pas été bloqué en Suisse par la guerre, s'il n'avait pas emmené bonne-maman Michèle dans sa nouvelle patrie, si papa Ernst II n'avait pas été horloger et si son fils Ernst III n'avait pas détesté les horloges, je

n'aurais pas, aujourd'hui, l'occasion d'interviewer un hallebardier du Pape...

Non, la sociologie n'est pas cette science aride, sans aucun pittoresque, que l'on dit. Puis-je me permettre une indiscretion?

— Allez-y!

— Comment fait-on carrière dans la Garde Suisse? Y signe-t-on un engagement à long terme? Est-on bien payé?

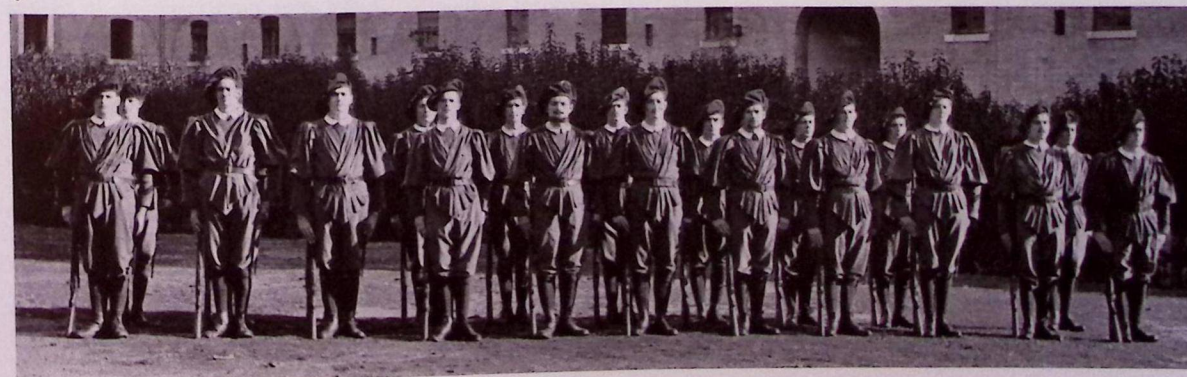
— On n'admet que des Suisses célibataires et catholiques romains, âgés de 20 à 25 ans, mesurant au moins 1,74 m, de conduite irréprochable et ayant reçu en Suisse le premier entraînement militaire de quatre semaines. Nous nous engageons pour au moins deux ans. La solde de début est de 161 dollars (8.050 fr.) par mois, dont on défalque 32 dollars (1.600 fr.) pour la nourriture et le logement. Ce n'est pas si mal: un G.I. américain commence à 94 dollars, soit 4.700 fr. par mois.

— Pourquoi, pensez-vous, la Garde Pontificale est-elle depuis si longtemps uniquement composée de Suisses?

— Par tradition, je pense. Quand il en a été ainsi pendant des siècles, on ne change pas facilement... Voyez-vous, notre seule raison d'exister est de constituer la garde personnelle du Pape. Nos armes aussi sont demeurées traditionnelles. Regardez: c'est la hallebarde du Moyen Age, la longue pique de bois noir à pointe d'acier avec hache en forme de demi-lune et éperon.

Le hall prestigieux du Vatican est une fenêtre ouverte sur la lumineuse Place Saint-Pierre.

Les hallebardiers de la Garde Pontificale, au moment de l'appel matinal.





Derniers préparatifs de la garde montante; à droite: Ernest Morteihan.



La Garde Suisse en costume d'apparat.



La Garde Pontificale, attraction particulièrement prisée par les touristes.



Prestation de serment des recrues: fidélité, conviction et idéalisme.

— Pique, hache, éperon... Je vois, mais ce crochet?

— Pour démonter les cavaliers. On les croche et on leur fait vider les étriers... — Hum...

— Oui, c'était comme ça. Tradition, signore... Les conditions de recrutement sévères ne sont pas seules à empêcher de réétoffer les effectifs. Il y a aussi le bien-être généralisé en Europe, le goût du confort, les carrières rapides et faciles, la rareté des distractions dont nous disposons... Et puis, enfin, nous sommes tout de même des soldats!

— Capito... Pas de flirts avec Suzy ou Vony de l'un ou l'autre bar, comme le font les autres militaires...

— Oui. Vous ne nous voyez pas fréquenter ces établissements en bourguignotte et tenue rayée. Celle-ci a beau avoir été dessinée par Michel-Ange lui-même; elle est un peu voyante pour ce genre d'activité. D'ailleurs nous devons rester dignes d'une réputation sé-

culaire. Cela demande beaucoup de conviction et d'idéalisme. Si l'on s'aperçoit que ça ne va réellement pas, ma foi, deux années sont vite passées et on reprend sa liberté en ne se réengageant pas. En dehors de nos tours de garde nous recevons un très sévère entraînement physique, nous suivons des cours de langues et d'histoire, assistons à des conférences, etc. Bien peu de soldats ont la chance d'être en garnison dans une ville aussi prestigieuse que Rome, pour ne pas parler du Vatican.

Le dernier combat

— Jamais dû faire usage de vos armes? — Vous voulez dire nous battre? Bah, nous devons parfois ramener à plus de discrétion des touristes, des photographes... et des journalistes trop entreprenants. Mais nous battre... Le der-

nier combat de la Garde Suisse remonte à déjà un petit siècle. C'est en 1870, je crois, qu'elle s'est opposée par les armes — et en vain — aux nationalistes italiens qui voulaient s'emparer de Rome et de ce qui restait des Etats Pontificaux.

— En vain, dites-vous?

— Dame, avec des hallebardes contre des fusils... La leçon a porté, semble-t-il, car mes prédécesseurs de la dernière guerre ont reçu des armes automatiques et des mitraillettes pour s'opposer aux nazis. Il y en avait beaucoup dans Rome, jusque sur la Place Saint-Pierre, mais ils ne se sont jamais aventurés jusqu'au seuil du Vatican. La guerre finie, on a rangé tous les engins dangereux au magasin. Pour les rondes de nuit nous sommes néanmoins armés de fusils, mais ceux-ci datent du XIXe siècle.

La Garde Suisse est placée sous le commandement direct de Sa Sainteté ou sous celle du Collège des Cardi-

naux lorsque le trône de Saint Pierre est vacant.

Tout autour de la Cité du Vatican on voit les guérites de la Garde, des guérites pareilles à toutes les guérites de factionnaires du monde entier. Elles surveillent les accès d'un Etat dont la superficie est exactement de 43,2 hectares. Si la Garde actuelle est essentiellement une troupe de tradition, ses annales comptent néanmoins de belles pages de gloire. Dès l'aube de son existence elle eut à lutter très durement. Son plus grand jour fut le 6 mai 1527, où elle affronta, sur la Place Saint-Pierre, un millier d'Espagnols et de lansquenets allemands de Charles-Quint. Elle couvrit, bravement de toutes ses forces — 189 hommes en tout — la retraite du Pape Clément VII vers le château Saint-Ange. Son chef, le colonel Casper Roist, fut mortellement blessé et agonisa sous les voûtes de la basilique. Après le combat on ne compta plus que 42 survivants.

C'est en mémoire de ces morts de 1527 que les recrues de l'année prêtent serment le 6 mai.

La Garde compte actuellement un colonel, un capitaine, un lieutenant, un adjudant, 4 sergents, 10 caporaux et de simples hallebardiers.

Aux rumeurs qui circulent parfois et selon lesquelles une « force » aussi dérisoire serait proprement surannée et superflue, le commandant actuel de la Garde Suisse, le colonel Robert Nunlist, répond avec vigueur et conviction: — La Garde Suisse est éternelle, signore, aussi éternelle que la Papauté. Ses effectifs peuvent fondre encore, jusqu'à devenir purement symboliques: aussi longtemps qu'il y aura un Pape au Vatican, il sera protégé par sa garde personnelle et celle-ci rendra les honneurs aux chefs d'Etat qu'accueille le Souverain Pontife. La Garde est la preuve concrète du fait politique, historique et religieux qu'est l'existence même du Vatican comme Etat souverain.

J'ai posé une dernière question au hallebardier Ernest Morteihan.

— Vous faisiez allusion à Bruxelles, tantôt. Y avez-vous jamais été?

— Et comment! Même depuis que j'appartiens à la Garde! A l'occasion d'une excursion archéologique à « Over-Ise ». Voyez-vous, j'ai appris à Rome que les Romains du temps de César ont habité aussi par là. Les ancêtres des Romains actuels et mes ancêtres ont donc plus ou moins voisiné. L'excursion archéologique a été comme un double pèlerinage...

— O, capito... L'archéologie, vue ainsi, est passionnante et sentimentale...

— Oui, surtout pour les archéologues mariés...

— Ah?...

— Certo, plus leur femme prend de l'âge, plus elle leur devient précieuse... Allons, ce hallebardier du Pape est né en Helvétie avec le goût de ce quelque chose de bien brabançon que l'on appelle la « zwanze »...



Le Château d'Everberg et ses abords.

Evasion à Everberg

par Jean CETTE

ENTRE l'actuelle capitale de la Belgique et l'ancienne capitale des riches ducs de Brabant mais en marge des deux grandes voies de communication qui relient les deux villes — via Tervuren en ce qui concerne la première des deux routes, via Kortenberg en ce qui concerne la seconde —, il existe un village dont on ne parle guère et qui mérite cependant l'attention. Ce village, c'est Everberg. Il eut

jadis ses vignobles au Wijneghemhof et au Wijngaerdberg et Charles de Loupogne, ce « résistant », dont nombre de partisans étaient originaires de la région: Neerijse, Huldenberg, Berthem..., y trouva plus d'une fois gîte et subsistance.

C'est de Kortenberg que l'on accède le plus rapidement et le plus aisément à Everberg. On atteint le village, depuis Kortenberg — où se perpétue le sou-

venir d'une abbaye de moniales bénédictines qui, fondée en 1090, joua un rôle de première importance dans l'histoire du duché de Brabant —, soit par la longue « drève » pavée qui s'amorce à la chaussée de Louvain et passe devant le domaine de Merode, soit par la forêt, dite de Merode, qui réunit l'Eikelen Bos et le Warande Bos. Du côté de Kortenberg, le chemin de terre qui conduit vers ce massif fores-

tier longe le Wasbeek avant de s'en écarter et de le tenir à distance. Après avoir marché quelque temps sous les frondaisons, on découvre une rustique chapelle occupant une éminence. Les gens des environs ne manquent jamais de s'arrêter devant cet oratoire dédié, si nos souvenirs sont exacts, à Notre-Dame de Montaigu. Se dresse aussi dans la forêt, mais à l'écart des chemins qu'empruntent généralement les promeneurs, un monument funéraire — en l'occurrence une colonne brisée! — rappelant la malencontreuse issue d'un accident de chasse.

Que l'on emprunte la drève à laquelle nous avons fait allusion ou le chemin forestier passant près du vieux et pieux reposoir, on aperçoit toujours, avant d'atteindre le cœur du village, le château de Merode. Il s'élève sur la gauche, au centre d'un parc forestier. De lignes architecturales présentant autant de régularité que de noblesse, il doit avoir été édifié dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, à l'emplacement occupé par le manoir antérieur dont des vestiges subsistent encore, notamment dans les sous-sols. Nous renvoyons à ce sujet nos lecteurs à l'étude que Evrard Op de Beeck a consacrée au château princier d'Everberg dans « Brabant » 4/1967.

La vieille terre d'Everberg, nous apprend Louis Robyns de Schneidauer, a été apportée par alliance, aux de Merode, par les princes de Rubempré et d'Everberg. L'église du village montre une pierre sculptée rendant hommage à la mémoire de Messire Philippe-François de Merode, prince de Rubempré et d'Everberg, chevalier de la Toison d'Or, décédé le 24 mars 1712. On cite, parmi les successeurs de celui-ci, Guillaume-Charles-Ghislain, comte de Merode et du Saint-Empire, marquis de Westerloo, prince de Rubempré et d'Everberg, grand d'Espagne de première classe, ministre plénipotentiaire de Joseph II pour les Provinces-Unies en 1788, Maire de Bruxelles en 1805, sénateur d'Empire en 1809 et Grand Maréchal de la Cour sous Guillaume I^{er}, né le 16 septembre 1762 et décédé le 18 février 1830.

D'autres membres de la famille de Merode, châtelains d'Everberg, ont fait parler d'eux. Frédéric de Merode, dont la résidence favorite était Everberg, fut mortellement blessé lors d'un combat livré à Berchem, près d'Anvers, contre les Hollandais. Félix de Merode, lui aussi, demeura de longues années à Everberg avant de se retirer à Rixensart. « Voyez à Everbergh », écrivait — aux pages de son ouvrage sur *La Famille dans la Belgique d'Autrefois* —

le comte Louis de Lichtervelde, *Félix de Merode, né en 1791, qui donnera à la Révolution nationale la caution de son grand nom et de son intégrité... »*. Mêlé également aux événements de 1830, Werner de Merode siégea au Congrès national. En 1884, lors du décès du comte Louis de Merode, le vieux domaine d'Everberg devait rester la propriété des de Merode, après un partage de famille, grâce à la galante décision du prince Albert de Monaco qui, ayant obtenu le bien par tirage au sort, s'en désista, contre échange avec une autre propriété, en faveur de son cousin germain. Le 11 août 1885, des Açores, il écrivait à Werner de Merode: « J'avais en effet laissé toutes les instructions nécessaires pour faciliter, en ce qui me concernait, une solution qui semblait toute naturelle et je suis très heureux de vous savoir satisfait. Je n'ai donc fait que ce qui se doit en famille.

« Je vous suivrai avec intérêt dans votre installation à ce beau château d'Everbergh, qui recouvrera sans doute avec vous son ancienne splendeur... » Le château d'Everberg est resté dans la famille de Merode, famille dont l'histoire est inscrite, en partie tout au moins, dans le paysage villageois. Combien de ses membres ne dorment pas de leur dernier sommeil dans la terre

L'église Saint-Martin à Everberg



L'Orphelinat Van Meyel.





Châsse de Saint-Martin dans l'église d'Everberg.

lourde de cette commune du Brabant? Louis Robyns de Schneidauer, que nous avons déjà cité, nous apprend qu'y fut inhumé, notamment, un enfant qui, s'il avait survécu, aurait peut-être régné un jour sur la principauté de Monaco. Issu du mariage du prince Charles III de Monaco et de la comtesse Antoinette de Merode, célébré civilement le 26 septembre 1846 au château de Loverval, cet enfant ne devait vivre que quelques heures et mourir le jour même de sa naissance, le 11 août 1847, à Saint-Josse-ten-Noode.

Après le château, c'est l'église qui nous rappelle combien l'histoire de l'illustre famille et celle du village ont partie liée. On peut voir, dans cette église, la tribune seigneuriale s'ouvrant, dans le chœur, à gauche. Pouvant contenir six ou sept personnes, cette tribune, relativement exigüe, a son entrée particulière et est dotée d'une cheminée en coin, avec poêle-colonne, dont le manteau est surmonté des armoiries « d'or à quatre pals de gueules à la bordure engrêlée d'azur avec écu couronné d'une couronne à cinq fleurons, le tout d'or, doublé et attaché d'azur, aux lambrequins d'or et de gueules et supporté par deux griffons d'or aux ailes, à dextre d'or et de gueules, à senestre de gueules et d'or tenant des bannières à dextre d'or à quatre pals de gueules, à senestre aux armes de l'écu » et de la devise: « Plus d'Honneur que d'Honneurs ». Emile Poumon a écrit, au sujet du curieux blason des de Merode: « Un membre de cette famille, valeureux chevalier comme il se doit, venait d'occire un de ses ennemis, lorsqu'il traça de ses doigts ensan-

glantés quatre raies sur son bouclier. Ceci nous ramène au Moyen Age et aux origines mal définies d'ailleurs de la Maison de Merode ». Ajoutons que l'on peut voir sous cadre, dans la dite tribune, une lettre autographe de Monseigneur Pierre-Lambert Goossens, archevêque de Malines.

L'église d'Everberg, dédiée à Saint Martin, contient, outre une pierre tombale — dans le chœur — aux armes des Rubempré (dont les caractères gravés sont partiellement effacés), une plaque apposée sur le mur du bas-côté droit et rappelant la mémoire de Philippe-François de Merode, mort — comme nous l'avons dit — en 1712, et de son épouse Louise-Brigitte. Cette plaque se trouve adossée au mur du bas-côté, mur qui ferme une chapelle, défendue par une grille, construite par les deux précités, ainsi qu'en atteste l'inscription en l'honneur de Saint Hubert. Cette chapelle contient, posée sur socle, une châsse en métal doré. On peut y voir, par ailleurs, une impressionnante série d'obits, une impressionnante série d'obits. Ajoutons encore que l'église possède également des stalles sculptées et quelques œuvres d'art.

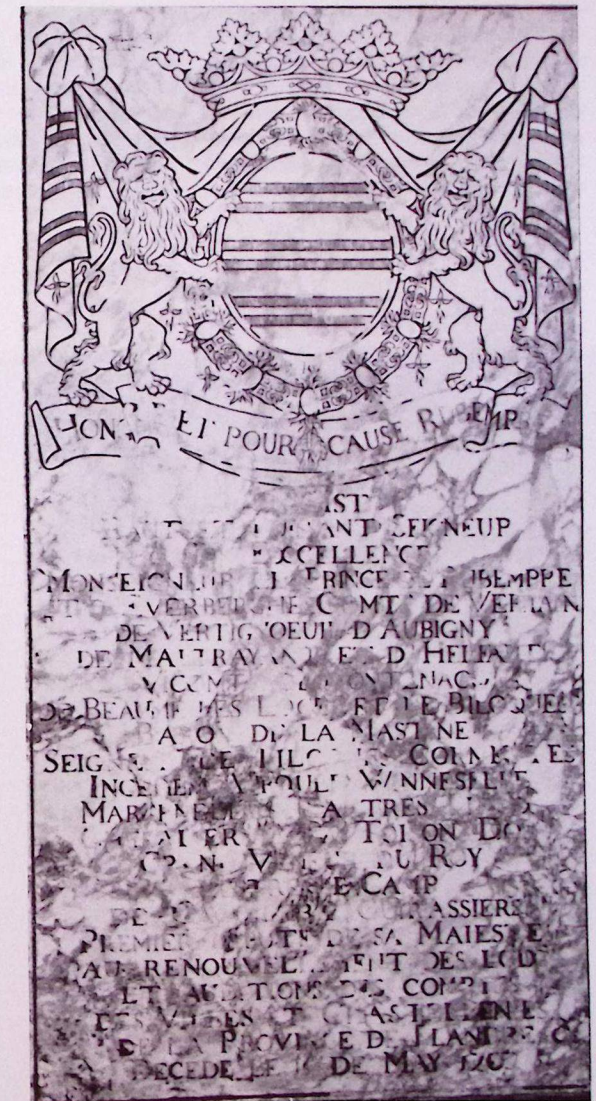
L'extérieur du sanctuaire est digne, lui aussi, de retenir l'attention du visiteur. De quand date donc cet édifice? Nous nous trouvons, apparemment, en présence d'une construction élevée, en moellons, à partir du XIIe ou du XIIIe siècle et augmentée, à diverses époques, en faisant appel à la brique. L'ensemble n'a que peu d'homogénéité mais n'en présente pas moins un grand intérêt. Le plan de l'église est en forme de croix latine mais on remarquera l'emplacement de la tour, curieusement

plantée entre le T formé par la nef et le transept et l'abside. Cette tour, qu'épaulent de solides contreforts, est coiffée d'un clocher bizarre. Sous la haute flèche, la toiture forme auvent avec avancées en niveaux alternés. Nous croyons qu'un tel couronnement est unique en Belgique. Mieux que de longs commentaires, qui ne peuvent qu'en donner un aperçu approximatif, la photo vous prouvera l'originalité de ce clocher et vous montrera, par ailleurs, combien l'église Saint-Martin d'Everberg se différencie de toutes ses compagnes brabançonnaises. Disons encore que, du côté de l'entrée, une tour ronde flanque la façade, du côté gauche. Sa construction est, visiblement, postérieure au reste de l'édifice qui, comme le veut la tradition paysanne, est entouré par le cimetière. Celui-ci est établi en terrasse. Des terres rapportées, maintenues par un muret, compensent la déclivité du sol. Disons ici que le territoire d'Everberg présente un relief relativement accidenté variant entre quarante et cent mètres d'altitude par rapport au niveau de la mer.

Everberg, c'est tout cela: une forêt résultant du mariage de deux bois, un château tout animé par le souvenir de quelques grandes ombres et dont le présent est digne du passé, une église veillant en silence sur d'émouvants souvenirs... Autour du pittoresque clocher, les maisons rassemblent leur troupeau quelque peu désordonné: pas d'urbanisme géométrique, pas de rues tirées au cordeau, pas d'encasement massif dans des « complexes » fonctionnels procédant du style « cage à lapins » mais une libre fantaisie commandée par un certain goût de la

Pierre tombale, aux armes de la famille de Rubempré, ornant le chœur de l'église d'Everberg.

commodité, des demeures construites à la mesure de l'homme, des arbres, des jardins consacrant le lien multi-séculaire des habitants du lieu avec la terre, des chemins qui contournent l'obstacle, des sentiers qui vont à l'aventure. On voit, près de l'église, un couvent au mur soigneusement chaulé, scellant à hauteur de l'étage une plaque commémorative; une niche de bois contenant une statuette de la Vierge et accrochée à un vieil arbre; quelques anciennes maisons, des estaminets, des buis taillés en spirale et, plus loin, gardée par deux lions de pierre, l'entrée d'un ancien château devenu la propriété de la Commission d'Assistance Publique d'Etterbeek et abritant actuellement l'Orphelinat Van Meyel... Plus loin, il y a d'autres massifs boisés, le Hoogen Bos, le Kinderen Bos, le Rosberg Bos, le Grubben Bos..., et des fermes d'importance moyenne car nous ne sommes pas, ici, dans un pays de vastes cultures. Il y a des chemins creux, se glissant entre deux talus broussailleux, et d'autres qui s'en vont, à découvert, sur le plateau, à travers les champs, en épousant les caprices du relief. A un carrefour, à la fourche de deux chemins, s'élève une chapelle rustique. La personnalité locale s'inscrit dans le site, avec une discrétion qui se révèle pleine d'éloquence pour celui dont le regard dépasse l'apparence immédiate des choses. Everberg, c'est tout cela: un univers en miniature, des paysages variés, une alliance sans cesse renouvelée entre le présent et un passé qui propose à l'esprit de multiples occasions de bénéfiques, de reposantes, de délicieuses évasions hors du temps...





lourde de cette commune du Brabant? Louis Robyns de Schneidauer, que nous avons déjà cité, nous apprend qu'y fut inhumé, notamment, un enfant qui, s'il avait survécu, aurait peut-être régné un jour sur la principauté de Monaco. Issu du mariage du prince Charles III de Monaco et de la comtesse Antoinette de Merode, célébré civilement le 26 septembre 1846 au château de Loverval, cet enfant ne devait vivre que quelques heures et mourir le jour même de sa naissance, le 11 août 1847, à Saint-Josse-ten-Noode.

Après le château, c'est l'église qui nous rappelle combien l'histoire de l'illustre famille et celle du village ont partie liée. On peut voir, dans cette église, la tribune seigneuriale s'ouvrant, dans le chœur, à gauche. Pouvant contenir six ou sept personnes, cette tribune, relativement exigüe, a son entrée particulière et est dotée d'une cheminée en coin, avec poêle-colonne, dont le manteau est surmonté des armoiries « d'or à quatre pals de gueules à la bordure engrêlée d'azur avec écu couronné d'une couronne à cinq fleurons, le tout d'or, doublé et attaché d'azur, aux lambrequins d'or et de gueules et supporté par deux griffons d'or aux ailes, à dextre d'or et de gueules, à senestre de gueules et d'or tenant des bannières à dextre d'or à quatre pals de gueules, à senestre aux armes de l'écu » et de la devise: « Plus d'Honneur que d'Honneurs ». Emile Poumon a écrit, au sujet du curieux blason des de Merode: « Un membre de cette famille, valeureux chevalier comme il se doit, venait d'occire un de ses ennemis, lorsqu'il traça de ses doigts ensan-

glantés quatre raies sur son bouclier. Ceci nous ramène au Moyen Age et aux origines mal définies d'ailleurs de la Maison de Merode ». Ajoutons que l'on peut voir sous cadre, dans la dite tribune, une lettre autographe de Monseigneur Pierre-Lambert Goossens, archevêque de Malines.

L'église d'Everberg, dédiée à Saint Martin, contient, outre une pierre tombale — dans le chœur — aux armes des Rubempré (dont les caractères gravés sont partiellement effacés), une plaque apposée sur le mur du bas-côté droit et rappelant la mémoire de Philippe-François de Merode, mort — comme nous l'avons dit — en 1712, et de son épouse Louise-Brigitte. Cette plaque se trouve adossée au mur du bas-côté, mur qui ferme une chapelle, défendue par une grille, construite par les deux précités, ainsi qu'en atteste l'inscription en l'honneur de Saint Hubert. Cette chapelle contient, posée sur socle, une châsse en métal doré. On peut y voir, par ailleurs, une impressionnante série d'obits. Ajoutons encore que l'église possède également des stalles sculptées et quelques œuvres d'art.

L'extérieur du sanctuaire est digne, lui aussi, de retenir l'attention du visiteur. De quand date donc cet édifice? Nous nous trouvons, apparemment, en présence d'une construction élevée, en moellons, à partir du XIIe ou du XIIIe siècle et augmentée, à diverses époques, en faisant appel à la brique. L'ensemble n'a que peu d'homogénéité mais n'en présente pas moins un grand intérêt. Le plan de l'église est en forme de croix latine mais on remarquera l'emplacement de la tour, curieusement

Châsse de Saint-Martin dans l'église d'Everberg.

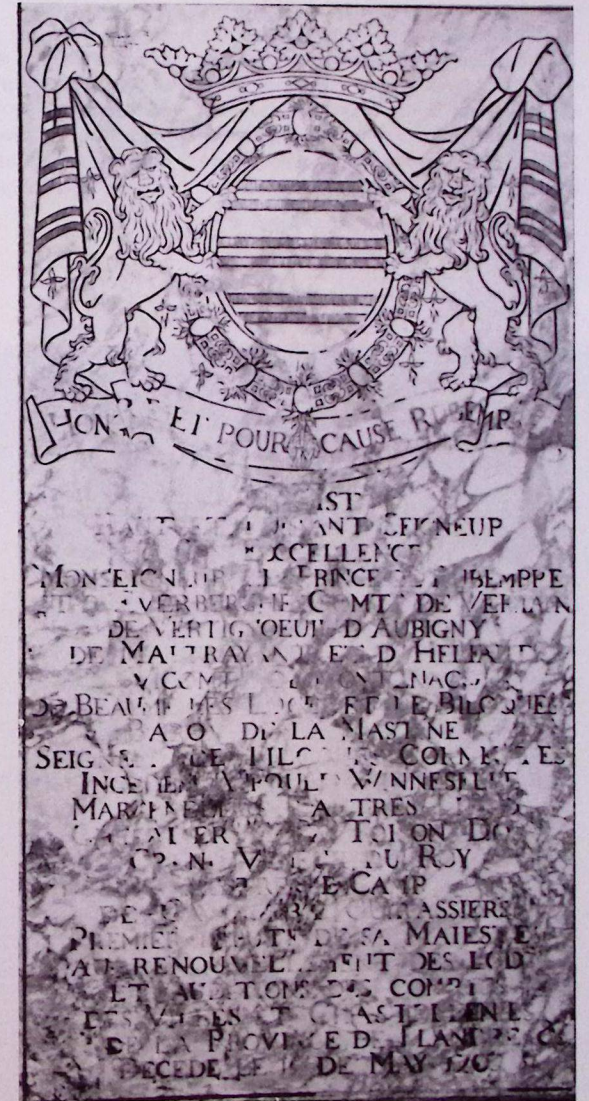
plantée entre le T formé par la nef et le transept et l'abside. Cette tour, qu'épaulent de solides contreforts, est coiffée d'un clocher bizarre. Sous la haute flèche, la toiture forme auvent avec avancées en niveaux alternés. Nous croyons qu'un tel couronnement est unique en Belgique. Mieux que de longs commentaires, qui ne peuvent qu'en donner un aperçu approximatif, la photo vous prouvera l'originalité de ce clocher et vous montrera, par ailleurs, combien l'église Saint-Martin d'Everberg se différencie de toutes ses compagnes brabançonnnes. Disons encore que, du côté de l'entrée, une tour ronde flanque la façade, du côté gauche. Sa construction est, visiblement, postérieure au reste de l'édifice qui, comme le veut la tradition paysanne, est entouré par le cimetière. Celui-ci est établi en terrasse. Des terres rapportées, maintenues par un muret, compensent la déclivité du sol. Disons ici que le territoire d'Everberg présente un relief relativement accidenté variant entre quarante et cent mètres d'altitude par rapport au niveau de la mer.

Everberg, c'est tout cela: une forêt résultant du mariage de deux bois, un château tout animé par le souvenir de quelques grandes ombres et dont le présent est digne du passé, une église veillant en silence sur d'émouvants souvenirs... Autour du pittoresque clocher, les maisons rassemblent leur troupeau quelque peu désordonné: pas d'urbanisme géométrique, pas de rues tirées au cordeau, pas d'encasernement massif dans des « complexes » fonctionnels procédant du style « cage à lapins » mais une libre fantaisie commandée par un certain goût de la

Pierre tombale, aux armes de la famille de Rubempré, ornant le chœur de l'église d'Everberg.

commodité, des demeures construites à la mesure de l'homme, des arbres, des jardins consacrant le lien multi-séculaire des habitants du lieu avec la terre, des chemins qui contournent l'obstacle, des sentiers qui vont à l'aventure. On voit, près de l'église, un couvent au mur soigneusement chaulé, scellant à hauteur de l'étage une plaque commémorative; une niche de bois contenant une statuette de la Vierge et accrochée à un vieil arbre; quelques anciennes maisons, des estaminets, des buis taillés en spirale et, plus loin, gardée par deux lions de pierre, l'entrée d'un ancien château devenu la propriété de la Commission d'Assistance Publique d'Etterbeek et abritant actuellement l'Orphelinat Van Meyel... Plus loin, il y a d'autres massifs boisés, le Hoogen Bos, le Kinderen Bos, le Rosberg Bos, le Grubben Bos..., et des fermes d'importance moyenne car nous ne sommes pas, ici, dans un pays de vastes cultures. Il y a des chemins creux, se glissant entre deux talus broussailleux, et d'autres qui s'en vont, à découvert, sur le plateau, à travers les champs, en épousant les caprices du relief. A un carrefour, à la fourche de deux chemins, s'élève une chapelle rustique. La personnalité locale s'inscrit dans le site, avec une discrétion qui se révèle pleine d'éloquence pour celui dont le regard dépasse l'apparence immédiate des choses.

Everberg, c'est tout cela: un univers en miniature, des paysages variés, une alliance sans cesse renouvelée entre le présent et un passé qui propose à l'esprit de multiples occasions de bénéfiques, de reposantes, de délicieuses évasions hors du temps...





Dans les entrailles de Bruxelles

Édifié dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, cet hôtel, aujourd'hui siège d'une banque anglaise, garde dans ses sous-sols les vestiges du Palais des ducs de Brabant.

par Geneviève C. HEMELEERS

JE ne suis pas spéléologue. Cependant, ces jours-ci, je me suis livrée à une exploration dans les entrailles de la terre, sans risques ni périls d'aucune sorte, nantie de l'absolue certitude d'aller à la rencontre d'une chose sommeillant depuis plus

de quatre siècles (435 ans exactement), à douze mètres sous terre. Certes, d'autres avant moi l'avaient découverte.

Mon objectif, proche voisin du Palais des Beaux-Arts, était le n° 2 de la rue Royale, à l'endroit précis formant le

coin de ladite rue et de la place Royale, dans les sous-sols d'un bâtiment du XVIII^e siècle. Ce bâtiment fut édifié par l'Abbaye de Grimbergen par lettres patentes de Marie-Thérèse du 19 juin 1776.

Vers la fin du XVIII^e siècle, en effet,

Charles de Lorraine (alors Gouverneur Général des Pays-Bas, beau-frère et cousin de Marie-Thérèse) résolut d'embellir et de moderniser Bruxelles. Pour ce faire, il décida de créer sur les hauteurs du Coudenberg (sur les ruines de l'ancien Palais des Ducs de Brabant, anéanti par un incendie en 1731) un quartier neuf comprenant la place Royale (ancienne place des Bailles, du nom des clôtures la ceinturant à l'époque), la place des Palais, le Parc et les rues avoisinantes. Cette entreprise fut exécutée avec les concours réunis de la Ville, du Magistrat, du Gouvernement, d'une Commission, des architectes français Barré et Guimard, et — pour le financement — des Abbayes du Brabant, de l'Administration du LOTTO (Loterie impériale et royale), d'un Conseiller aux Finances.

La Ville — entre autres choses — devait notamment « ...s'appliquer à adoucir la

pente qui conduisait de la place Royale à la rue d'Isabelle ». Quand les « urbanistes » de 1778 décidèrent donc de niveler la place Royale, on démolit ce qui subsistait du remarquable édifice dont il sera question plus loin. Fort heureusement, le désir d'en finir rapidement — ou la modicité des crédits — fit qu'on résolut d'ignorer ce QUI ETAIT ENTERRE. Comme les ruines du palais ducal épousaient le flanc du coteau, la partie inférieure fut ainsi conservée sous terre. On ne bâtit du « moderne » qu'en surface.

• • •

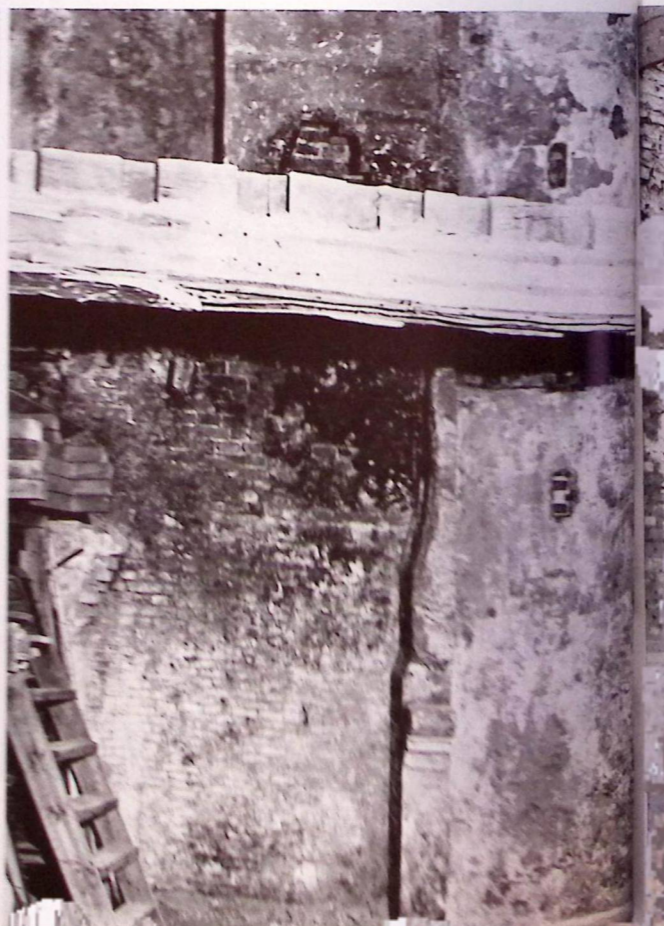
Un privilège de visite m'avait été spécialement accordé par l'aimable Direction de la Banque, propriétaire et occupante de l'immeuble depuis 1920. Sans cet obligeant Sésame, les portes seraient restées closes.

Mais, je viens au fait. L'ascenseur entame une lente descente. A l'arrêt, deux étages plus bas, on se trouve au cœur même de l'aventure prodigieuse: la vision des vestiges de ce qui fut le plus beau sanctuaire royal de l'Europe du XVI^e siècle, élevé par Charles Quint, dès 1525, à l'intérieur du palais, en exécution d'une des dispositions testamentaires de son père, Philippe 1^{er}, dit le Beau. Déjà, Philippe le Bon, en son temps, avait fait construire la Chapelle de Bourgogne. C'est celle-là que Charles Quint restaura, agrandit, remania du tout au tout pour arriver à réaliser une magnifique chapelle gothique, aux grandioses dimensions. Elle renferma d'immenses trésors d'art anéantis ou dispersés depuis. Elle fut consacrée le 2 juin 1553. Le Musée Communal de Bruxelles en conserve une estampe intéressante. A notre époque subsistent encore huit

Tronçon de la rue d'Isabelle et pilier octogonal de l'ancienne chapelle castrale.

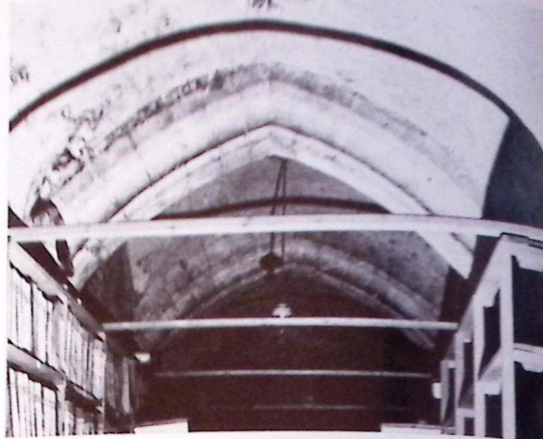
Cette cheminée monumentale est une des reliques du palais ducal.

Deux aspects de la rue d'Isabelle caractérisée par ses gros pavés inégaux.





Dernière cette porte obturée, des kilomètres de souterrains.



Arceaux de voûte de l'ancienne chapelle ducale.

puissants piliers octogonaux de soutien en belle pierre blanche naturelle; deux arceaux de voûte gothiques; un encastrément de porte en pierre possédant toujours quatre gonds d'accrochage; une fenêtre grillagée où l'on aperçoit deux moulures verticales; une porte découverte en 1940 lors des travaux d'aménagement d'un abri; noire de suie et quelque peu démolie, une cheminée monumentale d'au moins trois mètres de haut, survivance de l'ancien palais des Ducs de Brabant. La construction de ce Palais au Coudenberg remonte au XIII^e siècle, sous Henri 1^{er}. Il fut embellie sans cesse par ses successeurs jusqu'à l'incendie final de 1731. Une plaque apposée à l'angle de l'Hôtel de Belle-Vue, en face de la Banque où nous sommes, indique l'emplacement exact de l'ancienne Cour ducale. L'Hôtel de Belle-Vue lui-même fut édifié au XVIII^e s. par Philippe, ou Louis, de Proft, ancien hôtelier de l'Auberge de la Maison (ou Porte?) Rouge, au n^o 29 de la rue de l'Escalier, de grande renommée, pour y couvrir une nouvelle Hôtellerie... l'homme d'affaires s'y ruina...!

Poursuivant l'exploration, on découvre soudain un tronçon courbe (d'une quinzaine de mètres environ) de la vénérable rue d'Isabelle, dont le sol est couvert des gros pavés inégaux d'origine.

Je songeais aux milliers de pas, aux fers des chevaux, aux carrosses princiers qui usèrent ces pavés. Tant

d'altières existences réunies dans la mort — souvent même dans l'oubli — à celles de modestes croquants qui n'ont pas laissé trace...

Les rues d'Isabelle et Teraerken menaient aux communs du palais. La rue d'Isabelle a complètement disparu en surface depuis l'exhaussement du terrain en 1909. La rue Teraerken fut amputée, en grande partie, en 1928, par la construction du Palais des Beaux-Arts. Actuellement, il en demeure une cinquantaine de mètres au bas des escaliers qu'il faut dépasser pour se rendre aux B.-A., quand on vient de la place Royale par le Ravenstein. Elle borde la muraille latérale de l'Hôtel Ravenstein, ultime spécimen, dans notre ville, d'une demeure seigneuriale du XV^e siècle. Sur cette muraille subsistent toujours deux bretèques aux armes des Clèves-Ravenstein.

Bordant le vestige de la rue d'Isabelle, des murs épais faits de ces belles briques dites espagnoles qui doivent leur couleur de flammes à la cuisson au bois. Elles sont maintenant très recherchées. Les amateurs en donnent jusqu'à 3,50 frs pièce, ici, par endroits, elles sont recouvertes d'un enduit gros d'au moins un doigt.

Si je n'étais aimablement pilotée, il me faudrait utiliser le fil d'Ariane dans ce dédale à niveau inégal. Chaque couloir, chaque salle, chaque coude aboutit invariablement à des parties murées. Il n'y a quère. Derrière ces murs s'étendent des kilomètres et des kilomètres

de souterrains qui, jadis, servaient de communications entre les différentes ailes du palais et les bâtiments officiels. Aucun bruit ne parvient jusqu'ici... On peut à loisir s'abandonner à la rêverie à l'abri des stridences du XX^e siècle. Ces caves sont extraordinairement sèches. Elles ont été déblayées et servent aux installations du chauffage central et aux réserves d'archives méticuleusement rangées. Il y flotte seulement une légère odeur d'égout.

Chose curieuse: les caves mêmes appartiennent à la Ville de Bruxelles, tandis que l'immeuble néo-classique de style Louis XVI, qui les surmonte, est la propriété de la Banque anglaise dont je parlais plus haut. En effet, en 1920, cet établissement s'était rendu acquéreur du bâtiment. Il en respecta scrupuleusement la façade tandis que l'intérieur était entièrement démoli pour être remplacé par des locaux mieux appropriés. Antérieurement à 1920, y furent installés la Librairie Muquardt et le Café Royal. En ce qui concerne l'exploitation de ce dernier, les réserves de gueuze et de krik étaient admirablement conservées à la température voulue grâce... à la Chapelle de Charles Quint.

En 1936, j'ai personnellement connu un Liégeois qui exploita longtemps, comme champignonnière, une partie des souterrains situés sous la place Royale. Depuis, ils ont été également murés. Combien de Bruxellois ignorent l'histoire de leur vieille cité!



Panorama de Bruxelles, vers 1670 «Brusselles, Ville du Duché de Brabant et Résidence du Gouverneur des Pays-Bas Espagnols».

Les Musées Communaux de Bruxelles

par Andrée BRUNARD, Conservateur

A. LE MUSÉE COMMUNAL

Le Musée Communal de Bruxelles, musée d'histoire et d'archéologie locales est beaucoup fréquenté, en effet, une moyenne de 40.000 visiteurs par an franchissent les portes de la Maison du Roi pour y admirer les collections qui y sont exposées; cependant beaucoup ignorent l'origine du Musée, la formation de ses collections, comme aussi l'histoire du monument qui leur confère un cadre de choix.

La Maison du Roi

A l'emplacement du bâtiment actuel s'élevait, aux XIII^e et XIV^e siècles, la Halle au pain (Broodhuis) dont on ne connaît pas l'aménagement primitif et où les boulangers venaient installer leurs échoppes. Au XV^e siècle, l'édifice fut désaffecté et le Duc de Brabant y établit la Chambre de Tonlieux, le Tribunal de la Foresterie et les bureaux du Receveur Général du Domaine en Brabant; une dénomination nouvelle, «Maison du Duc», se substitua à celle de Halle au pain. Reconstituée complètement au début du XVI^e siècle, sous le règne de Charles Quint, elle prend alors le nom de «Maison du Roi», faisant ainsi allusion au titre de «Roi d'Espagne» du monarque. De 1515 à 1532, les architectes de renom: Antoine Keldermans, de Malines, Louis Van Bodeghem et Henri Van Pede, tous deux de Bruxelles, construisirent le nouvel édifice en style gothique tertiaire. Endommagé considérablement en 1695, par le bombardement du Maréchal de Villeroy, il fut restauré par Jean Cosyn, architecte de l'époque. En 1767, une nouvelle restauration le défigura complètement. Sous le régime français, la «Maison du Roi», appelée «Maison du Peuple» devint «bien national». Plus tard, cédée à la Ville, elle fut vendue par celle-ci, en 1811, et devint la propriété du Marquis Arconati Visconti qui la revendit, en 1817, à Simon Prick dont la fille, femme du peintre Louis Gallait, la revendit, à son tour, à la ville de Bruxelles, en 1860. En 1872, le bâtiment, en fort mauvais état, fut démolit et reconstruit, de 1873 à 1895, sous la direction de l'architecte de la ville, Victor Jamaer qui reconstitua la «Maison» du temps de Charles Quint, en s'inspirant de la gravure faussement attribuée à Jacques Callot, comme aussi de l'Hôtel de Ville d'Audenaerde, édifié par Henri Van Pede. Il compta l'œuvre du XVI^e siècle par le placement des galeries contre la

façade et par l'édification de la tour, travaux déjà prévus lors de la construction de 1515, mais non exécutés jusqu'alors. Une série d'élégantes statuettes, dues au talent de sculpteurs contemporains Desenfants, Dillens, Dubois, de Tombay et de Groot, enrichissent la nouvelle construction.

Le Musée

Le Musée communal, dont les collections content aux générations nouvelles l'histoire captivante, tant politique qu'artistique et artisanale de notre cité, doit sa création à la générosité d'un mécène d'origine anglaise, John Waterloo Wilson qui, en 1878, offrit à la Ville de Bruxelles une collection de 26 tableaux anciens dus à des peintres flamands, français et hollandais et qui furent momentanément exposés à l'Académie des Beaux-Arts. En 1881, il légua à la ville une somme importante destinée à l'achat d'œuvres d'art. Ce don et ce legs donnèrent au bourgmestre de l'époque, Charles Buis, l'idée de présenter au Conseil communal un rapport relatif à la création d'un musée historique local où seraient exposés des objets, ayant trait au passé bruxellois ou de provenance bruxelloise, la discrimination des œuvres à y présenter serait basée sur ce principe. Tout objet quelle qu'en soit sa valeur artistique méritera de figurer au Musée, s'il révèle un détail intéressant sur l'histoire ou l'archéologie de notre ville. Présenté le 10 mars 1884, ce projet fut adopté à l'unanimité, le 28 avril de la même année. Et c'est ainsi que naquit le premier musée qui fut inauguré le 2 juin 1887, et les collections installées uniquement dans les salles du second étage de la «Maison du Roi» à peine achevée. Il ne fut jamais qu'un embryon de musée. En effet, documents et objets de tous genres et de toutes valeurs, serrés les uns contre les autres, sans esprit d'ordre, sans méthode scientifique, dans des locaux trop exigus formaient un ensemble hétéroclite peu engageant. Cet état de chose dura jusqu'en 1927, époque à laquelle le service des finances de la Ville qui occupait le rez-de-chaussée et le premier étage fut transféré au Palais du Midi. Dès ce moment, une réorganisation complète du Musée, s'étendant à la Maison tout entière, fut décidée. En 1931, on commença les travaux de

transformation et d'aménagement des locaux ainsi que le reclassement et la présentation des collections. Celles-ci étaient réparties au rez-de-chaussée et au 1er étage. Le Musée complètement transformé fut rouvert le 4 juin 1935, année de l'Exposition Universelle et Internationale de Bruxelles. Il devait, semblait-il, bénéficier pendant longtemps, d'une ère calme et régulière, il n'en fut malheureusement rien.

En effet, le 5 septembre 1939, le musée dut fermer ses portes par suite du rappel sous les armes d'une partie de son personnel. Rouvert le 2 juillet 1940, il fut derechef fermé le 15 juin 1943, les édiles du Grand Bruxelles ayant décidé d'affecter les salles du 1er étage aux bureaux des secrétariats communaux centralisés. Toutes les collections exposées dans ces salles furent déposées tant bien que mal au rez-de-chaussée et au 2^e étage et le musée fermé au public.

Peu après, les dangers de bombardements aériens se multipliant, la mise en sécurité des collections fut décidée et bientôt les œuvres principales furent soigneusement emballées et placées dans les caves de la Maison du Roi, préalablement transformées en solides abris. La libération de Bruxelles, le 3 septembre 1944, permit aux occupants du 1er étage de retourner dans leurs communes respectives et nous pouvions espérer remettre les collections en place. Il n'en fut hélas rien, les vastes locaux devenus libres furent réquisitionnés par le Département de la Défense Nationale pour y installer, pendant six semaines, un bureau de recrutement pour volontaires.

Ce bureau se transforma bientôt en un bureau permanent de Milice et il occupa le 1er étage pendant près de deux ans.

Le 25 juillet 1946, les locaux enfin libérés, il nous fut permis d'entrevoir la possibilité de rendre vie au Musée. Ce n'est cependant qu'un an après, le 5 septembre 1947 et pour la troisième fois, que le musée fut rouvert au public, en respectant l'ordonnance première dans ses grandes lignes, quelques changements cependant sont intervenus du fait d'acquisitions, dons et legs nouveaux venus enrichir nos collections durant la période de fermeture. Deux nouvelles salles furent en outre ouvertes au second étage: la salle Wilson et la salle Manneken-Pis.

En 1954, fut inaugurée au 2^e étage la salle d'Arschot. Dès 1956 et en vue de l'Exposition Universelle et Internationale de Bruxelles, une remise en état des locaux et une nouvelle présentation rationnelle des collections furent entreprises.

LE MUSÉE COMMUNAL, MUSÉE D'HISTOIRE ET D'ARCHEOLOGIE LOCALES, EST L'EXPRESSION DE L'HISTOIRE DE BRUXELLES AU COURS DES SIÈCLES.

Les collections ont été groupées par salle, suivant un centre d'intérêt bien déterminé, ce qui doit permettre au visiteur d'en apprécier les œuvres principales et les situer dans le temps correspondant à l'histoire de Bruxelles.

REZ-DE-CHAUSSEE

1. Salle des retables

Les retables sont des éléments architecturaux composés, en général, d'une partie sculptée et d'une partie peinte; ils servaient jadis à l'ornementation des autels dans les églises.

Les deux retables exposés ici portent la marque BRUEGEL, marque de l'artiste chargé de dorer et de polychromer les retables.

a) Retable de la Vierge, fin XVI^e siècle: Vie de la Vierge.
b) Retable de Saluces, début du XVII^e siècle: Vie de la Vierge (partie sculptée), Vie de Joseph (partie peinte).

Dans la même salle, on peut admirer le «Cortège de Noces» de Pierre Bruegel l'Ancien dont l'acquisition par la Ville en 1966 a considérablement enrichi notre patrimoine artistique. Dans un magnifique paysage des environs de Bruxelles, le double Cortège nuptial se déroule sur deux rangs parallèles, les femmes d'un côté, à l'avant-plan, la mariée en tête; plus loin, le marié seul suivi d'un groupe d'hommes; les personnages aux visages expressifs se dirigent lentement vers l'église du village. La composition à la fois savante et bien équilibrée de cette peinture de qualité au coloris chaud et lumineux en fait une œuvre de toute première valeur.

2. Salle du mélagre

(doit son nom à la statue du mélagre, œuvre de Jacques Berger)
Tableaux, gravures, dessins et sculptures rappellent l'histoire du Parc de Bruxelles, ancien et moderne.

Le 26 avril 1960 eut lieu l'inauguration, au second étage, de la salle du XIX^e siècle et au sous-sol d'une salle de travail et de lecture et d'une salle de conférence et d'exposition.

Enfin, en 1968, un nouvel aménagement de la salle Manneken-Pis et une nouvelle présentation rationnelle de certaines collections argentées, étains, céramiques, chartes, etc. furent réalisés.

Imprégné du programme établi lors de sa fondation, le Musée Communal a gardé et garde toujours son double caractère, en présentant des éléments essentiels permettant de reconstituer l'origine et l'histoire de nos monuments civils et religieux, ainsi que celles de nos métiers d'art, faïences, porcelaines, dentelles, tapisseries, orfèvreries, étains, etc., qui proclamèrent au loin la gloire et l'habileté de nos artisans; les tableaux, gravures, dessins, sculptures qui font partie de nos collections, ont tous, par les sites qu'ils présentent ou par les personnalités qu'ils évoquent un caractère bien bruxellois.

Par l'importance et la qualité de ses collections, le Musée Communal est un centre d'art et d'enseignement qui fait revivre, aux yeux des visiteurs, le passé glorieux de notre cité, qui apporte aux écoliers, aux étudiants, aux éducateurs et aux chercheurs, un complément précieux à leurs études et qui, par l'ensemble de ses matériaux, permet aux archéologues, aux historiens, voire même aux techniciens de puiser une documentation précieuse pour leurs travaux.

Outre les pièces de valeur et les documents d'intérêt supérieur exposés dans les salles accessibles au public, le musée possède encore, en réserve, une documentation importante (tableaux, sculptures, gravures, lithographies, dessins, médailles, photographies) se rapportant à Bruxelles, à ses artistes, à ses industries et pouvant être consultée sur demande.

Par son caractère bien bruxellois qui tend à en faire, toutes proportions gardées, un petit Carnavalet, notre Musée Communal se distingue nettement des autres musées de Bruxelles.

Il possède de nombreuses pièces d'art, de valeur incontestable, une documentation historique de tout premier ordre. Les deux retables bruxellois de la fin du XVI^e et du début du XVII^e siècles, le Cortège de Noces de Pierre Bruegel le Vieux, les statues des prophètes provenant de l'Hôtel de Ville, l'importante collection de faïences et porcelaines de Bruxelles ainsi que les tapisseries et les orfèvreries bruxelloises en font sa richesse et sa renommée, tandis que son iconographie constitue son intérêt scientifique.

Pierre Bruegel l'Ancien: «Le Cortège de Noces».



a) L'ancienne Cour de Brabant:

anonyme, vers 1550: tableau très intéressant, donne une idée exacte de l'emplacement et de l'importance du Palais de Coudenberg. On remarque notamment une partie des murs de la 1^{re} enceinte de la Ville, la porte de Coudenberg, l'ancienne église Saint-Jacques, le Palais de Nassau.

b) Les ruines du Palais de Coudenberg, après l'incendie de 1731, dessins par François Lorent.

c) Le Parc de Bruxelles, anonyme du XVIII^e siècle: sur le fond du tableau, on remarque le Conseil souverain du Brabant (Palais de la Nation actuel); à l'avant-plan, les groupes de Godecharle, encore existants aujourd'hui.

d) Les groupes (maquettes) qui ornent les édicules d'entrée du Parc de la Ville, par Godecharle et Puyenbroeck.

e) Le panorama de Bruxelles, œuvre de Théodore Van Heil, peintre bruxellois et paysagiste réputé de la seconde moitié du XVII^e s., est particulièrement intéressant du point de vue iconographique.

3. Salle des cariatides

Salon consacré, en majeure partie, au XVIII^e siècle bruxellois: tableaux, gravures, sculptures (œuvres de Laurent Delvaux, Gilles Lambert Godecharle, Pierre Denis Plumier, Jacques Bergé, Olivier de Marseille, Pierre François Le Roy, François Rude, etc.).

a) La Place Royale: à Bruxelles, en 1782, gravure par Festolini, d'après B.C. Ridderbosch (au centre, la statue de Charles de Lorraine).

b) La Place Saint-Michel, à Bruxelles, en 1778, aquarelle par L.F.G. Van der Puyl;

c) La Place de la Blanchisserie, à Bruxelles, en 1816, aquarelle anonyme.

d) Buste de Charles de Lorraine, par Olivier de Marseille.

e) L'Escaut: maquette de la fontaine se trouvant dans la cour de l'Hôtel de Ville, par P.D. Plumier.

f) La Vierge à l'Enfant, par J. Bergé.

g) Mobilier de salon XVIII^e siècle, ayant, paraît-il, appartenu à Charles de Lorraine.



Pierre Bout: «Les Bailles de la Cour à Bruxelles» (détail), fin XVII^e siècle.

4. Salle des prophètes

Sculptures en pierre des XIV^e, XV^e et XVI^e siècles, provenant de monuments de Bruxelles: Eglise N.-D. du Sablon, Eglise N.-D. de la Chapelle, Hôtel de Ville, Maison du Roi.

a) Huit prophètes, sculptures importantes au point de vue histoire de l'art, statues originales, datant de vers 1380, provenant du porche d'entrée de l'Hôtel de Ville, attribuées à Claus Sluter, célèbre artiste de la fin du XIV^e siècle, originaire de Hollande. Ayant séjourné à Bruxelles où il eut un atelier, entre 1370 et 1380, il partit pour Dijon où il se trouva en 1395 et où il devint le sculpteur attitré de Philippe le Hardi. Sluter est aussi l'auteur du magnifique puits de Moïse, de la Chartreuse de Champmol, près de Dijon, dont les prophètes de Bruxelles rappellent les caractéristiques par leurs attitudes et le drapé de leurs vêtements.
b) Trois chapiteaux: provenant de l'aile droite de l'Hôtel de Ville, vers 1450, illustrant la dénomination de trois maisons qui se trouvaient jadis à l'emplacement de cette aile, Papekenelder, Maure, Scupstoel.
c) Fontaine des trois déesses, sculpture anonyme du XVI^e siècle.

d) Triptyque des Quatre Couronnés, tableau anonyme du XVI^e siècle; ornait probablement l'autel de la corporation des quatre couronnés, à l'église Ste-Catherine. Tableau fort intéressant, montre les artisans (tailleurs de pierre, imagiers, maçons, ardoisiers), à l'ouvrage; on peut aisément y étudier l'outillage de l'époque.

5. Salle du Saint-Michel

Plans en relief, plans graphiques, panoramas, montrent le développement de la ville dès le Xe siècle.

a) plans en relief des Xe, XI^e et XII^e siècles, exécutés suivant les directives de l'Archiviste Des Marez, en 1909.

b) plans graphiques: de J. de Déventer, 1550.

de Braun et Hogenberg, 1576.

de Blau, 1649.

de Martin de Tailly, 1748.

c) Les portes de la seconde enceinte de Bruxelles, XIV^e siècle, aquarelle de Spaak, vers 1778.

d) Statue de Saint-Michel, provenant du transept gauche de la Collégiale des SS. Michel et Gudule.



Claus Sluter (attribué à): Prophète, statue originale provenant du porche d'entrée de l'Hôtel de Ville de Bruxelles (vers 1380).



Saint-Christophe, bois sculpté et polychromé, ateliers bruxellois (fin du XIVe siècle).

6. Salle des corporations

Composée d'éléments se rapportant aux anciennes corporations, de meubles anciens, de poids et mesures étalons.

- a) *texte de prestation de serment*, à l'occasion de l'admission au métier des poissonniers, au XVIIIe siècle.
- b) *Coffres aux archives*: de la corporation des merciers, fin XVIIIe siècle, de la corporation des teinturiers, 1733 (représentation peinte de St Maur, patron de la corporation).
- c) *Poids et mesures étalons de la ville* (mesures à grains et à liquides) des XVe et XVIe siècles. Collection des plus complètes et d'un grand intérêt; en effet, jusqu'à la création du système métrique, institué par décret du 18 germinal an III (7 avril 1795) de la Convention nationale, et rendu applicable le 2 novembre 1801 chaque ville possédait et conservait précieusement un système particulier de mesures étalons établies par le Magistrat et auxquelles les marchands devaient se conformer.
- d) *Linteau de Porte*, en bois, provenant d'une ancienne boulangerie, raconte l'histoire du pain; au centre, St Aubert, patron des boulangers, XVIe siècle.

1^{er} ETAGE

1. Salle des sceaux

Intéressants documents relatant le passé de la Ville: sceaux, chartes, médailles, monnaies; tableaux, gravures, se rapportant au règne d'Albert et Isabelle, vues d'anciennes congrégations religieuses de Bruxelles.

- a) *Moulages de sceaux originaux*: appendus à des actes conservés aux Archives Générales du Royaume:
- Sceaux de la Ville de Bruxelles (le 1er datant de 1200);
- Sceaux d'institutions charitables et ecclésiastiques;
- Sceaux de corporations: merciers, barbiers, et chirurgiens, boulangers, bouchers;
- Sceau de la Gilde Drapière, fin XVIIe siècle;
- Sceaux de serments et de confréries.

- f) Louche étalon, argent ciselé, XVIIe siècle, ayant servi au prélèvement du droit sur les blés vendus à Bruxelles en 1618 (droit de louche).
- g) Pelle, argent ciselé XVIIe siècle, confectionnée, aux frais des « Nations de Bruxelles », pour servir à l'enlèvement de la première pellette de terre lors de l'inauguration, en 1698, des travaux de creusement du canal vers la Sambre (elle n'a jamais été utilisée).
- L'Hôtel de Ville de Bruxelles*, vers 1650, par Abraham van Santvoort, d'après Léon Van Heil, gravure fort intéressante montrant la partie gothique de l'Hôtel de Ville et la Halle aux draps détruite en 1695, et qui occupait l'emplacement des bâtiments du XVIIIe siècle longeant la rue de l'Amigo actuelle.
- Les façades des maisons du Grand-Marché*, dessins originaux par J.F. Derons (ces dessins ont servi de modèles, lors des restaurations des façades de ces maisons, à la fin du XIXe siècle, et actuellement).
- Douze gravures*, par Schenck, d'après A. Coppens, représentant les ruines de Bruxelles et la Grand-Place, après le bombardement de la ville, par le Maréchal de Villeroi, en 1695.

3. Salle des céramiques

Importante collection de faïences et de porcelaines bruxelloises. Les faïences, d'une qualité exceptionnelle, forment un ensemble unique qui retrace l'histoire de cette industrie, depuis ses origines, et où triomphe principalement l'art du maître céramiste Philippe Mombaers. L'histoire de la faïence bruxelloise commence avec certitude en 1705 avec Corneille Mombaers, véritable fondateur de la faïence dite de Bruxelles:

- a) assiette au Saint-Michel
- b) trois « canons » de pharmacie: Pasta magister, V. Populeum et O. Laurinum.

Mais, c'est son fils Philippe Mombaers qui est le créateur des différents genres de faïences bruxelloises dont les pièces les plus caractéristiques sont les pièces de formes, décor au naturel, inspirées de la basse-cour et du potager, à l'émail éclatant, et qui visaient principalement à l'ornementation de la table, sous forme de terrines et de daubières: choux, canards, bottes d'asperges, dindon, lièvre, cabillaud, carpes, etc.

Décor blanc, décor à la branche fleurie, décor à la draperie. Le décor



Chaufferette, faïence bruxelloise, Manufacture Philippe Mombaers (XVIIIe siècle). Décor à la « haie fleurie » avec personnages.

- b) *Chartes originales*, des XIIIe, XVe et XVIIIe siècles, dont la plus importante, la charte de l'Union des villes du Brabant, dite « Charte de Cortenberg », de 1371.
- c) *Jetons* de Receveurs de la Ville, de Receveurs du Canal (de Willebroeck), de Receveurs de la Chambre des Comptes du Brabant, XVe, XVIe et XVIIe siècles.
- d) *Monnaies* du Brabant, XVIIe siècle. Monnaies obsidionales (siège de Bruxelles, 1579-1594). Premières monnaies du Royaume de Belgique.
- e) *Médailles*: Charles Quint, Cardinal Granvelle, Charles de Lorraine, Don Juan d'Autriche, Médaille des Gueux, etc.
- f) *La procession de Notre-Dame de Laeken*, le 4 juin 1622, par Nicolas Vander Horst (à remarquer l'Infante portant le costume de Clarisse qu'elle avait revêtu depuis la mort de l'Archiduc Albert; dans le haut du tableau, l'ancienne église de Laeken, dont le chœur subsiste encore dans le cimetière actuel).
- g) *La chasse au héron, au Rouge-Cloître*, vers 1609-1610, par Josse de Momper et François Franck II, le Jeune (à l'avant-plan, l'Infante Isabelle et le Comte d'Aerschot, Grand fauconnier de la Cour; devant eux, la naine de l'Infante, Barbe Goosens; dans le fond, les bâtiments de l'Abbaye).

2. Salle des dentelles

Ici, des pièces de qualité, argenteries, étains, dentelles. Des tableaux, des gravures montrent l'aspect de la Grand-Place avant et après le bombardement de 1695.

Dentelles de Bruxelles, aux fuseaux, application à la main sur vrai réseau, et sur tulle mécanique, XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles.

Magnifique Vêtu de tabernacle, dentelle au fuseau, du XVIIIe siècle.

Orfèvreries et étains bruxellois: portant tous les marques de contrôle ou poinçons obligatoires:

- a) Chocolatière, argent époque Louis XIV (1723).
- b) Bénitier, argent repoussé, vers 1732.
- c) Aiguière et son bassin, argent ciselé fin XVIIe siècle.
- d) Navette liturgique argent repoussé et ciselé, XVIIIe siècle (1760).
- e) Cafetière, de forme persane, fin XVIIIe siècle (1791).

Sucrier, en argent repoussé, ateliers bruxellois (XVIIIe siècle).



Cafetière, porcelaine de Bruxelles, Manufacture de la « Courtille » à Paris (fin XVIIIe siècle), décor Louis Cretté, faisant partie du Service à Déjeuner dit des « Vices et des Vertus », ceux-ci personnifiés par des animaux.



vert de cuivre aux papillons ou aux algues marines, décor original d'un coloris spécial et délicat, absolument particulier à la fabrication bruxelloise, création de Philippe Mombaers, et qui n'a été imité que par son gendre Jacques Artoiset.

Bruxelles, au XVIIIe siècle, est un centre important pour l'industrie de la céramique; Philippe Mombaers et Jacques Artoiset ont donné un essor magnifique à la fabrication de la faïence, la porcelaine, quoique jouissant d'une moins grande renommée, eut des manufactures célèbres qui, dès le milieu du XVIIIe siècle, relèguent au second rang la fabrication de la faïence, prennent une place importante digne de notre passé artistique.

Manufacture de Monplaisir: grande soupière, grand bol, etc. (XVIIIe siècle).

Manufacture d'Etterbeek: Théière, bol, tasses et soucoupes, etc. (XVIIIe siècle).

Manufacture Royale Frédéric Faber: Vase, tasses et soucoupes, plateaux, etc., début du XIXe siècle.

Manufacture Royale Henri Faber: Service des peintres; service décoré de scènes de genre, etc. (XIXe siècle).

Dans la même salle quatre tapisseries bruxelloises des XVIe et XVIIIe siècles. Importante industrie de chez nous qui avait déjà un certain essor au XIVe siècle, mais qui se développera au XVe siècle et dès la fin de celui-ci jusqu'à la Révolution française produira des pièces incomparables; mais c'est surtout pendant la première moitié du XVIIe siècle qu'elle se distinguera par l'ordonnance de ses compositions, essentiellement décoratives, la beauté des détails, l'éclat des coloris et la perfection technique — Au XVIIIe siècle, elle abandonne son rôle décoratif et s'efforce d'imiter la peinture, elle perd dès lors son originalité propre:

- 1) « La légende de Notre-Dame du Sablon » 1518.
- 2) « La légende de Tristan et Iseult » vers 1575.

4. Salle de la révolution brabançonne

Éléments iconographiques et autres se rapportant à la Révolution brabançonne et au régime hollandais.

- a) *Collection importante de médailles*; insignes et décorations, la plupart à l'effigie de Henri Vander Noot et de Vander Meersch.

- b) Liste des volontaires à cheval du Brabant et du Serment de St-Georges de Bruxelles (constitué le 1er décembre 1797).
 c) Le magistrat de Bruxelles remettant les clefs de la ville au Roi Guillaume Ier à l'Allée Verte, le 30 mars 1815, tableau anonyme du XIXe siècle.
 d) Cortège d'inauguration de Guillaume Ier: suite de huit des dix gravures en noir ou coloriées, d'après les dessins de P.J.B. Le Roy, éditées par Van Bever, en 1817, par ordre du Roi, pour commémorer l'entrée du Roi Guillaume Ier des Pays-Bas, le 30 mars et son inauguration le 21 septembre 1815, à Bruxelles.

5. Salle de la révolution de 1830

Salle consacrée exclusivement à l'évocation des événements de la Révolution de 1830.

Tableaux, gravures, lithographies relatant les combats qui se sont déroulés dans les rues de Bruxelles pendant les quatre journées célèbres, montrent les dégâts occasionnés par la bataille, évoquent des personnages illustres.

a) Tableaux:
Entrée des Belges dans le Parc de Bruxelles et retraite des Hollandais, par E. Delvaux.
Attaque du Parc par les volontaires belges, par E. Deterre.
Attaque dans le Parc, par E. Deterre.

Combat de Berchem, par Jehan Marchant (Le Comte Frédéric de Mérode y fut mortellement blessé, le 24 octobre 1830).
Le Gouvernement Provisoire, par Ch. Picqué.

b) Aquarelles:
Charlier, dit « à la jambe de bois », tirant le canon, Place Royale le 22 septembre 1830, par P.F. Ch. Le Roy.
Arrivée du Prince Guillaume d'Orange sur la Grand-Place, le 1er septembre 1830, par J.B. Madou.

c) Dessins:
Portrait de Van Campenhout composant la musique de la Brabançonne, par Charles Baugniet.

d) Lithographies:
Portrait du Chevalier Dechez, dit Jenneval (auteur des paroles de la Brabançonne), par Slaes.

2. Salle Wilson

Rappelle la mémoire de John Waterloo Wilson dont le geste généreux fut à l'origine du Musée Communal. Une partie des 26 tableaux offerts à notre ville en 1878 sont exposés ici; les autres ornent les cabinets d'Echevins de l'Hôtel de Ville.

Une colonne en marbre noir, œuvre de Paul de Vigne, rappelle le souvenir du donateur, de son Père et du Bourgmestre Jules Anspach. Natures mortes hollandaises, paysages et portraits.

a) Adrian Cornelisz Beeldemaeker: Portrait d'une femme se gantant.
 b) Abraham Van Beyeren: L'Étal d'un poissonnier à Amsterdam.
 c) Adam Pynaeker: Paysage italien.
 d) Joos Van Clève: Portrait d'un Prédicant.

3. Salle période française

Les quelques éléments qui ornent ce petit salon rappellent une période importante de notre histoire:

a) *La Place Royale à Bruxelles*, tableau anonyme, fin XVIIIe siècle, on remarque, au centre de la Place, l'arbre de la Liberté planté par les Français sur l'emplacement de la statue de Charles de Lorraine.
 b) *Portrait de Napoléon le Grand*, lithographie d'après le tableau de David.

c) *Avertissements, avis, etc.*

4. Salle Manneken-Pis

Garde-robe de la célèbre statuette dont la renommée a dépassé nos frontières et qui depuis les temps les plus lointains monte une garde vigilante... au coin des rues de l'Étuve et du Chêne.

Son histoire reste obscure et les nombreuses recherches n'ont pas permis de déterminer avec certitude son origine et sa signification. Cependant un document du XIVe siècle nous apprend l'existence, en cet endroit, d'une statuette en pierre, le « Juliaenkensborre » — la fontaine du petit Julien-Manneken primitif qui fournissait, à la population du quartier, l'eau potable et limpide descendant du Sablon.

Et nous savons aussi, qu'en 1619, la statuette de pierre fut remplacée

Portrait de l'acteur Lefeuvre, en costume de Mazanello, dans le rôle qu'il a tenu dans la pièce « La Muette de Portici » (dont la représentation du 4 août 1830 a déclenché les prémices de la révolution de septembre), par J.J. Eeckhout.

e) *Plans de la bataille de Bruxelles (position des troupes)*.

f) *Proclamations*.
 g) *Collection de lettres autographes* de: Surllet de Chokier, Vanderlinden d'Hoogvorst, Ch. de Brouckère, etc.

h) *Collection de brochures, pamphlets, etc.* relatifs à la Révolution de 1830.

i) *Collection de décorations, médailles et insignes*.
 j) *Drapeau des Chasseurs volontaires bourgeois de Bruxelles*.

k) *Drapeau « A la commune de Bruxelles, la Patrie reconnaissante »* (drapeau d'honneur remis, en 1832, par Léopold Ier, à toutes les communes qui avaient participé à la Révolution de 1830). Les fac-similés de ces deux drapeaux accompagnent annuellement le cortège qui participe à la cérémonie de commémoration des Journées de septembre, à la Place des Martyrs.

l) *Buste de M.J. Rouppe*: bourgmestre de Bruxelles; ce buste a été fondu au moyen du bronze de boulets hollandais lancés sur Bruxelles.

2^e ETAGE

1. Salle d'Arschot-Schoonhoven

Le Comte d'Arschot-Schoonhoven aima particulièrement sa ville natale dont il rechercha, toute sa vie, les documents les plus divers, illustrant ses monuments et son histoire. Sa collection de gravures et de lithographies sur Bruxelles a été mise à la disposition du Musée Communal par son fils, le Comte Ph. d'Arschot.

Une partie de cette collection est présentée ici suivant quelques thèmes généraux: la Grand-Place, les églises, les environs de Bruxelles.

par une statuette de bronze, œuvre du sculpteur Jérôme Duquesnoy, père, à qui la fantaisie de l'artiste avait fait donner les traits d'un bambin espiègle et jofflu, ravissante figure finement et délicatement ciselée et qui honore notre art bruxellois du XVIIIe siècle.

Au cours de son existence déjà bien longue, le petit bronze eut maintes aventures et fut, notamment, plusieurs fois volé.

En 1695, lors du tragique bombardement de Bruxelles, par le Maréchal de Villeroi, la statuette put être mise à l'abri. Lorsque tout danger fut écarté, le 19 août de cette année, elle fut rapportée en triomphe et remise sur son piédestal.

En 1745, au cours de la guerre de succession d'Autriche, des soldats anglais l'enlevèrent nuitamment, tandis que les Bruxellois vigilants la retrouvèrent à Grammont, et ce grâce au concours bienveillant des habitants de cette ville, à laquelle, en témoignage de reconnaissance, fut offerte une réplique de la statuette.

Mais, Manneken-Pis avait beaucoup d'amateurs! En effet, ce sont des grenadiers français, cette fois, qui, le 31 mai 1747, voulurent s'en emparer. Malheureusement pour eux, la chose ne réussit point, car le peuple s'amuta et une rixe sanglante ne fut évitée que grâce à l'intervention du Roi Louis XV, à ce moment à Bruxelles. Le souverain fit arrêter les coupables et offrit à Manneken-Pis, un habit de brocart brodé d'or, et le fit chevalier de l'Ordre de Saint-Louis.

Dans la nuit du 4 au 5 octobre 1817, le petit bonhomme disparut, une fois de plus, volé par un forçat libéré, Antoine Lycas. L'inquiétude fut grande; cependant après d'actives recherches, il fut retrouvé, mais... en morceaux. A l'aide des fragments, on refit un moule dans lequel fut coulée la statuette en bronze qui décorait encore, en 1965, l'antique fontaine de la rue de l'Étuve.

Et l'on pouvait croire que plus jamais notre plus vieux bourgeois ne serait l'objet d'autres aventures, hélas, il n'en fut rien et si, en 1963, volé par des étudiants anversoises, il fut retrouvé rapidement et remis en place, il n'en fut plus de même, en 1965, où brisée et croyait-on à jamais perdue, l'œuvre reconstituée, en 1817, a été restituée au Musée en 1966.

Aimé du peuple, honoré par les rois et les princes, Manneken-Pis est comblé d'honneurs et de distinctions honorifiques tant civiles qu' militaires. Mais son plus beau titre est, certes, celui de « Plus vieil bourgeois de Bruxelles ».

Il possède une garde-robe aussi riche que variée.

A l'occasion de la fête des Archebusiers, le 1er mai 1698, l'Électeur de Bavière lui fit don d'un bel habit; tandis qu'en 1747, c'est le Roi Louis XV qui lui offre un habit de brocart. Et en 1830, notre petit bonhomme se montre en tenue de combattant de la Révolution.

Mais les dons de costumes et d'uniformes se multiplièrent après la « grande guerre » (1914-1918); et sa garde-robe s'enrichira à un rythme accéléré, après la guerre 1940-1945.

Figure légendaire, symbole d'insouciance, Manneken-Pis caractérise on ne peut mieux l'esprit frondeur et l'humour bruxellois; il s'est incorporé à la vie de la cité, il est mêlé aux événements notoires heureux ou tragiques de notre ville.

Les plus anciens:
 a) costume du XVIIIe siècle, offert par le Roi Louis XV, en 1747.
 b) costume de marquis, XVIIIe siècle, qu'il revêt annuellement le samedi et le dimanche de la kermesse de Bruxelles.

Les costumes les plus caractéristiques:
 a) Costumes de Gilles de Binche, de Danseur Basque, de Tchanchès (Liège), du P'tit Quinquin (Lille), de Paysan Alsacien, de Mineur, etc.
 b) Uniformes de Grenadier, Artilleur, Carabinier et 9e de Ligne, que portaient nos soldats en 1914.

Uniformes de Welsh Guard, de Military Police américaine, de Marin de la Marine américaine, de la Royal Air Force, de Chasseur à pied Français, de la Légion Étrangère Française, etc.

5. Salle du XIXe siècle

Les divers éléments qui composent cette salle rappellent les faits importants qui se sont produits à Bruxelles, depuis l'origine de l'Indépendance de la Belgique jusqu'au seuil du XXe siècle.

Sous l'égide et aussi l'influence agissante de nos Souverains, de même que par une direction intelligente des bourgmestres qui se sont succédé depuis 1830, la capitale se transforme et embellit...; de vastes travaux d'assainissement et de modernisation en modifient l'aspect ancien.

Avec le règne de Léopold Ier, — et sous les mayorats de Rouppe, Van Volxem, Wyns de Raucour, Fontaines, de Brouckère, — nous voyons la ville se développer rapidement, prodigieusement.

L'inauguration par le Roi, en 1835, à l'Allée Verte, de la première liaison par voie ferrée, — Bruxelles-Malines — est à l'origine de ce développe-

ment; la création d'autres stations suit rapidement: celle des Bogards ou du Midi, en 1840, et celle du Nord, en 1841.

En 1838, on inaugure, place des Martyrs, un monument élevé à la mémoire et en hommage à nos héros de 1830.

En 1850, le Souverain inaugure la Colonne du Congrès. Tandis que de nouveaux quartiers naissent autour des gares, d'autres — insalubres — sont démolis et des territoires de la périphérie sont annexés à la Ville.

L'année 1853 verra la création du « quartier Léopold » et, 1865 celle de l'avenue Louise.

Sous le règne de Léopold II, et le mayorat d'Anspach, une transformation radicale s'opère dans le centre de la ville: le voûtement de la Senne. Ces travaux importants, commencés en 1867, furent terminés à la fin de 1871.

Jean-Baptiste Van Moer, peintre et dessinateur du XIXe siècle, s'est attaché à perpétuer, par l'image, des sites à jamais condamnés; une série d'aquarelles, faites sur place avant les travaux sont exposées.

L'aspect de la ville continue à évoluer à l'époque de Charles Buls, bourgmestre et grand ami des arts; par son culte du passé, il a contribué à la sauvegarde et à la restauration de nombreux monuments historiques.

Grâce à lui, la Grand-Place est restaurée, et une ordonnance est édictée qui oblige la ville à entretenir les façades de ses maisons, à les conserver dans leur aspect du XVIIIe siècle.

En 1883, inauguration du Palais de Justice; en 1887, celle du Musée communal et, en 1890, celle du Petit-Sablon.

En 1874, transformation du quartier de N.-D. aux Neiges; en 1894, démolition du quartier St-Roch où, en 1910, fut créé provisoirement le Mont des Arts.

La personnalité d'Adolphe Max, bourgmestre de la ville durant 30 ans, est évoquée ici par quelques souvenirs.

« La Grande Harmonie » société bruxelloise importante au XIXe siècle. Le Folklore bruxellois.

Le Canal de Willebroeck, dont nous parlerons ci-après. Dès le XVe siècle, les difficultés que présentait la navigation sur la Senne — difficultés résultant de l'ensablement de la rivière et de la diminution de son débit, ainsi que de l'emploi de bateaux de plus gros tonnage — avaient fait naître le projet de creuser un canal reliant Bruxelles au Rupel.



En haut: La Salle du XIXe siècle, avant transformation (1887-1927). Voir introduction.

En bas: La même salle, après transformation (depuis 1959). Voir introduction.

Un octroi accordé, en 1477, par Marie de Bourgogne, n'eut pas de suite, à cause de l'opposition faite par Malines et Vilvorde.

Cependant, au XVIe siècle, un nouveau projet fut dressé qui, évitant Malines, faisait aboutir le Canal au Rupel, devant Boom.

En 1531, l'Empereur Charles Quint accordait un octroi confirmant celui de 1477; mais, en présence d'une nouvelle opposition de Malines, les travaux furent encore retardés. Ce n'est que bien plus tard, en 1550, que le premier coup de pioche fut donné par Jean de Loquenghien, bourgmestre de Bruxelles, promoteur du creusement du nouveau canal.

Les travaux furent terminés en 1561. Le nouveau canal pénétrait dans la ville par une « huitième » « porte », celle du Rivage, percée dans la seconde enceinte; il se prolongeait dans la ville, par une série de bassins: bassin des Barques, bassin des Marchands, bassin de Sainte-Catherine.

Le bassin de Sainte-Catherine se trouvait à l'emplacement de l'église du même nom; celui des Marchands occupait l'emplacement du Marché-aux-Poissons (démoli en 1957); celui des Barques suivait le précédent. Un nouveau bassin, le bassin aux Foins, fut creusé en 1639.

Tous ces bassins furent comblés, dans la deuxième moitié du XIXe siècle et au début du XXe siècle.

Les bateaux miniatures exposés dans les vitrines sont des modèles conformes, en tout point, à ceux qui circulaient, au XIXe siècle, sur le canal de Willebroeck; ils sont l'œuvre d'Antoine Laroux, qui fut ingénieur-inspecteur dudit canal. Il exécutait des réductions de bateaux qui venaient au port et dont il faisait cadeau à des peintres de marines J. Claeys, Musin, etc., qui lui donnaient des tableaux en échange.

Le Goede Hoop, Poon à pavillon du XVIIIe siècle, bateau de construction hollandaise, pour cargaisons et passagers.

Julia Brugge, Hektjalk d'origine et de construction hollandaise, vers 1820, bateau à fond plat qui navigue dans les eaux intérieures, fleuves, rivières et canaux, il était gréé à la livarde.

Hoogaars, petit bateau à fond plat, d'origine hollandaise (1869) de très faible tirant d'eau il pouvait aisément s'échouer sur les bancs de sable, gréé à la livarde il venait, en plein centre de Bruxelles, apporter les moules au Marché-aux-Poissons.

Chaland de Tournai, bâtiment très long à gouvernail de grande dimension (1871), naviguant sur les fleuves, les canaux et les rivières; il sert

surtout, dans le pays wallon, au transport de la chaux, du charbon, des pavés, etc.
 Maria Kof, goélette brabançonne, type principal de caboteur jusqu'au milieu du XIXe siècle, provenant surtout de Groningue et était apparenté à la galiote, fin XVIIIe siècle.

Renseignements pratiques

Ouvert: tous les jours du 1er octobre au 31 mars de 10 h à 12 h et de 13 h à 16 h. — du 1er avril au 30 septembre de 10 h à 12 h et de 13 h à 17 h.

Les samedis, dimanches et jours fériés: de 10 h à 12 h.

Fermé: les 1er janvier, 1er mai, 1er et 11 novembre, 25 décembre.

Prix d'entrée: 10 frs par personne; réduction de 50% pour les groupes de plus de 12 personnes qui en font la demande, par écrit, au Conservateur du Musée, 1, rue du Poivre, Bruxelles 1.

Gratuit les dimanches.

B. LE MUSEE SCHOTT

Collection de sculptures, meubles anciens et objets divers faisant partie de la collection Philippe Schott.

Philippe Schott, artiste peintre et collectionneur, né à Ixelles le 14 mai 1885, décédé à Bruxelles, le 19 juin 1964; avait fait don à la Ville, par acte daté du 31 mai 1961, de l'immeuble sis à Bruxelles, 27, rue du Chêne et d'une partie de ses collections à condition de pouvoir, jusqu'à sa mort, habiter sa maison et jouir de ses collections; et par testament, il légua l'ensemble de ses collections.

La maison, située à l'angle des rues de Villers et du Chêne, a été bâtie ou reconstruite en 1697, après le bombardement de Bruxelles par le Maréchal de Villeroy, en 1695, sur une partie du mur de la première enceinte de la ville.

De nombreuses personnes habitèrent l'immeuble: tailleurs, ébénistes, journaliers, servantes, plafonniers, chiffonniers, forgerons, etc., qui semble toutefois avoir servi surtout de cabaret, l'entrée directe de la rue dans

Commode, en chêne mouluré et sculpté, à 3 tiroirs. (XVIIe siècle). Cette pièce est exposée au Musée Schott.



Pietà, bois sculpté (anonyme, XVIe siècle) faisant partie des collections du Musée Schott.

la première salle l'indique ainsi que la trappe en façade cachant l'escalier conduisant à la cave et servant pour descendre les tonneaux de bière. Pompeusement dénommée « Auberge Saint-Jean-Baptiste », il s'agit en quelque sorte d'un simple cabaret à l'enseigne de « Jean-Baptiste ».

Le dernier propriétaire de l'établissement vendit l'immeuble en 1942, à Philippe Schott qui y installa son domicile privé.

Une partie seulement de cette importante collection, environ deux cents pièces, a été présentée dans les locaux du rez-de-chaussée préalablement remis en état, et ouvert au public depuis juillet 1967.

Dans la première salle, à côté d'une série de beaux meubles en chêne des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, l'ensemble le plus extraordinaire de bois sculptés dont certains polychromés des XVe, XVIe et XVIIe siècles, œuvre d'une valeur artistique incontestable.

Saint-Antoine l'Ermite, un Saint-Evêque, un Saint-Jean-Baptiste — les plus anciens, bois polychromés du XVe siècle.

une émouvante Pietà, un magnifique Saint-Christophe, un impressionnant Christ au tombeau, un fragment de la Dernière Cène, un Saint-Michel, etc.

Dans le fond, une armoire en chêne du XVIIe siècle renferme une importante collection d'objets en cuivre, bougeoirs, croix, plats, bassinoires, etc.

Dans la salle du fond, outre quelques meubles, croix de clocher, objets divers, une remarquable collection de meubles miniatures, pièces de maîtrise, réalisés par des artisans en vue d'obtenir le brevet délivré par la Corporation.

— Le Musée est ouvert au public les mardis et jeudis (sauf jours fériés) de 14 h à 17 h.

Prix d'entrée: 10 frs par personne; réduction dans les mêmes conditions que pour la visite du Musée Communal.



La vieille église de Delft, vue de l'Agathaplein.

Naundorff

alias Louis XVII ?

par Yvonne du JACQUIER, archiviste de Saint-Josse-ten-Noode.

EST-IL un décor plus intime, plus délicieusement hollandais que la ville de Delft, avec son Oude Kerk, son Béguinage, les pignons de ses vieilles demeures que reflètent les canaux bordés de grands arbres, et son Prinsenhof, naguère Cloître Sainte-Agathe? Guillaume le Taciturne y séjourna et c'est là qu'il fut assassiné, le 10 juillet 1584, par Balthazar Gérard. On a peine aujourd'hui, dans cette demeure paisible transformée en musée, dans ce jardin tout calme et fleuri, d'imaginer le drame rapide qui bouleversa le monde protestant. Delft possède encore d'autres trésors, tels le Raadhuis, le beffroi, des églises et le musée Huis Lambert van Meerten.

Ce n'est pas cependant vers ces lieux que nous conduirons nos lecteurs. Certes, nous ne pourrions passer sans ralentir au long des quais tout embaumés de tilleuls, mais nous irons plus loin, vers la Haagpoort et les jardins qui, à cet endroit ont remplacé un cimetière supprimé. Pas complètement désaffecté cependant, car sous les ombrages subsiste une haute grille portant aux quatre coins les armes de Bourbon et surmontée d'une couronne royale de France. Une pierre tombale porte la mention:

ICI REPOSE
 LOUIS XVII
 CHARLES LOUIS DUC DE NORMANDIE
 ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE

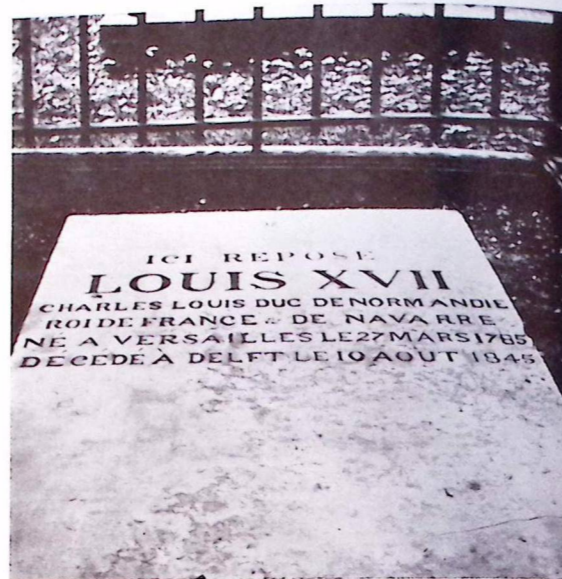
NÉ À VERSAILLES, LE 27 MARS 1785
 MORT À DELFT LE 10 AOÛT 1845

En notre époque où des procès retentissants agitent périodiquement l'opinion publique pour ou contre telle descendante des Czars, par exemple, nous sommes plus sensibilisés que d'autres aux mystères de ce prétendu Louis XVII qui vint mourir aux Pays-Bas.

L'intéressé était connu sous le nom de Naundorff, Charles Guillaume. Au moment où il émergea — si l'on peut s'exprimer ainsi — il était horloger à Spandau. Des officiers français sont dans la ville; il entre en contact avec eux; il retrouve des rudiments de leur langue; son cerveau travaille; il se rappelle confusément des choses. Et petit à



Jardin du Prinsenhof à Delft



Dans le parc fleuri de Delft repose celui qui fut peut-être Louis XVII.

petit, il se souvient ou invente. Qui le saura jamais? L'horloger se marie; il n'a pas de papiers et la municipalité se contente d'un acte de notoriété. Naundorff assure que le Commandant de police avait confisqué les siens pour éviter des répercussions politiques.

Il est certain que, tout au long de son existence, il semble avoir été tour à tour soutenu et maintenu en lisière par un pouvoir occulte.

Naundorff est-il influencé par des lectures ou bien ses souvenirs reviennent-ils réellement par bribes? Quoi qu'il en soit, après la Restauration, il entre de plus en plus dans la peau du personnage; il cite des détails, fait appel à d'anciens dignitaires de son père dont certains assurent le reconnaître. Lui-même raconte qu'il a été enlevé de sa prison grâce à la complicité de Barras, Reverchon et Fouché qui auraient mis un enfant muet à sa place. C'est cet enfant-là qui serait mort au Temple et aurait été enterré au Cimetière Ste-Marguerite à Paris. Ballotté d'un nourricier à l'autre, Naundorff

aurait toujours été contraint de taire son vrai nom jusqu'au jour où il en aurait pratiquement perdu la mémoire. Durant son séjour à Spandau, des images d'abord confuses, puis de plus en plus précises seraient remontées en lui. Finalement, il arrive à intéresser des partisans à sa cause, prend le titre de Duc de Normandie et part pour la France; il demande audience à sa sœur la Duchesse d'Angoulême, persuadé qu'il lui suffira d'un bref entretien pour la Duchesse d'Angoulême, persuadé fant du Temple.

C'est là que les choses commencent à devenir troublantes: alors que tant d'autres prétendus Louis XVII ont été rapidement démasqués soit par la police, soit par la famille royale, avec Naundorff, on biaise. Mme d'Angoulême refuse de le recevoir et blêmit dès qu'on l'évoque devant elle. Elle se brouille avec toutes les personnes qui prétendent reconnaître son frère en Naundorff.

Des partisans se groupent autour du Duc de Normandie, des interventions

pressantes se font à la Cour. Par moments, le prétendant paraît sérieux, persuadé de sa personnalité; à d'autres, il commet brusquement des actes bizarres, se croyant inspiré de Dieu, destiné à réformer la religion et donnant des signes manifestes de déséquilibre mental. On ne peut en inférer pour autant qu'il fut un imposteur: les souffrances subies par l'enfant au Temple, les scènes atroces dont il fut témoin, son exil en des milieux aussi divers que douteux, peuvent très bien avoir troublé un esprit qui, aux dires des médecins de Versailles, n'était pas déjà des plus solides.

Nous ne pouvons songer à raconter ici toutes les tribulations de Naundorff. Expulsé de France, il se rend en Angleterre; il y mène une existence parfois bizarre, partagée entre ses chimères et des recherches scientifiques très poussées; ses partisans font aussitôt un rapprochement avec les goûts de son père Louis XVI. Emprisonné pour dettes, il est bientôt libéré et se réfugie aux Pays-Bas où le gouvernement lui



Entrée du Prinsenhof en venant du Vieux Delft.



Cour intérieure du Prinsenhof.

achète ses inventions pyrotechniques que l'on dénomme « la terrible machine ». Elle continuera à être utilisée pendant très longtemps par l'armée hollandaise, sous le nom de « bombe Bourbon ».

Après tant de misères, de traverses, de malheurs de tous genres, Naundorff (alias duc de Normandie) est admis à résider à Delft. Grâce au gouvernement hollandais, il vit honorablement, avec sa femme et ses neuf enfants; le sort semble enfin lui accorder une trêve, la promesse de quelques années paisibles.

Mais il était écrit qu'il n'y aurait jamais pour lui de repos ici-bas: à peine a-t-il pu jouir de ce modeste bonheur, à peine les habitants de Delft se sont-ils habitués à voir passer au long des quais la silhouette de ce personnage de légende, qu'il est terrassé par la maladie et meurt en son hôtel privé, le 10 août 1845.

Le gouvernement des Pays-Bas permit que l'acte de décès, selon les volontés du défunt, porte le nom de Son Altesse

Royale, le Duc de Normandie, Louis XVII, fils de feu Sa Majesté Louis XVI, Roi de France, et de Son Altesse impériale et royale Marie-Antoinette, archiduchesse d'Autriche, Reine de France. Cette autorisation ne fut pas donnée à la légère; la municipalité de Delft en référa à l'autorité supérieure qui donna son consentement. Il semble donc que la Cour de Hollande, comme bien des milieux politiques ou monarchistes, fût convaincue que Naundorff était bien Louis XVII.

Depuis lors, des recherches ont été faites encore par bien des historiens, par des chimistes aussi. On a notamment analysé les cheveux coupés naguère sur la tête du petit dauphin par Marie-Antoinette et une mèche prélevée sur Naundorff: les cheveux ont les mêmes caractéristiques.

Pourquoi la Cour de France fut-elle toujours systématiquement hostile? Pourquoi la Duchesse d'Angoulême refusa-t-elle de recevoir le prétendant, alors qu'il lui eût été facile de le démasquer au cours d'une conversation?

Il semble que la raison d'état ait primé là tout sentiment; même s'il était réellement Louis XVII, pouvait-on faire monter sur le trône de France un Naundorff fruste, sans grande éducation, dépourvu de culture réelle, parlant mal le français? D'autre part, ses oncles Louis XVIII et Charles X qui ne furent pas étrangers aux troubles qui renversèrent Louis XVI, ne désiraient sans doute pas renoncer au trône qui leur était échu par le truchement de la révolution et de l'empire. Il en fut de même, après 1830, pour Louis-Philippe. Enfin, les divers gouvernements d'une Europe qui retrouvait si difficilement son équilibre, ne furent certainement pas favorables à une aventure Louis XVII.

De tous les prétendus dauphins, Naundorff semble certainement être le plus vraisemblable. Quoi qu'il en soit, il a souffert, il a lutté; il est parti avec son secret. Dans le parc fleuri de Delft, à l'ombre des grands arbres, il a trouvé enfin le repos que toujours la vie lui avait refusé.

A l'Hôtel Charlier

Un demi-siècle
d'art
à
Saint-Josse-ten-Noode

par Yvonne du JACQUIER,
archiviste-conservateur de l'Hôtel Charlier



De la Hoese: Profil de jeune femme.

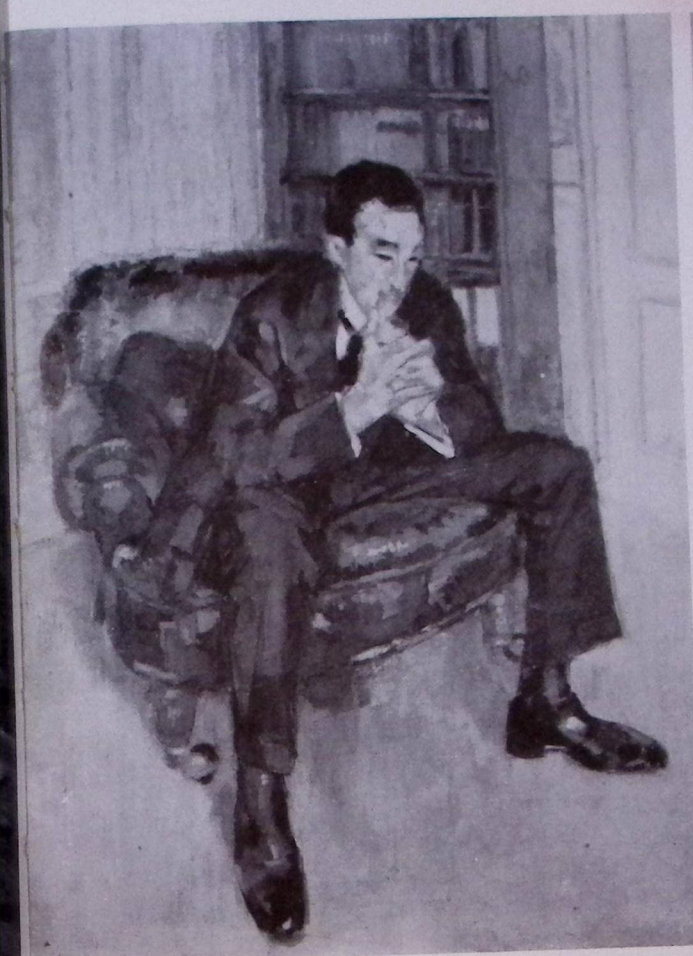
Le 18 janvier 1969 s'ouvrira à l'Hôtel Charlier, 16, avenue des Arts, une importante rétrospective qui aura pour but de mettre à l'honneur une soixantaine d'artistes qui, durant une dizaine de lustres, ont eu des attaches avec la commune. Certains y sont nés; d'autres y ont habité, y ont eu leur atelier, ont dirigé l'Ecole des Arts du Dessin (actuellement Ecole des Beaux-Arts) ou en ont suivi les cours. A côté de noms connus comme Rik Wouters, Jakob Smits, Evenepoel ou Madou, les visiteurs verront ou feront

connaissance avec des artistes moins connus et qui pourtant méritent un sort meilleur.

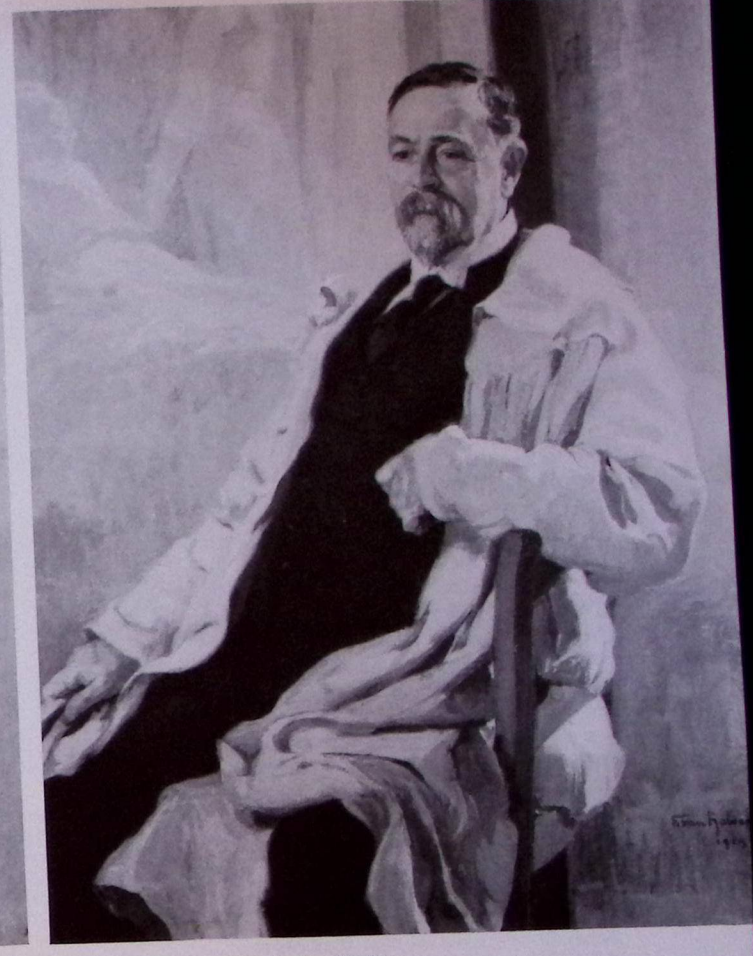
Peu d'époques furent plus riches en bons peintres que ce demi-siècle. Saint-Josse-ten-Noode, semble-t-il, les attirait irrésistiblement. Il y avait à cela plusieurs excellentes raisons: tout d'abord l'ambiance aimable de la commune, les vastes demeures dont certaines dépendances constituaient des ateliers parfaits, les grands jardins tout fleuris, le calme quasi provincial qui permettait le recueillement si précieux

aux artistes. D'autres causes encore provoquèrent leur présence: la renommée de l'Ecole des Arts du Dessin, la constitution, à l'angle de la place Saint-Josse et de la rue des Deux-Eglises, du Cercle L'Effort, la présence au n° 16, avenue des Arts, du mécène Henri Van Cutsem et du sculpteur Guillaume Charlier; enfin — et ce fut peut-être le pôle d'attraction majeur — l'existence rue de la Charité des Etablissements Mommen.

On sait que Félix Mommen, petit artisan diestois, débarqué à Bruxelles,



Ramah: L'homme à la pipe.



Van Holder: Portrait de Guillaume Charlier.

avait le génie des affaires (1). Il imagina de fonder une firme où les peintres pourraient s'approvisionner dans toutes les matières qui leur sont indispensables. Il commença par le broyage des couleurs, puis il installa un atelier de menuiserie où se fabriquèrent châssis et encadrements, puis vint le tissage des toiles et leur préparation; enfin, agrandissant toujours son complexe, il fit construire une quinzaine d'ateliers qu'il loua à des peintres. Ces ateliers eurent très vite une vogue aussi grande que les magasins; peintres et sculp-

teurs, amateurs d'art et esthètes se concentraient rue de la Charité, y œuvraient ou y discutaient d'art. Nous citerons au hasard, des critiques comme Jules Destree ou Edmond Picard; Emile Verhaeren les y rejoignit, comme le collectionneur Arthur Boitte; des peintres comme Joseph François, les frères Oyens, Dario de Regoyos, les frères Swyncop, Léon Frédéric, Alfred Verhaeren, Jefferys, Evenepoel, Eugène Smits et tant d'autres, y plantèrent leur chevalet, les uns pour quelques jours, les autres pour plusieurs années; certains y ve-

naient en passant travailler chez un confrère et Jean Portaels, dans un vaste atelier, y donnait son enseignement. Il n'est dès lors pas étonnant de voir Saint-Josse-ten-Noode constituer, pendant plusieurs lustres, une sorte de petit Montmartre bruxellois dont bien des anciens conservent un souvenir nostalgique. M^{re} Albert Guislain, il y a quelques années, consacra une chronique aux Etablissements Mommen et les apparenta au Bateau lavoir cher aux Parisiens fin de siècle. Certes, parmi les peintres et sculpteurs

qui hantèrent Saint-Josse, il n'y eut pas que des génies, mais tous, au moins, furent de bons artisans, émouvants parce qu'eux-mêmes travaillaient dans la fièvre et l'émotion, dans le respect de leur art. La nature fut leur grande inspiratrice, mais à côté du paysage, ils excellèrent souvent dans le portrait et dans des scènes de genre.

Toutes ces raisons ont poussé le Collège échevinal de Saint-Josse-ten-Noode à porter son choix sur cette seconde moitié du XIX^e siècle qui, en fait, ne se clôt réellement qu'en 1914. Peu de périodes ont vu une évolution aussi spectaculaire dans l'art; en effet, à côté de traditionalistes comme Madou, on verra aux cimaises des peintres qui, en leur temps, furent d'avant-garde, comme un Jefferys, un Evenepoel, un Rik Wouters, un William Jelley, un Ramah ou un Albéric Coppieters.

Nous ne pourrions ici citer tous les artistes qui seront repris au catalogue. Souhaitons que les visiteurs soient très nombreux à venir les découvrir.

Nous pensons que cette exposition vient à son heure; un recul d'une bonne cinquantaine d'années permet une vision sereine des choses et un jugement équitable.

Les modes changent et trop nombreux sont les artistes de la fin du XIX^e siècle dont les noms ne paraissent plus jamais aux cimaises. La rétrospective de l'Hôtel Charlier permettra au public de refaire connaissance avec eux et de rendre justice à leur incontestable talent.

(1) Voir « Brabant » nos 10, 11 et 12 1960.

Paul Mathieu: Bateaux à Malines.

Amédée Lynen: La petite rue.



Monument du frère Jean Fiefves, en pierre de Tournai (1426).

Aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire

par J. MULLER

Comme nous l'avons souligné dans un récent article — voir « Brabant » n° 4 - 1968, pages 8 à 15 — la reconstruction de l'aile de l'antiquité des Musées Royaux d'Art et d'Histoire au Parc du Cinquantenaire à Bruxelles, a permis un nouvel agencement des locaux compris dans l'ancien musée attenant à l'avenue des Nerviens. A cette occasion, nous avons traité plus spécialement des métaux et de la place de choix qu'ils occupent à la suite de cette restructuration. Nous nous proposons aujourd'hui de nous pencher sur d'autres sections aménagées, soit dans le cloître attenant à l'atrium Van Orley (monuments funéraires — pierres romanes — vitraux) soit dans la salle

transversale qui suit la rotonde (instruments scientifiques).

Monuments funéraires

Le mur ouest du cloître est décoré presque à chaque travée de monuments funéraires.

Parmi les plus sobres, une dalle anonyme du Moyen Age, XIII^e siècle, provient de l'église de Bellingen. Sous une double arcature gothique aux élégantes colonnettes, un chevalier et son épouse en pied.

Le chevalier, coiffé du heaume, les mains jointes, porte le haubert ou cotte de mailles sous une cotte d'armes;

son écu est suspendu par un baudrier à l'épaule droite.

L'épouse du chevalier, coiffée d'un touret, porte une longue robe de dessus cintrée à la taille par un ceinture. Un ample manteau à cordelière lui tombe des épaules.

A côté, la stèle votive représentant les funérailles du frère Jean Fiefves († 1426), en pierre de Tournai, provenant du couvent des Minorites de la même ville.

Le frère mineur décédé repose sur un brancard, les mains croisées sur la poitrine. Son visage reflète une résignation confiante et une soumission complète à la volonté de Dieu. A l'avant-plan, les deux frères accroupis, la tête



Fonts baptismaux de l'église Notre-Dame de Veerle (XIIe siècle).

inclinée; ils semblent la personnification du deuil qui envahit toute la communauté et de la profonde douleur qui anime les survivants au décès de l'un d'eux. A droite, un moine relève la tête du défunt d'un geste délicat plein de prudence et presque de tendresse. A gauche, l'un des frères a croisé les mains en une fervente prière et fixe le défunt d'un regard attristé et humble. A l'arrière-plan se tient un frère portant d'une main une croix processionnelle et de l'autre un goupillon. Son compagnon, déjà âgé, récite les prières liturgiques. Au-dessus de cette scène apparaissent la Vierge et l'Enfant entourés de deux angelots dont l'un tient un encensoir et l'autre une navette. Ce relief, taillé dans la pierre de Tournai, s'est élevé au rang de chef-d'œuvre. Les deux moines affligés rappellent les « pleurants » de Klaus Sluter de Dijon. La profonde gravité régnant parmi ces hommes qui sous

peu prendront à jamais congé de leur confrère qu'ils accompagneront jusqu'au tombeau, le deuil pesant sur ces figures voûtées de même que la résignation totale de ces hommes au visage marqué par l'âge et par la pénitence créent dans cette œuvre une atmosphère analogue à celle que nous retrouvons chez Roger de la Pasture (A. Jansen).

Dans la partie sud du mur ouest, d'autres monuments parmi lesquels celui d'un donateur et de ses patrons. Exécuté dans de la pierre de sable, le cadre rectangulaire est décoré dans la partie inférieure d'une frise formée de feuilles de chardon. La moulure de la partie supérieure est interrompue. La polychromie paraît en partie renouvelée.

Le donateur apparaît à mi-corps vêtu du rochet et portant l'aumusse sur le bras gauche, il est censé agenouillé. Devant lui saint Thomas, apôtre, der-

rière lui saint Sébastien. Au-dessus un ange vu de face tient un écusson. D'une facture plus réaliste que les autres, le monument d'origine hollandaise (Utrecht) peut dater de la fin du XVe siècle ou du début du XVIe siècle. Dans l'angle sud-ouest, se détache la grande pierre de l'évêque de Liège Reginard, datant de 1604. Elle est en calcaire du type dit de Namèche. L'évêque est représenté en pied, les yeux baissés, les mains jointes, la crosse maintenue contre sa poitrine par le bras gauche. Ses habits sacerdotaux sont ornés d'une bande d'ofroi représentant à mi-corps les patrons de l'église de Liège: saint Paul, saint Jean l'Évangéliste, saint André, saint Jacques le Mineur et saint Barthélemy. L'évêque est debout dans une coquille, les pieds droits de la niche sont décorés chacun d'une figure de vieillard avec gaines ornées de sphinges et de grotesques.

L'arcade de la niche est timbrée, au centre, d'une tête de mort et accostée de deux petits génies funéraires. Au-dessus de part et d'autre des armes des ducs de Bavière, vole une victoire ailée tenant palme et couronne. L'auteur a signé son œuvre. On lit au bas de la pierre: Martinus Fiacricus, sculpsit.

Pierres romanes

Outre le pilier d'Hubinne (XIe-XIIe siècle), le tympan de Bornhem et quelques autres pierres, le cloître conserve une série de remarquables fonts baptismaux, qui illustrent pour la plupart l'art mosan.

Ceux de l'église Notre-Dame de Veerle sont en calcaire viséen; ils datent du XIIe siècle; la cuve cylindrique est cantonnée de quatre têtes, les panneaux représentant des fleurs de lis et des masques crachant des palmettes.

La cuve cylindrique des fonts de Villers-la-Ville (XIIe siècle) est pourvue d'une margelle carrée décorée aux quatre angles d'avant-corps de lions. Des arcs

en plein cintre avec colonnettes sont sculptés aux faces. La cuve suivante (3723), acquise à Tongres, est à pied circulaire. Les principaux motifs de décoration sont sculptés aux écoinçons: deux colombes, une grappe de raisins ou un animal fantastique.

Les fonts de Notre-Dame de Wilderen offrent des reliefs aux quatre faces, successivement deux évangélistes écrivant sur des pupitres; deux évangélistes aveuglés par l'apparition du Seigneur; le Christ en gloire accosté des saints Pierre et Paul, et enfin le Seigneur de Wilderen et son épouse présentant leur église au Christ (art mosan, XIIe siècle). La cuve de l'église Saint-Clément à Achène (Namur) conserve autour de la colonne centrale le départ de quatre colonnettes d'angle. Sur les faces, un décor architectural alterne avec un masque crachant des rinceaux et des grappes de raisins (art mosan, XIIe siècle).

Une autre cuve cylindrique (Z 100), primitivement cantonnée de quatre colon-

nettes, ne conserve plus que quatre têtes de lions aux angles qui entourent des éléments décoratifs (art mosan, XIIe siècle).

La cuve octogonale décorée d'une simple moulure repose sur un support de même facture flanqué de colonnettes. Elle forme la transition avec d'autres monuments conservés au grand narthex: une cuve baptismale et deux bénitiers.

Les fonts de Waarbeke datent du XIVe siècle et se composent d'une cuve et d'une base octogonale reliées par un fût cylindrique mouluré. La décoration consiste en grappes de raisins, en feuillages et en deux têtes d'hommes aux angles.

Un bénitier pédiculé du XVe siècle s'élève sur une base carrée et un support hexagonal posé en losange.

Un autre bénitier en pierre blanche, trouvé à Boitsfort, date de vers 1530. A côté de motifs anciens, des motifs Renaissance apparaissent sur la cuve, le fût cylindrique et la base en forme de pyramide tronquée.

Fonts baptismaux de Villers-la-Ville (XIIe siècle).





Fonts baptismaux de Notre-Dame de Wilderen. Relief figurant deux évangélistes écrivant sur des pupitres (art mosan - XIIe siècle).

Vitraux

La plus grande innovation, dans ce cloître, est l'histoire du vitrail depuis le début du gothique jusqu'en pleine Renaissance, réalisée au moyen de panneaux de qualité.

« Que fait-on quand on pénètre dans une église? » demandait, au début du Moyen Age, le catéchisme de l'évêché de Tréguier (Côtes-du-Nord). « On prend de l'eau bénite, on prie le Très-Saint et on fait le tour de l'église en contemplant les vitraux ».

Cette surprenante réponse est corroborée au XVe siècle par la mère de François Villon qui parle pour elle dans la ballade faite à sa requête pour prier Notre-Dame:

*Au monstier voy dont suis parroissienne
Paradis painct, où sont harpes et luz,
Et ung enfer où damnez sont bouluz:
L'ung me faict paour, l'autre joye et liesse.*

C'est donc le côté didactique plus que le côté esthétique qui, contrairement à nos jours, prévalait au Moyen Age. Quoi qu'il en soit, la série de vitraux exposés au cloître, qui va de la fin du XIIe au XVIe siècle compte quelques vitraux parmi les plus anciens de Belgique.

Le plus ancien vitrail représente un ange à mi-corps, les ailes déployées, tenant une banderole et inscrit dans un médaillon débordant une bande losangée. Deux bordures de feuilles d'acanthé entourent le panneau aux côtés gauche et droit. La gamme des couleurs comprend principalement le rouge rubis, le pourpre, le bleu, le vert et le jaune. Les calibres sont colorés dans la masse, rehaussés de grisaille et réunis par des plombs. Quelques calibres, notamment les bordures, ont été renouvelés.

Le vitrail date de la fin du XIIe siècle et appartient à l'école rhéno-mosane.

Un autre vitrail empreint d'une grande sérénité en même temps que d'un certain hiératisme est celui de l'annonciation qui rappelle le style de Chartres. En forme de quadrilobe, ce vitrail, probablement français, donne une parfaite idée des grandes verrières du XIIIe siècle dont il paraît être un vestige. La Vierge debout regarde de trois quarts l'ange qui, une main levée, de l'autre tient la banderole: Ave Maria... Les couleurs dominantes sont le rouge, le jaune, le vert et le bleu.

Les verres sont teints dans la masse, rehaussés de grisaille et réunis par des plombs.

Au XIVe siècle, on tend à introduire dans l'art du vitrail en plus des petites scènes, des personnages isolés.

Un fragment de verrière en forme de médaillon inscrit dans un rectangle, illustre cette tendance du début du XIVe siècle. Il représente un roi assis, coiffé et enveloppé dans son manteau



Fonts baptismaux de Notre-Dame de Wilderen. Autre relief représentant deux évangélistes éblouis par l'apparition du Christ.

et tenant sous le bras une cornemuse.

Un autre exemple de la même tendance se retrouve dans le double panneau d'un seigneur médiéval et de son épouse, que l'on crut être le comte de Namur Guillaume II et son épouse Jeanne d'Harcourt. Les deux panneaux datent du milieu du XIVe siècle.

Le donateur, abondamment chevelu et barbu, est représenté agenouillé et les mains jointes. Il est revêtu d'une cote d'armes blasonnée, passée au-dessus d'un gambison clouté et d'un haubergeon, celui-ci laissant voir le bas d'une tunique. Son armure se complète de cubitières et de genouillères dorées, de brassards à baleines et de grèves de maille à jambières rigides.

La donatrice porte une toilette luxueuse, comprenant une pelisse en vair couvrant la poitrine, un surcot muni de manches fendues très longues, d'où émergent les manches collantes de la tunique. Ses cheveux nattés sont rame-

nés devant les oreilles en formant des tresses, dites templettes ou templiers. Sa gorge est couverte d'un très léger fichu transparent dit gorgière, dont le bord supérieur festonné passe sur le menton. Archaïque est la façon de représenter de face, comme en botte d'asperges les deux mains jointes, dont les six doigts antérieurs sont entièrement visibles, les quatre autres, index et pouces, ne laissant apercevoir que leurs sommets (J. Helbig).

Chaque personnage se détache sur un décor architectural encadré d'une bordure. Les couleurs dominantes sont le rouge, le bleu et le jaune d'argent. De la même époque, vers 1350, datent deux fragments de dais ou de tabernacles qui peut-être originellement surmontaient les deux vitraux à personnages dont il vient d'être parlé.

Deux autres panneaux provenant de grandes verrières représentent le Christ

à l'agonie consolé par un ange et la Pentecôte.

Par les motifs architectoniques du décor, par l'aspect des personnages et par les éléments qui les entourent (par exemple le jardin à clôture clayonnée), les deux fragments relèvent des formes traditionnelles du gothique, qui nées en France se répandent rapidement dans tout l'occident. Dès le XIVe siècle, le style des vitraux de France est imité en Espagne, en Italie, en Grande-Bretagne et en Allemagne.

Pourtant ici le caractère archaïque du dessin, un peu rude, le manque de forme de certains éléments, d'ailleurs peut-être restaurés ultérieurement (robe du Christ) et aussi certains caractères techniques comme l'absence de jaune d'argent font présumer que les deux fragments datent, au plus tard, de la moitié du XIVe siècle. Au surplus, l'ensemble des caractères des deux fragments, si on les compare aux vi-



L'Annonciation. Vitrail (XIIIe siècle).

traux allemands (Cassel, Königsfelden) dénote, sinon une origine du moins une influence des pays allemands du sud-ouest. Ce qui n'exclut pas a priori qu'ils aient été exécutés pour une église du comté de Flandre ou du duché de Brabant.

Reste encore un double panneau de vitrail représentant respectivement la sainte Vierge avec le donateur accompagné de ses fils et Dieu le Père avec la donatrice accompagnée de ses filles (fin du XVe siècle).

Enfin la grande verrière mutilée de la gilde des escrimeurs de Malines, provenant de la cathédrale du lieu, date du XVIe siècle.

Il en est de même de têtes enlevées par restauration aux verrières de Sainte-Gudule à Bruxelles.

Peu de vitraux médiévaux nous sont conservés surtout à cause de la fragilité du matériau. Tels quels, dans le flam-

boiement de leurs couleurs patinées par le temps, ils attestent encore, au cloître des Musées royaux, la beauté d'un art délicat qui a été répandu dans tout l'Occident chrétien.

Instruments scientifiques

Retournons maintenant à l'atrium Van Orley, puis au-delà de la rotonde des précieuses porcelaines de Tournai, léguées par Mme Louis Solvay, nous arrivons aux instruments de précision qui s'apparentent par leur délicatesse aux porcelaines.

L'histoire de l'art rejoint ici l'histoire des sciences, les artisans d'ancien régime ayant souvent décoré au goût de l'époque les instruments qu'ils fabriquaient. Si bien qu'à la beauté fonctionnelle des objets s'ajoute presque toujours celle des éléments décoratifs. Les objets exposés sont dans les gran-

des lignes classés en instruments de mesure des lignes, mesure des angles, mesure du temps et de la matière. Les mesures linéaires ont donné naissance à la géométrie; les mesures angulaires ont permis la progression de l'astronomie, tandis que les mesures du temps (horlogerie), de la matière (les poids), ont lentement ordonné la vie sociale. Les mesures linéaires (vitrine 5) sont représentées notamment par une trousse complète de géomètre et des spécimens de compas de proportions, en laiton gravé, un des instruments les plus importants des Temps Modernes. Les mesures angulaires, contenues dans les vitrines 6, 7 et 8 comprennent principalement: cadrans solaires, torquetum, sphère armillaire et planétarium.

Le principe de tout cadran solaire à graduations constantes est le suivant: établir un « style » (une pointe) paral-



Roi assis, tenant sous le bras une cornemuse. Vitrail, en forme de médaillon, du XIVe siècle.

lèle à l'axe de la terre et diviser le cadran sur lequel se projette l'ombre de ce style en:

— vingt-quatre divisions égales si le cadran est dans le plan de l'équateur, c'est-à-dire perpendiculaire au style.

— ou en vingt-quatre divisions correspondant aux projections géométriques de ces divisions équatoriales, si le cadran occupe toute autre position.

Ce sont surtout les écoles de Louvain, Anvers et Liège qui ont brillé à partir du XVIe siècle dans la fabrication des instruments scientifiques. On en retiendra deux exemples (vitrine 7): le cadran solaire équinoxal de 1557 signé par Egidius Cuiniet d'Anvers et un autre cadran signé par Gauthier Arsenius de Louvain, vers 1560.

Les deux exemples présentés sont des cadrans solaires équatoriaux ou équinoxiaux qui sont du type le plus logique

et le plus simple, puisque les graduations du cadran sont équidistantes.

Assez semblable l'un à l'autre, chaque cadran est constitué d'un cercle horaire en laiton, tournant sur son diamètre horizontal que traverse un double style. Les pivots sont fixés dans la nuque de deux cariatides que porte la base de l'instrument formant boussole.

Pour l'observation de l'heure, on dispose le cadran de manière que l'aiguille de la boussole corresponde à la ligne de foi, c'est-à-dire au nord magnétique; puis on incline le cadran suivant la latitude du lieu, de façon à le rendre parallèle à l'équateur. Le double style, amené à son tour perpendiculaire au plan du cadran, projetera sur les graduations de celui-ci, son ombre indicatrice de l'heure.

Pendant les six mois entre l'équinoxe du printemps et de l'automne, c'est-à-dire quand le soleil se trouve entre

l'équateur et le tropique du Cancer, c'est la partie supérieure du style qui fait fonction utile. La partie inférieure du style indique l'heure durant les six mois pendant lesquels le soleil se déplace entre l'équateur et le tropique du Capricorne.

Un autre chef-d'œuvre dont on conserve quatre exemplaires dans le monde est une sphère armillaire en bronze coulé et ciselé, supportée par quatre cariatides; elle fut achevée en 1575 par Gauthier Arsenius qui travailla à Louvain sous la direction de son oncle Gemma Frisius, cosmographe et astronome et dont on conserve encore aujourd'hui une quinzaine de pièces des années 1558 à 1575.

La sphère armillaire est un assemblage de plusieurs cercles de métal au centre desquels est placé un petit globe représentant la terre. Les cercles de métal figurant les principaux phéno-



Vitrail provenant de la cathédrale Saint-Rombaut à Malines (XVI^e siècle) - Détail représentant saint Adrien.

Cadran solaire, par M. Bergauer.

mènes, révolutions ou plans extérieurs de la sphère céleste: course du soleil, de la lune, cercles polaires, équateur, tropiques, colures des équinoxes et des solstices, etc.

Les sphères armillaires, inventées dès l'antiquité, représentent donc l'ossature du ciel et du mouvement des astres; elles servent à effectuer des observations astronomiques en dirigeant les différents cercles dans le plan des cercles célestes.

La mesure du temps (vitrines 1, 2 et 4) retrace en fait l'histoire de l'horlogerie. Sans parler ici de l'intéressant problème social posé au cours des âges par la question « quelle heure est-il? », il faut se borner à constater que l'histoire de la précision horaire est un important reflet de l'histoire de la civilisation.

Pour illustrer ces problèmes, avant l'imposante série des horloges allemandes d'Augsbourg (vitrine 1), des montres de table ou de carrosses (vitrine 2), les Musées Royaux possèdent l'horloge gothique à foliot du XVI^e siècle, à une seule aiguille, dont le cadran est en cuivre gravé et qui compte parmi les plus anciennes conservées.

Après les horloges basées sur la pesanteur (sablier), le rayonnement solaire (cadran solaire) et la force motrice de l'eau (clepsydre), le Moyen Age invente l'horloge à roues due, sui-

vant la tradition, au moine Gerbert (le futur pape Sylvestre II) en 997.

Le poids apparaît au XIII^e siècle; vers la même époque, on découvre « l'échappement » qui comprend tous les engrenages transmettant et régularisant la force du poids à aiguille alors unique. Au XIV^e siècle, on découvre le « balancier », invention essentielle à l'horloge à poids. Toutes les inventions postérieures ne feront que perfectionner l'échappement et le balancier.

Froissart en 1365 emploie le premier, croit-on, pour désigner le balancier le terme « foliot » qui doit provenir de folies, « folier », danser follement.

L'horloge gothique à foliot des Musées Royaux illustre bien l'histoire de ces rouages anciens et du foliot primitif. Elle est mue par des poids. Presque aussitôt on adjoint à l'horloge ainsi conçue des carillons et des automates. Outre une élégante pendule en forme de lyre du XVIII^e siècle, signée Sarton de Liège (vitrine 4), la série comprend plusieurs horloges astronomiques, qui sont, au dire de Diderot, « ce que la géométrie, le calcul, la mécanique et la physique ont de plus sublime ».

La pendule astronomique de Raingo (mur ouest entre les vitrines 2 et 3) est en bronze doré, de style Empire et date de vers 1800.

Sur une base circulaire, quatre colonnettes et au centre un amour debout, supportent le mécanisme placé dans



un cercle décoré des signes du zodiaque, de petits losanges et disques en émail. La pendule cadran posant au cercle supérieur est soutenue par une lyre à tête d'oiseau. Elle marque, outre l'heure, les jours et l'heure solaire à la longitude de Paris; elle est surmontée d'un tellurium formé de la terre, de la lune et du soleil, qui marque leurs différentes positions suivant les saisons grâce à un mécanisme pivotant. Signature: Raingo mécanicien à Gand.

Raingo qui a travaillé à Gand a séjourné à Paris. La pendule exposée a été commandée par Paul Arconati, baron de Gaesbeek, pour être offerte au sultan de Turquie, lors d'une ambassade. Toutefois pour éviter d'apporter à ce potentat une horloge détériorée, Arconati prit la précaution d'en commander deux exemplaires. D'où un retard de livraison qui fit que la pendule resta au château de Gaesbeek jusqu'en 1911, depuis aux Musées Royaux. Le second exemplaire a été retrouvé récemment. La pendule squelette, en laiton, signée, Delile à Bruxelles, date de la fin du XVIII^e siècle (vitrine 4). Le mouvement extraordinairement savant indique outre les heures, les minutes et les secondes, l'équation du temps, le temps vrai et le temps sidéral, la rotation de la terre et les jours de la semaine; le tout est surmonté d'une petite sphère terrestre.

La perfection de la pièce fait présumer

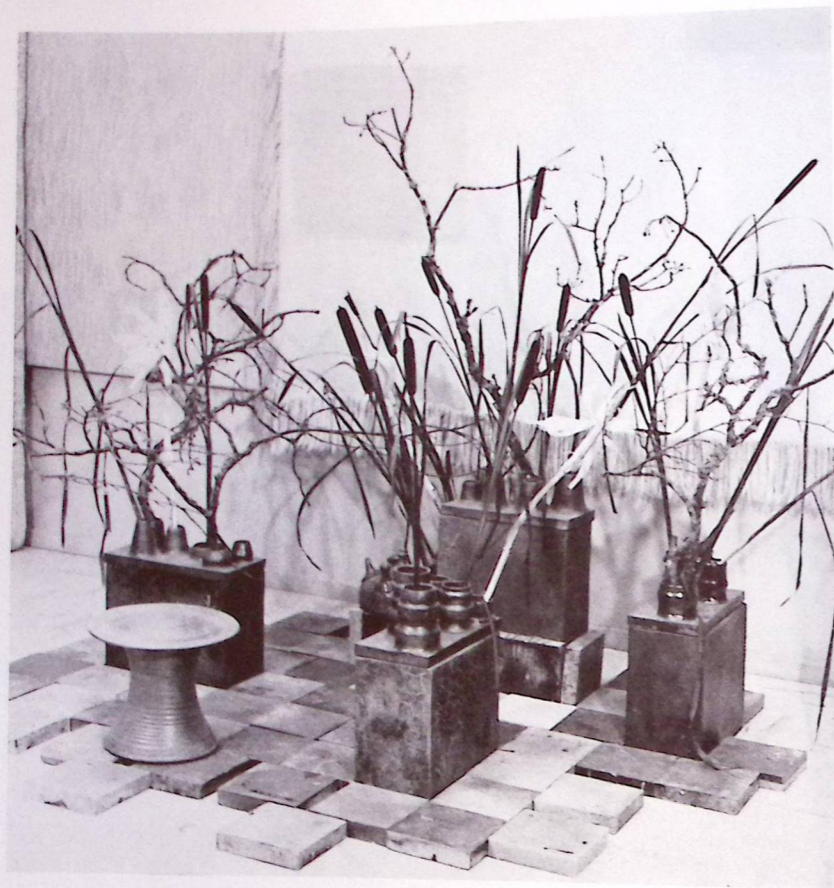
qu'il s'agit d'une épreuve de maîtrise. L'horloge astronomique signée J.F. Decool à Namur date du début du XIX^e siècle.

Elle est à cinq cadrans qui marquent l'heure dans diverses capitales, les minutes, les demi-secondes, les quantités de la semaine et des mois, les mois, le lever et le coucher du soleil, la lunaison et les dates. Elle est munie d'une pendule à grill et l'auteur a appliqué au mouvement une innovation due à Caron-Beaumarchais; l'échappement à cheville.

J. Decool a probablement été formé par Hubert Sarton dont il s'inspire. Hubert Sarton est un horloger liégeois réputé qui avait fabriqué pour Charles de Lorraine une célèbre pendule à six cadrans qui lui avait valu l'honneur d'être nommé « horloger mécanicien » de ce prince.

Mesure de la matière. Comme pour la mesure du temps, la mesure de la matière est un phénomène d'une grande importance sociale et dont l'uniformisation entamée au XVIII^e siècle n'est pas achevée aujourd'hui.

Outre les boîtes de changeurs et de nombreux spécimens de poids, la vitrine 3 contient des piles dites de Charlemagne: ce sont des poids en forme de petits godets ou piles qui s'emboîtent les uns dans les autres. Le poids de chaque godet équivalait au poids de ceux qu'il contient.



Le prix 1968 des Métiers d'art du Brabant

par Maurice-Alfred DUWAERTS

L'Office provincial des Artisanats et Industries d'Art du Brabant a organisé, en 1968, son premier concours en vue de favoriser la créa-

tion artistique. Ce concours était réservé, sans limite d'âge, aux artistes et artisans, de nationalité belge, établis dans la Province et également aux ar-

tistes et artisans de nationalité étrangère qui étaient légalement domiciliés, depuis au moins deux ans, en Brabant. Il avait été réservé, en 1968, à la céra-

En page de gauche: « Jardin d'Hiver », un ensemble conçu et réalisé par Simon du Chastel et qui a obtenu le prix 1968 des Métiers d'Art du Brabant.

Ci-contre: De gauche à droite, M.M. Taeymans, du Chastel, Van Bever, président de l'Office provincial des Artisanats et des Industries d'Art du Brabant, Orlandini et Jacques.

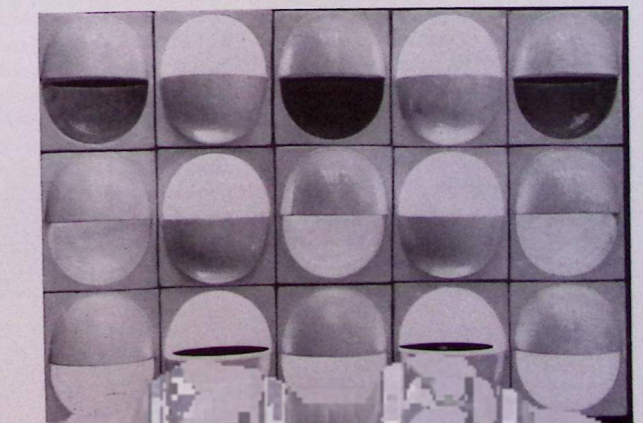
Ci-dessous, de haut en bas, les œuvres de M.M. Jacques, Orlandini et Taeymans auxquelles le jury a décerné une mention spéciale.

mique utilitaire et chaque concurrent pouvait soumettre au jury deux œuvres personnelles présentant un caractère évident de recherche.

Une fort belle exposition vient de se tenir dans la salle d'exposition de l'Office, 6, rue Saint-Jean, à Bruxelles, au cours de laquelle les œuvres primées purent être admirées par un public de connaisseurs.

Lors du vernissage, Monsieur Philippe Van Bever, député permanent, président de l'Office, remit les différents prix après une sélection particulièrement sévère du jury qui à l'unanimité avait décerné le Prix des Métiers d'Art du Brabant 1968, d'un montant de 30.000 francs, à Simon du Chastel pour un ensemble intitulé « Jardin d'Hiver ». En outre, trois mentions ont été décernées à Noël Jacques pour une étude originale et fonctionnelle d'un service à déjeuner, à Mirko Orlandini pour la réalisation d'un service de table et à Gabriel Taeymans pour des claustras particulièrement bien réalisés qui devraient intéresser nos architectes-ensembliers. De nombreuses personnalités avaient tenu à être présentes lors du vernissage, pour féliciter les heureux lauréats. Simon du Chastel, en voyage d'études en Iran, s'était fait représenter par son frère.

Le Concours des Métiers d'Art du Brabant 1969 aura pour thème « Le Textile dans la maison ». Les artistes et artisans, désireux de participer à cette manifestation, pourront retirer, dès janvier 1969, le règlement de ce deuxième concours.



Quand le tram était roi

par C. DERIE DU BRUNQUEZ

LORSQUE mon père racontait à sa nombreuse marmaille et décrivait le long trajet qu'il effectuait journallement « à pied » pour rejoindre son lieu de travail, nous lui posâmes la question :

— Il n'y avait donc pas de tramways à cette époque ?

— Oh ! non... Il existait bien la diligence qui partait du « Bourdon » (1) et avait son terminus au « Duc Jean » à la Putterrie, dont le prix du parcours était de 0,60 fr. ! Or, comme apprenti, je ne gagnais pas cela par jour. Il fallait donc user de ses jambes, matin et soir... J'en ai fait des kilomètres... à pied !

Cette diligence fut remplacée par un « omnibus » des Tramways Bruxellois, tiré par des chevaux également. Les départs — de 8 h. à 20 h. — se faisaient à l'auberge « De Ster » (2), chaussée d'Alsemberg non loin du Globe et avaient lieu d'heure en heure. Le trajet restait le même, sauf le terminus qui était au Point Central, derrière la Bour-

se, rue au Beurre, près de l'Eglise Saint Nicolas.

Le prix était réduit de 60 à 40 centimes. En 1875, l'avenue Brugmann, venant d'être créée, reçut une ligne à traction chevaline qui reliait le « Globe » à la place Stéphanie. En 1881, elle fut prolongée jusqu'à la place Royale.

Le prix du trajet, également fixé à 40 centimes, était doublé pour ceux qui s'y risquaient après 9 heures du soir. La côte du Globe à l'actuelle place Vanderkindere, aussi rude que longue, fatiguait et usait prématurément les chevaux, aussi procéda-t-on de 1878 à 1880 à divers essais de traction à vapeur, mais sans succès. Ce ne fut qu'en 1894, lors de l'application de l'électricité que les chevaux disparurent de cette ligne. Restant dans ce même réseau, nous vîmes une ligne électrique s'établir chaussée d'Alsemberg, pour relier la gare du Midi à Uccle et fusionner avec la ligne de l'avenue Brugmann, et réaliser le trajet Midi-Uc-

cle-place Royale. Notre but n'étant pas d'écrire une histoire de nos bons « Tramways Bruxellois », d'éminents confrères s'y sont attelés avec beaucoup de maîtrise et parfois d'humour, mais nous avons été frappés récemment par l'étonnante variété de billets que nos ancêtres recevaient en acquittant le prix de leur parcours.

Il existe et il existera toujours des collectionneurs de toute nature, même de billets de tram et nous avons pu découvrir dans nos archives, à la page 1483 du « Patriote Illustré » du 21 novembre 1954 la reproduction de billets publicitaires de l'époque. Je m'en voudrais de ne pas reprendre le texte de l'auteur : « ...il a fallu l'amabilité d'un lecteur, détenteur d'une étonnante collection de billets de tramways, commencée il y a quatre-vingts ans, pour nous rendre compte qu'au début de leur exploitation, aux temps héroïques où la traction électrique se substituait laborieusement à la traction chevaline, les



compagnies belges de tramways connaissent mieux encore l'art d'égayer la présentation de leurs billets par des sujets colorés, parfois agrestes et en tout cas poétiques, surtout si l'on songe à la série dite « des danseuses ».

« Un tel luxe polychrome n'était possible que grâce à la contribution financière de firmes vantant, par ce moyen, les mérites de leurs produits. C'est ainsi que l'on voit sur le billet « Boulevards et Quartier Léopold » appartenant à la Compagnie des « Tramways de Bruxelles », une Renommée ailée couronner de lauriers M. Elias Howe, dont les machines à coudre sont, à en croire la vignette, « la plus ingénieuse

des inventions du XIX^e s. ». Le complément d'information porté au revers du billet nous apprend que la vente à crédit existait déjà à l'époque (1876), puisque les machines Elias Howe pouvaient s'acquérir à partir de 2,50 fr. par semaine...

« Au dos d'un billet illustrant le « Pavillon Restaurant du Parc », M.H. Sapin nous signale que le déjeuner coûte, en cet établissement, 3,50 fr. et qu'il comprend : « Pain, beurre, hors d'œuvre, un poisson, une viande de boucherie, un dessert, une 1/2 bouteille de Bordeaux (sic) ou une bouteille de Pale Ale Allsopp ». Plus loin, une marque d'aliment à base de maïs nous apprend

qu'elle a remporté plus de 20 médailles et qu'elle est admise à l'Exposition Internationale... d'Hygiène et de Sauvetage. Une firme établie, 4, rue du Pavillon, signale aux usagers des tramways qu'elle est spécialisée, tant dans l'assèchement des murs humides et des caves inondées (garantie 10 ans) que dans la construction des cascades (avec stalactites et stalacmites), ayant construit notamment celles des étangs d'Ixelles, qui étaient alors un endroit de promenade fort visité des Bruxellois. »

A titre indicatif, voici le prix du parcours de quelques sections :



Gare du Nord-Gare du Midi	0,25 fr.
Laeken-Gare du Midi	0,45 fr.
Laeken-Point Central	0,30 fr.
Place Liedts-Gare du Nord	0,10 fr.
Anderlecht-Laeken	0,60 fr.

Depuis lors, j'ai eu l'occasion de suivre personnellement l'évolution des divers systèmes de transport en commun dans nos villes et ce — à partir de mes sept ans — lorsque mes parents m'emmenaient en ville depuis mon village distant de... 8 km de la Capitale.

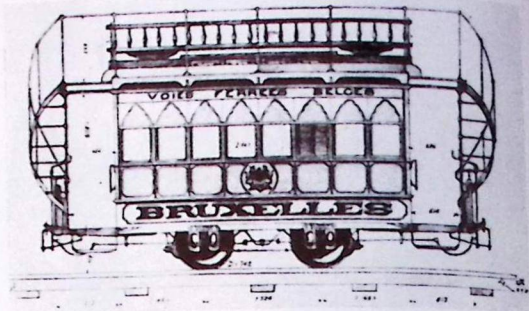
Je ne pouvais pas comprendre, lorsque nous sortions du majestueux portique de l'ancienne gare du Midi, pourquoi mon père prenait le « Tram-car Nord-Midi » à chevaux plutôt que les voitures roulant toutes seules avec une « perche » au-dessus et empruntant les grands boulevards tandis que nous étions copieusement cahotés sur les pavés de l'avenue du Midi au moyen de quatre roues cerclées de fer faisant un bruit de tous les diables.

La raison en était que ce moyen coûtait 5 centimes moins cher. Or, nous étions trois. 15 centimes représentaient quelque chose à l'époque. Le tram électrique se payait par section et le prix des tickets allait de 10 à 55 centimes; ce qui était très cher comparativement à l'époque actuelle. Traduits en valeur-or, nous en ferions une tête si on nous appliquait ces tarifs. Ajoutons aussitôt que les conditions économiques et techniques ont évolué.

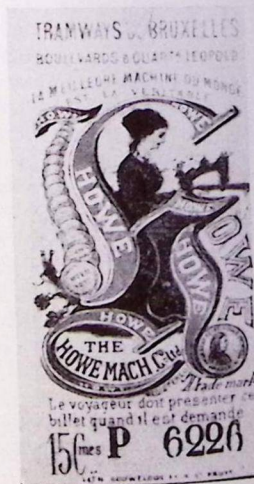
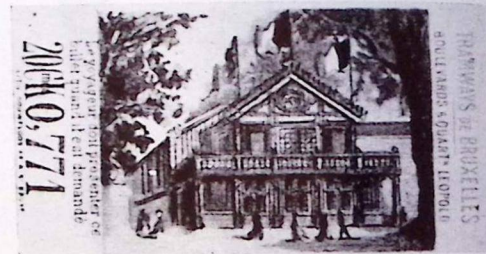
Pendant la « British Week » des foules attendaient les « bus » à impériale et bravaient tous les temps pour faire un parcours. N'oublions pas que nous avons eu nos voitures à impériale, entre autres la ligne qui porte toujours le n° 1, c'est-à-dire la première ligne de tramway sur voie ferrée à Bruxelles allant de l'Eglise Ste Marie au Bois de la Cambre. Inaugurée en 1868, ses voitures étaient à impériale et faisaient l'objet de la Concession William Morris & C.

Actuellement, des autobus ont — à leur tour — remplacé pas mal de lignes électriques et bientôt — sans aucun doute — d'autres lignes céderont la place au semi-métro. Ainsi va le monde...

(1) Auberge située au coin de la chaussée de Drogenbos et de la chaussée d'Alsemberg, à Calevoet.
(2) L'Etoile.



LA PREMIERE LIGNE de tramway qui ait circulé sur voie ferrée à Bruxelles allait de l'église Sainte Marie au Bois de la Cambre. Elle fut inaugurée en 1868 avec des voitures à impériale du modèle ci-dessus.



IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

Echos du Congrès National des Syndicats d'Initiative

Le Congrès National des Syndicats d'Initiative, qui s'est tenu, à Namur, les 5 et 6 octobre dernier, fut essentiellement consacré à l'examen des problèmes posés, dans toutes les régions, par la protection effective du patrimoine culturel et touristique.

A l'issue de cette importante confrontation, à laquelle assistèrent M.M. Bertrand, ministre des Communications, Haulot, commissaire général au Tourisme, Philippe Van Bever, membre de la Députation permanente du Conseil provincial du Brabant et président de notre Fédération, Charles Courdent, membre de la Députation permanente du Conseil provincial du Brabant, M.-A. Duwaerts, secrétaire permanent de notre Association, ainsi que de nombreux délégués de nos Syndicats d'Initiative régionaux et locaux, les mesures suivantes furent préconisées:

1. Action préliminaire:

L'élaboration d'un inventaire des monuments et des sites vraiment sélectionnés d'après des critères valables, inventaire analytique rigoureux constituant un préclassement devant bénéficier d'une protection légale.

2. Sur le plan de l'aménagement:

Une mise en valeur de toutes les ressources touristiques par l'aménagement de toutes les routes d'accès y conduisant et une homogénéité de la signalisation touristique. La mise en valeur et une saine exploitation touristique des réserves naturelles ou de parties de réserves naturelles dans la mesure où cette exploitation ne nuirait pas aux études scientifiques et autres.

3. Sur le plan de la conservation et de la restauration:

La recherche de solutions permettant la création, sur le plan national ou provincial d'un cadre d'animateurs de chantiers de restauration. L'entretien par l'Etat de ses propriétés classées et des crédits suffisants pour l'acquisition éventuelle et la restaura-

tion de monuments classés, dans des délais normaux. Le choix d'architectes ayant suivi des cours spéciaux de restauration de monuments anciens pour les travaux à réaliser en la matière. L'encouragement des jeunes qui se consacrent à la restauration des monuments anciens.

L'orientation de la recherche scientifique vers des méthodes de conservation des monuments.

4. Sur le plan de l'aide financière:

L'exonération de l'impôt pour le propriétaire ou le mécène finançant la restauration d'un monument ou d'un site.

La possibilité d'acquérir, éventuellement par voie d'expropriation, pour cause d'utilité publique, des sites archéologiques présentant un intérêt certain.

5. Sur le plan de l'information:

Une coordination et un renforcement des moyens d'information pour les actions à entreprendre ou déjà en cours de réalisation en matière de chefs-d'œuvre en péril.

L'incorporation, dans les programmes scolaires, d'un cours donnant des notions élémentaires en matière de respect de la nature et du patrimoine artistique.

6. Sur le plan de la coordination:

Une coordination réelle entre tous les départements intéressés au développement du tourisme comme à la sauvegarde du patrimoine.

La représentation des intérêts touristiques dans toutes les associations et instances officielles chargées du problème relatif à la protection des monuments et des sites.

L'accélération des travaux routiers entrepris par les pouvoirs publics en période touristique et ce, en veillant à la préservation des sites voisins.

L'utilisation à des fins touristiques des domaines militaires désaffectés.

La poursuite et l'amplification de l'intervention du génie militaire en matière de travaux de sauvegarde ou d'intérêt touristique.

7. Sur le plan de la législation:

Une solution efficace, au point de vue esthétique, en matière de cimetières d'autos.

Le vote urgent de la nouvelle loi et une réglementation adéquate en matière de secondes résidences.

L'interdiction d'édification de constructions le long des routes touristiques.

La promulgation d'une loi sur le régime foncier et une solution en matière de droits de propriété dans les zones vertes.

Le dépôt et le vote rapide de la nouvelle loi réglementant la pratique du camping.

Des mesures efficaces en vue d'enrayer la pollution de l'air et de l'eau.

Cotisations pour 1969: 150 F

En vue de leur éviter le désagrément d'une interruption dans la livraison de notre périodique, nous recommandons instamment à nos affiliés, qui n'auraient pas encore renouvelé leur cotisation, de verser, si possible avant le 1^{er} janvier 1969, la somme de 150 fr. (pour l'étranger: 170 fr.) au C.C.P. 3857.76 de la Fédération Touristique du Brabant. Par la même occasion, nous rappelons à nos membres qu'il leur est toujours loisible, comme précédemment, de souscrire un abonnement combiné, formule avantageuse qui leur assure le service régulier des deux éditions (française et néerlandaise) de notre revue. A cet effet, il leur suffit de verser la somme de 250 fr. (pour l'étranger: 290 fr.) à notre C.C.P. 3857.76.

Merci d'avance.

Notre collaborateur Joseph Delmelle une fois de plus à l'honneur

Notre collaborateur et ami Joseph Delmelle, qui s'est vu décerner le Prix de Littérature française de la Province de Brabant, vient de se signaler une nouvelle fois à l'attention en remportant le

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

Prix de la Fondation Capdeville (poésie), décerné par la Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers (Hérault, France).

Par ailleurs, le Prix de Poésie du XVII^e Concours national de Littérature, organisé par l'Union Artistique et Intellectuelle des Cheminots français avec la participation de l'Association des Écrivains cheminots et du Cercle littéraire Etienne Cattin, lui a été attribué pour une suite de poèmes intitulée **Arbres**, dont l'édition est annoncée pour ce mois de décembre.

Nous apprenons, en outre, que Joseph Delmelle vient de démissionner de ses fonctions de Vice-Président, Directeur littéraire, Administrateur et Membre du Comité exécutif du Conseil Européen d'Art et Esthétique, organisateur des « Arts en Europe ». Il a également démissionné de ses fonctions d'Administrateur de la Fondation Deglumens, institution de droit public pour l'encouragement à l'art figuratif.

L'église du Centre Notre-Dame d'Argenteuil a

accueilli, en octobre dernier, nos artistes contemporains

On n'a que trop souvent reproché à l'Eglise de se désintéresser de l'art moderne, alors que dans le passé elle fut, sinon la protectrice, du moins l'une des protectrices principales des arts et des artistes. Aussi, s'est-on réjoui d'avoir vu, en octobre dernier, l'église du Centre Notre-Dame d'Argenteuil s'ouvrir largement et chaleureusement à vingt artistes belges contemporains et à leurs œuvres.

Notons qu'il ne s'agissait pas d'une exposition d'art religieux. A Argenteuil on a tout simplement voulu une rencontre des artistes et de l'Eglise. Faut-il s'en étonner? L'Art et l'Eglise ne tendent-ils pas à un même idéal: l'enrichissement et l'accomplissement de l'homme dans ce qu'il a de plus élevé et de plus noble? N'a-t-on pas dit de l'extase esthétique qu'elle est proche de l'exta-

se tout court, de la contemplation qu'elle est proche de l'adoration?

Au cours de cette exposition, placée sous le patronage du Cardinal Suenens et de M. Parisis, ministre de la Culture française, on a pu admirer des œuvres de Gaston Bertrand, Bram Bogaert, Gustave Camus, Félix De Boeck, Philippe Denis, Henri Dorchy, Berthe Dubail, Edouard Dubrunfaut, Bernard Gohbert, Salomon Grunhard, Pierre Lahaut, Félix Roulin, Roger Somville, Serge Vandercam, Manu Vanderveelde, Paul Van Hoeydonck, Louis Van Lint, Jean Willame, Reine Van der Borgt, qui tous ont témoigné de l'étonnante vitalité du courant artistique en Belgique.

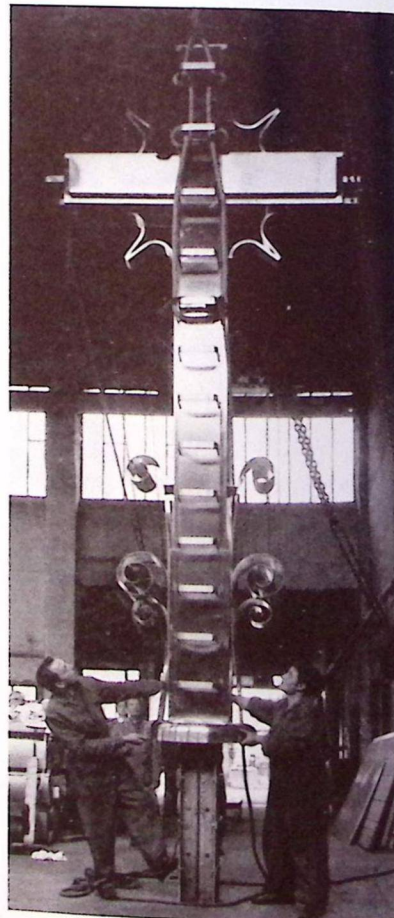
Une croix de 5 mètres de haut couronnera le dôme de la Basilique du Sacré-Cœur à Bruxelles

Les dimensions de la Basilique Nationale du Sacré-Cœur à Bruxelles la rangent parmi les plus grandes églises du monde. Avec ses 141 mètres de long, elle vient en quatrième position dans l'ordre d'importance, immédiatement après Saint-Pierre à Rome (187 mètres), Saint-Paul à Londres (158 mètres) et Sainte-Marie à Florence (149 mètres). On sait que la basilique, dont la première pierre a été posée, le 12 octobre 1905, par Léopold II, notre roi urbaniste, à l'occasion du 75^e anniversaire de l'Indépendance de la Belgique, fut édifée en différentes phases qui permirent d'ouvrir successivement au culte, le chœur en 1935, le vaisseau central en 1951, le bras gauche du transept en 1958 et le bras droit du transept en 1962. Restait à placer la coupole, qui devait enfin donner à l'édifice cet équilibre des masses qui lui fit si longtemps défaut.

Aujourd'hui, c'est quasi chose faite; plusieurs équipes d'ouvriers spécialisés s'attellent à l'achèvement du dôme dont la hauteur atteindra 89 mètres. Une croix en acier inoxydable, créée par l'architecte, Paul Rome, d'après un dessin de feu l'architecte Van Huffel, est sortie des ateliers de l'Orfèvrerie Wis-

kemann, sis à Forest-Bruxelles; elle sera placée incessamment au sommet du dôme et mettra le point d'orgue à une entreprise qui est le fruit d'un demi-siècle de solidarité nationale et à laquelle l'inoubliable Cardinal Mercier donna sa véritable impulsion.

Signalons, in fine, que cette croix, haute de 5,10 mètres et pesant environ 1.100 Kg, est exposée pour quelques semaines encore dans la basilique même. Une occasion unique pour le visiteur d'admirer de près une œuvre qui fait honneur au bon renom dont jouit notre orfèvrerie.



Le
Joaillier

**B
E
R
T
R
A
N
D**

le spécialiste
de la perle
de culture

**37, rue Grétry
Bruxelles 1**

Ma banque?

la **KREDIETBANK**

évidemment!

La banque qui connaît
ses clients